SOUVENANCE ANABAPTISTE

MENNONITISCHES GEDÄCHTNIS

BULLETIN DE LIAISON DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION FRANCAISE
D'HISTOIRE ANABAPTISTE - MENNONITE

Parution annuelle - numéro 23-2004

- L'Association est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.

- Elle est inscrite au registre des associations du Tribunal d'Instance de Colmar sous le numéro 58 volume XXXI.

- Immatriculation ISSN : 0769 – 1734.

- Prix de vente de ce bulletin : 16 €.

Membres : cotisation annuelle 16 € (donnant droit au bulletin)

Membres actifs : demande écrite et cotisation annuelle 20 € (donnant droit au bulletin)

Membres bienfaiteurs : au-delà de 20 € (donnant droit au bulletin)

Pour tout ce qui concerne ce bulletin, on peut écrire à :

- Thierry HÜCKEL, président.
  4, grande rue
  70400 COUTHENANS 03 84 46 70 55
  email : thierry.huckel@wanadoo.fr
- Robert BAECHER, vice-président.
  32B, rue de l'Arc
  68120 PFASTATT 03 89 53 48 48
  email : robert.baecher@wanadoo.fr

Pour tout ce qui concerne l'AFHAM, on peut écrire à :

- Thierry HÜCKEL, président.
  4, grande rue
  70400 COUTHENANS 03 84 46 70 55
  email : thierry.huckel@wanadoo.fr
- René EYER, trésorier.
  6, rue Rohan
  67230 BENFELD 03 88 74 40 92
  email : rc.eyer@wanadoo.fr
- Ernest HEGE, secrétaire.
  68, rue de Turenne
  90300 VALDOIE 03 84 26 18 09

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs. Leur reproduction est interdite sans l'autorisation préalable de la Rédaction.

CREDIT ICONOGRAPHIQUE

AHR, 2E 195/5 24

Robert Baecher, pages : ..... 16 et 19

Jean Hege, pages : ..... 72 et 73

Thierry Hückel, pages : ..... 6 à 10, 12 à 14 et 83 à 87

Reproduction partielle d'un document provenant des archives de Bâle,
Joël Nussbaumer de Michelfelden, page : 33

Bertrand Risacher, Sentheim, page : 22

Soldats des Guerres Napoléoniennes,
régiments du génie et unités de soutien de Napoléon, n°33,
Delprado édition, Osprey publishing, 2002, page : 41

http : //perso.wanadoo.fr/buddyop/napoleon, page : 47

http : //www.academie-francaise.fr, page : 42

Jean Tranié et J. - C ; Carmigniani, Napoléon : 1814 (Paris, 1989), p. 47,
page : 57

Strasbourg illustré ou Panorama pittoresque, historique, et statistique de
Strasbourg et de ses environs par Fr. Piton. Plan dressé en 1852, page : 56

Charte vom ehemaligen Elsas und Sundgau oder dem größten Theil der
Departements des Ober- und Niederrheins, mit der Eintheilung in
Arrondissements und Bemerkung der Hauptorte der einzelnen
Cantons. In Zwey Blättern. Nürnberg, bey Homanns Erben.
Verbessert herausgegeben 1808, page : 49

Panorama de Strasbourg, Faubourgs, p 121.
Dessiné d'après nature et lith. par Th. Muller.
Lith. E.Simon à Strasbourg, page : 54

Publication soutenue par le

Conseil Général
Haut-Rhin

SOMMAIRE

• Sommaire 3

• Editorial, Thierry HÜCKEL 4

• Assemblée Générale 2002 de l'AFHAM à Baccarat, Ernest HEGE 5

• La ferme des Gouttes, La fin d'un épisode, Ernest HEGE 11

• Entre légende et réalité : les Peterschmitt, Robert BAECHER 15

• Contribution à l'histoire des Anabaptistes - Mennonites sundgauviens, Alain BAYSANG 40

• Maison Rouge et famille Roggy à Eckbolsheim (Bas-Rhin), Neil Ann STUCKEY-LEVINE. 48

• Réhabilitation du cimetière du Gendersberg Hanviller, Pays de Bitche, Jean HEGE 71

• Les fermes anabaptistes de Réding au XIX^{e} siècle, Christine KOFFEL, Manuel KLOTZ, et Jean-Claude KOFFEL 74

• Les Anabaptistes d'Imling, Christine KOFFEL, Manuel KLOTZ, et Jean-Claude KOFFEL 78

• Sainte-Marie-aux-Mines et le Patchwork, Mireille HÜCKEL 83

• Recensions 88

• Ouvrages et fascicules disponibles, Jean HEGE 94

EDITORIAL

Nous sommes déjà en 2004 ! La nature se remet gentiment de la canicule de l'été 2003. Heureusement, Souvenance n'a pas souffert de la sécheresse : il y a pléthore de nouveaux articles et de nouvelles signatures.

Alain Baysang, par exemple nous parle des anabaptistes mennonites sundgauviens. Nous nous réjouissons de le compter parmi nos nouveaux auteurs et lui souhaitons la bienvenue.

La source ne se tarit pas non plus chez nos habitués, nous retrouvons avec joie Neil Ann Stuckey Levine avec un travail sur la Maison Rouge d'Eckbolsheim et la famille Roggy. Christine et Jean-Claude Koffel avec Manuel Klotz ont travaillé sur les fermes anabaptistes de Reding, Robert Baecher quant à lui nous « raconte » les Peterschmitt.

C'est avec une pointe de tristesse que nous avons vu la famille Graber quitter la ferme des Gouttes. En effet, la ville de Montbéliard a repris les bâtiments suite au départ à la retraite de Micheline et Joseph Graber, les derniers exploitants. L'ancienne chapelle des Gouttes est en sursis, Ernest Hege nous en dit un peu plus dans son article que je vous laisse découvrir.

Enfin, l'AFHAM sera l'invité d'honneur au prochain carrefour européen du Patchwork à Sainte-Marie aux Mines, nous espérons que vous serez nombreux à venir nous rendre visite au théâtre pour fêter avec nous le dixième anniversaire de cette manifestation.

Bonne lecture,

Thierry HÜCKEL.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2003 DE L'AFHAM À SAINT-NICOLAS

A Saint-Nicolas, 90110 Rougemont-le-Château, le 9 Juin 2003.

Faisant suite à une aimable invitation de M. Keller, l'Assemblée Générale de l'Association Française d'Histoire Anabaptiste Mennonite eut lieu dans les locaux de l'Institut St.Nicolas, propriété habitée autrefois par les familles anabaptistes Klopfenstein et Muller.

A 10 heures, l'A.G. est déclarée ouverte par son Président, Thierry Huckel. Il souhaite la bienvenue à tous les membres, 47 personnes étaient présentes. Il remercie M. Keller pour la mise à disposition de la salle.

Claude Baecher ouvre le programme en lisant et en méditant une parole de Jésus, dans Matth. 23 : 29-31. Il s'agit dans ce texte, d'un avertissement pour les historiens à interpréter l'histoire avec honnêteté.

Ensuite le Président présente le nouveau numéro de Souvenance qui vient de sortir. Il contient de nombreux articles, fruit du travail de recherche de beaucoup de collaborateurs. Le Président les remercie ainsi que tous ceux qui, au long de l'année, s'impliquent dans diverses activités. Il fait part à l'assemblée qu'à cause de nombreuses charges, il ne lui était plus possible d'assumer la présidence de l'AFHAM et demande à en être déchargé, ainsi que de la responsabilité de la rédaction de Souvenance. Il désire toutefois rester membre du Conseil.

R. Baecher remercie Th. Huckel pour les neuf années passées à la tête de l'association, pour son dévouement et la mise à disposition de ses nombreux dons et de son temps.

Le trésorier, René Eyer, présente le rapport financier :

Recettes : .....€ 16.227,48
Dépenses : .....€ 15.238,86

Après une intervention du contrôleur des comptes qui confirme la bonne tenue de la comptabilité, l'A.G. approuve les comptes à l'unanimité.

Nous avons le plaisir d'avoir la visite de Gary Waltner, archiviste des Mennonites d'Allemagne. Il n'est pas venu les mains vides. Il remet à l'AFHAM pour ses archives à Valdoie, un registre d'assemblée et un ensemble de lettres de l'assemblée d'Altkich-Birkenhof pour la période de 1795 à 1815. Le tout écrit en vieil allemand qui nécessitera un long travail de transcription.

A onze heures, l'assemblée écoute l'exposé de Robert Baecher sur : Les anabaptistes des seigneuries de Masevaux et de Rougemont.

Plusieurs personnes interviennent encore :

Jean Hege signale l'achat d'un stock important de livres neufs, intéressant pour l'AFHAM, provenant de la succession de Jules Lambotte, de Flavion (Belgique)

Pour les archives de Valdoie, il existe maintenant un catalogue. Ce classement permet une recherche plus facile et plus rapide des documents.

M. J.P. Bourquin de Montbéliard annonce à l'A.G. qu'une demande de classement de la ferme des Gouttes de Montbéliard auprès de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Besançon est en cours.

Claude Baecher présente deux livres qui viennent de sortir :

a. Une traduction d'un livre de J. Oyer sur le « Miroir des martyrs ».
b. Une nouvelle édition du livre sur Michael Sattler de Claude Baecher.

Clôture de l'assemblée générale à 13 heures.

Le secrétaire : Ernest HEGE



Claude BAECHER



Robert BAECHER, Ernest HEGE (rédigeant le compte-rendu) et Claude BAECHER.



Robert BAECHER



L'assemblée générale a lieu dans l'ancienne ferme Klopfenstein.



Gary WALTNER et Robert BAECHER



René EYER



Jean-Paul BOURGUIN



Monsieur KELLER



Saint-Nicolas : la présentation des lieux est faite par le propriétaire Monsieur KELLER.





La ferme de Niederwyhl.





Robert BAECHER nous présente la ferme de Niederwyhl.



LA FERME DES GOUTTES, LA FIN D'UN EPISODE.

L'année 2003 a vu la fin de la ferme des Gouttes. Pendant presque trois siècles, cette ferme du Pays de Montbéliard, située à la périphérie de la ville, a joué un rôle important dans la vie de l'assemblée anabaptiste mennonite.

Nous sommes en 1710, la principauté est gouvernée par le duc Léopold Eberhard. L'historien John Vienot dit de lui qu'il était le plus mauvais des princes qui ont régné au pays de Montbéliard. En cette année, il ordonna aux habitants de Montbéliard de présenter les titres de propriété de leurs immeubles sous peine d'amende et de confiscation. Les biens de ceux qui ne pouvaient pas produire ces titres devaient être confisqués au profit du prince. Cette mesure, étendue plus tard à tout le pays, produisit d'odieuses expropriations, qui agrandirent de manière considérable le domaine du prince.

Le malheur des uns profite à d'autres. Le 9 septembre 1712, Louis XIV signe un décret d'expulsion de tous les anabaptistes habitant en Alsace. La mesure touche principalement le centre, les régions de Colmar, Sélestat et la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines.

Nous trouvons à Jebsheim (Alsace) un anabaptiste du nom de Hans Roth, originaire de Steffisburg (Suisse). Il travaille comme ouvrier agricole chez Jakob Kleiner dont il épouse la fille Maria le 12 juillet 1699. Il a 26 ans.

De cette union naissent trois enfants, dont Jakob, né le 2 septembre 1702. Ce Jakob Roth, frappé par l'interdiction de séjour, se dirige avec de nombreuses autres familles vers la principauté où il est reçu par le prince qui l'installe sur la ferme des Gouttes. La main d'œuvre anabaptiste est la bienvenue. Étrangers, sans droits, juste tolérés, on pouvait en disposer facilement.

Jakob Roth se marie avec Anna Frey. On trouve sa trace aux Gouttes à partir de 1728 et il reste sur la ferme jusqu'à son décès, le 19 Mars 1766. Probablement, fidèle à l'exemple de son beau-père, prédicateur, il a le bien-être spirituel à cœur. Sa ferme devient un centre de rayonnement où se rassemblent les familles disséminées dans la région. Il est nommé prédicateur et ensuite ancien.

Deux fils de Jakob vont rester sur la ferme et marcheront sur les traces de leur père. Hans Roth, marié à Verena Kaufmann, sera prédicateur en 1766 et ancien en 1787. C'est lui qui a tenu le registre de l'assemblée, après la mort de Hans Rychen, de 1792 à 1795. Le frère, Jakob, marié à Catherine Krayenbuhl, sera prédicateur à partir de 1777.

Une des deux familles habitera la petite maison d'habitation, construite en 1704. Beaucoup de visiteurs, jusque dans ces dernières années, l'ont visitée. Elle ne servait plus comme habitation mais on pouvait monter au premier étage où se trouvait la pièce ayant servi de lieu de culte et on faisait aussi remarquer au visiteur une deuxième petite chambre. Selon une vieille tradition anabaptiste, les anciens et prédicateurs avaient besoin de cette chambre pour se rencontrer, faire le programme du culte et parler des questions concernant l'église. On appelait cette pièce « Abrat ». C'est là que les décisions concernant les baptêmes, mariages et consécrations furent prises et c'est là que l'on prononçait les excommunications et les réadmissions. On conservait aussi dans cette pièce les recueils de chants, appelés Aus-Bundt qui contenaient les chants du temps des persécutions.

La ferme des Gouttes était une propriété d'une certaine importance pour donner du travail à plusieurs familles. Dans le registre de l'assemblée, il est souvent question de personnes qui sont nées ou décédées à cet

endroit. Entre autre, on mentionne : « Hans Rychen, geboren auf dem fürstlichen gut da mein Vater Daniel Ryche lehemann war auf der zügutt oder gutten, ano 1730 den 30 May ».

Vers le XIX^{e} siècle arrive la famille Graber qui devait rester présente jusqu'à la fin. La Révolution Française a mis fin au règne des princes du Württemberg. Les fermiers anabaptistes se sont partagés les biens et sont devenus propriétaires.

Aujourd'hui tous les terrains sont expropriés par la ville de Montbéliard qui en a besoin pour l'extension de la ville. Les belles granges qui logeaient les troupeaux de vaches montbéliardes n'ont plus leur place parmi les bâtiments industriels et commerciaux. La petite maison avec tous ses souvenirs est démolie. Une page est tournée définitivement.

Ernest HEGE

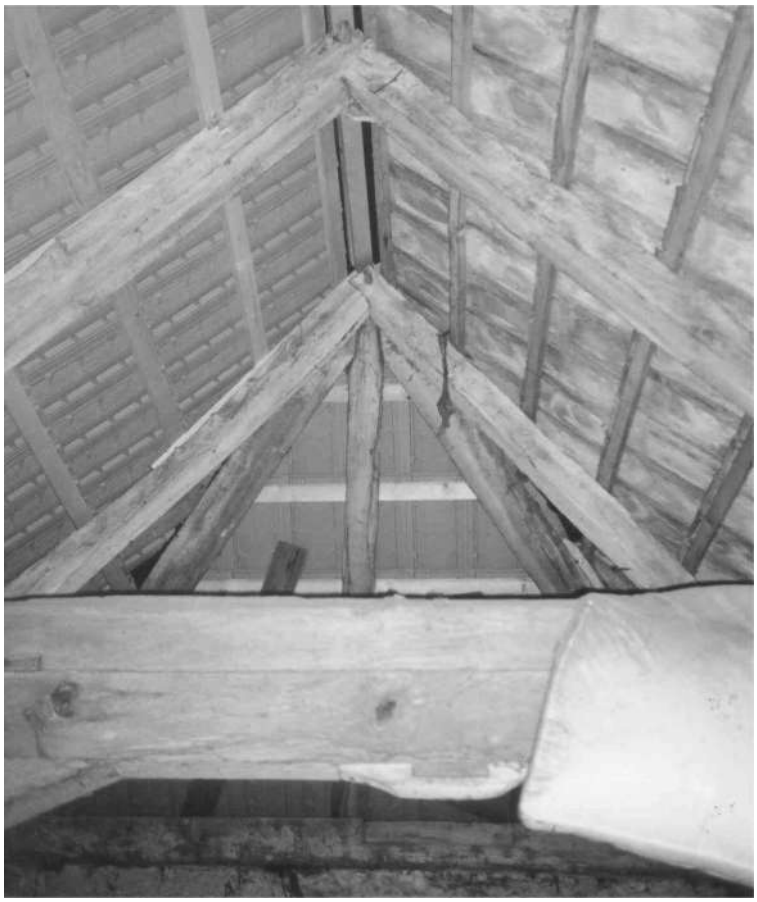
Principales sources :

Registre de l'assemblée de Montbéliard

Baecher (R.), « De Steffisburg à Sainte-Marie-aux-Mines, l'exode des futurs amish », *Souvenance anabaptiste N° 21*, p30







Charpente typique.







Placards ayant servis à ranger les Ausbund.

ENTRE LEGENDE ET REALITE : LES PETERSCHMITT

En mémoire de Elie Peterschmitt et de ma grand-mère, Emilie née Peterschmitt

Le XVIIIe siècle n'a pas encore révélé tous ses secrets. Parmi les familles de vieilles souches anabaptistes-mennonites de l'Est de la France, celle des Peterschmitt mérite qu'on s'y attarde. Elle compte un très grand nombre de représentants et ce, jusqu'à nos jours. Pour la plupart ils sont les descendants de Sébastien Peterschmitt qui fut un meunier avisé à Ste Croix-en-Plaine. Celui-ci fut en outre un responsable ou "ancien" remarqué de l'assemblée de Colmar au moment de la Révolution Française, une période historique qui apporta tant de bouleversements au sein des communautés anabaptistes-mennonites. Porter un regard sur leur histoire au-delà de cette époque s'avérait bien délicat dans la mesure ou les actes d'état civil étaient restés bien silencieux sur les origines[1]. En outre, on ne trouve aucune mention de Peterschmitt avant 1700 ni en Alsace, ni en Suisse berceau historique et piste habituelle des anabaptistes alsaciens, ni même ailleurs ce qui est bien troublant. Leur nom semble être apparu au courant du XVIIIe siècle, issu de nulle part et de plusieurs endroits à la fois comme nous le verrons dans cet état des lieux.

Leur origine demeurait entourée d'un profond mystère dont seuls quelques éléments transmis oralement sont parvenus jusqu'à nous : c'était plus qu'il n'en fallait pour éveiller la curiosité du chercheur et de l'historien.

Au hasard des cheminements de cette étude nous saisirons aussi l'occasion de retracer l'histoire de deux lieux tout particuliers, le moulin de Sainte-Croix-en-Plaine bien évidemment, mais aussi et plus inattendu la ferme de Michelfelden près de St Louis. L'un et l'autre hébergèrent pendant plusieurs siècles les "Daïffer" (anabaptistes).

La légende reprise par Pohl.

Les généalogistes qui s'intéressèrent à l'origine de cette famille aboutirent irrémédiablement au meunier de Ste Croix. Dans un surprenant raccourci, ils accrochèrent ensuite leurs données à un texte[2] rédigé par Matthias Pohl (1860-1934) au début du vingtième siècle. Celui-ci offrait, il faut le dire, toute les caractéristiques de la vraisemblance. Malheureusement cet auteur ne nous a dévoilé ni ses sources ni même laissé un avertissement au lecteur pour mesurer l'exactitude de son travail. Pour mieux comprendre le contexte de la rédaction, il convient de prendre connaissance de quelques aspects de la biographie de Mathias Pohl[3]. Mathias était originaire du Brisgau. Son métier d'imprimeur et de typographe l'amena à beaucoup voyager en Europe. Il fut aussi un prédicateur zélé et théologien mennonite formé à Lausanne. Son service le conduisit successivement à Bâle/Schänzli, à Langnau dans l'Emmental et il visita aussi régulièrement les assemblées "amish" d'Alsace et du Jura. Après 1900 il s'installe avec sa famille à Sembach dans le

---

1 On pourra relire avec intérêt l'article de Peterschmitt (E.) et Nafziger (H.), « Les Peterschmitt », in *Souvenance Anabaptiste 10/1991*, p. 20ss, à propos des descendants de cette lignée.

Les décès de Sébastien Peterschmitt et de son épouse Barbe Schlatter, respectivement en 1826 et 1823, furent déclarés par deux de leurs fils : Joseph-François et Jean. Ils n'indiquèrent ni l'identité des parents des défunts ni même leur lieu d'origine, mais cela ne leur fut sans doute pas demandé. Les sources paroissiales ne furent pas d'un plus grand secours et on peut déplorer que nous n'ayons retrouvé aucune bible ancienne de cette famille car celles-ci recèlent bien souvent des indications manuscrites qui retracent les événements familiaux antérieurs à l'instauration de l'état civil en 1792. Il semble que ces "vieux livres" aient été volontairement détruits.

2 Pohl (M.), « Um freien Glaube », in *Christlicher Gemeinde-Kalender* 1902 p.59-75.

3 Extraits de l'étude non publiée de Neufeld (E.), « ...und deshalb bedürfen wir der Erneuerung », *Biografie und Erneuerungsbemühungen des Sembacher Predigers Matthias Pohl,* Theologisches Seminar Bienenberg, Liestal, 1999.



Le moulin de Ste Croix-en-Plaine et la ferme attenante.

Palatinat et sera nommé ancien de la communauté mennonite. Ses activités d'orateur et d'historien de vulgarisation furent reconnues par ses contemporains comme l'a constaté Emanuel Neufeld[4].

Il est pourtant maintenant établi que la première partie de la narration qu'il rapporte sur l'origine des Augsburger est une composition littéraire inventée de toute pièce dans laquelle il a laissé libre court à son imagination[5] en l'habillant d'éléments historiques qui lui ont été relatés probablement par son ami Christian Neff du Weierhof (1863-1946)[6]. Pour la construction de son histoire il a puisé dans quelques faits connus (les lettres du schisme amish par exemple) ce qui lui donnait un semblant de crédibilité. Qu'en est-il de la seconde partie qui évoque Bastien Peterschmitt ? Même si nous serions tentés de rejeter entièrement ce texte sur sa seule valeur historique, il convient néanmoins de l'examiner :

Pohl situe les événements qu'il relate avec force détails au tout début du XVIIIe siècle. En résumé, lors d'un voyage en Suisse, un certain Ulrich Augsburger, fils aîné de Nicolas, recueillit un jeune garçon orphelin abandonné, "malade et en piteux état". Il le ramena chez lui dans les environs de Colmar. Le jeune Sébastien ou Bastian fut employé à garder les moutons et Anne, la fille de la maison, s'occupa de son instruction. Elle deviendra par la suite son épouse. Aucun acte à notre connaissance ne fait référence à l'existence d'une Anne ou d'un Ulrich Augsburger ; il ne peut s'agir que de personnages purement imaginaires. Est-ce à dire que toute cette histoire est sans fondement ? Pour une partie, certainement.

Pohl est-il à la source de la légende ou a-t-il puisé son inspiration dans les traditions orales réellement collectées lors de ses visites ? Cela reste difficile à vérifier aujourd'hui.

---

4 Ibidem, *Seine Beiträge in der Familienforschung, wo er im Kirchenbuch von 1832* [Sembach] *und bei seinen vielen Besuchen Namen und Orte in Zusammenhang brachte, zeichneten ihn besonders aus.*

5 Robert Baecher, « Enquête sur l'origine de la famille Augsburger », in *Souvenance Anabaptiste n°21-2002*.

6 Christian Neff fut entre autres le coauteur des 4 tomes du "Mennonitisches Lexikon" qui demeure un ouvrage historique de référence.

L'origine du nom Peterschmitt.

En l'absence du document historique déterminant qui dévoilerait tout le mystère, on peut émettre quelques hypothèses sur l'origine du nom. Nous examinerons quelques pistes.

Il a pu exister un "Schmitt" se prénommant "Peter" générant ainsi la lignée des Peterschmitt. Cette idée préalable peut être renforcée par le fait que les tout premiers porteurs du nom signèrent invariablement leurs textes en ménageant un espace entre les deux parties de leur nom quand ils n'en occultèrent pas tout simplement la première partie, le "Peter"[7]. Le patronyme Peterschmitt est en effet composé d'une association entre un prénom (Peter) et un nom (Schmitt) ou ce qui peut éventuellement désigner un métier (celui de forgeron). Une telle composition est peu courante du moins en Alsace[8].

Selon Pohl, Bastian aurait été recueilli avec, accroché autour du cou, une bourse que lui avaient laissée ses parents et contenant un peu d'argent ; celle-ci ne contenait-elle pas aussi un billet sur lequel était inscrit son prénom suivi de "Peter" et de "Schmitt" ? En cette fin de règne de Louis XIV, les abandons d'enfants poussés par la misère ou l'illégitimité étaient courants[9]. Un autre argument qui peut plaider en faveur d'un orphelin est l'usage du prénom de Sébastien. Celui-ci est particulièrement présent dans cette famille, et transmis de génération en génération, alors qu'il est très peu usité chez les anabaptistes[10].

Si la composante "Peter" peut aussi se référer à un patronyme au lieu de suggérer un prénom, on peut supposer qu'il fut le rejeton d'un couple Peter et Schmitt. L'un et l'autre sont des patronymes courants, en particulier dans les milieux anabaptistes[11].

"Schmidt" peut évoquer aussi le métier de forgeron ; c'est une hypothèse parfois avancée chez les contemporains de cette famille, mais sans toutefois nous convaincre.

En poursuivant dans la piste de l'enfant trouvé, il est à noter qu'une conversion comme nous la décrit Pohl pouvait créer de graves problèmes à la famille d'accueil en terre française car elle n'était pas catholique. Ces enfants devaient être systématiquement mis sous la protection des autorités religieuses fort regardantes sur ce sujet. Pour cela, des hospices d'enfants destinés à les accueillir avaient été créés. Néanmoins, quand une adoption de ce type se produisait chez les anabaptistes, peu fréquemment il est vrai, ils avaient trouvé un moyen efficace pour éviter les tracasseries et occulter une conversion qui leur était interdite : ils faisaient "voyager" le jeune. Le réseau qu'ils avaient développé entre d'une part les différentes communautés de l'Est de la France, et d'autre part, celles situées outre-Rhin leur

---

7 Lors de naissance de Anne le 28 nivôse de l'an 10 (18 janvier 1802), le dernier enfant de Sébastien de Sainte-Croix-en-Plaine, son père déclare l'appeler "Anne Schmitt" (EC Sainte-Croix-en-Plaine). Une autre curiosité des actes de Ste Croix : « Sébastien Pierre Schmitt » (sic !) déclare la naissance de sa nièce Anne Stucki le 6 germinal 11 (27 mars 1803) : il était de bon ton de franciser ce qui pouvait l'être.

8 Nous n'avons eu connaissance que de deux exemples similaires sur le plan régional. Le patronyme de « Simonklein » assez répandu et celui de « Briswalter », dans la vallée de Lautenbach, dont le nom remonte à un certain Brice Valdener lorrain d'origine venu s'installer en Alsace (recherches de Mr Hervé Dierstein de Walbach, relayées par André Ganter du Centre Départemental d'Histoire des Familles).

9 http : //www.racinesdenfance.org/hista.html, évoque cette situation : « Dans les premières décennies du XVIIIe siècle, le taux d'abandon en France est de 2,5% il atteint 10% dans les grandes villes.
Les causes des abandons sont nombreuses, l'illégitimité des naissances en est la principale, mais près de 30% des abandonnés sont nés dans un cadre légitime et sont abandonnés avec des billets qui souvent donnent leur identité et tentent d'expliquer le geste souvent justifié par la misère. »

10 Dans la masse de nos données, seuls deux exemples isolés sont signalés chez les familles Hung et Rediger au XVIIIe siècle.

11 Rudi Peter, un anabaptiste de Gontenschwyl près de Lenzburg, fut expulsé en 1711 vers la Hollande (Müller (E.), *Geschichte der bernischen Täufer*, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1972, p.322). Celui-ci s'est probablement arrêté en chemin à Denzlingen (Pays de Bade) où une personne du même nom est documentée comme tisserand en 1715. (Michaella Schmölz-Häberlein, « Wiedertäufer, die wackere Leute sind-Täuferische Pächter auf dem baden-durlachischen Kameralgut Hochburg, » in *Mennonitsche Geschichtsblätter 2003*, p.55). Pour les Schmidt/Schmitt, on peut citer par exemple "Sieur Adolphe Schmidt", un des organisateurs de l'émigration des Suisses en Alsace voir *Souvenance Anabaptiste n°14-1995*.

permettait de le faire disparaître dans un endroit hors de portée des regards. Le cas de Pierre Klopfenstein en est un premier exemple[12]. Pierre Penth en constitue un autre. Ce dernier arrive en 1726 à l'âge de 11 ans dans les environs de Aubure à la Schluck. "N'ayant ni père ni mère", il se marie en 1736 avec Catherine Rauch[13]. Au contact des anabaptistes de l'endroit, son fils Gaspard (1750-1828) les rejoindra et ira s'installer durablement comme cultivateur à Sainte-Marie-aux-Mines[14].

Abstraction faite de la légende, l'hypothèse complémentaire, et la plus plausible, repose sur un fait démographique. En effet, on ne compte pas les porteurs du nom "Schmitt" dans certains villages. Leur concentration pouvait poser de réels problèmes d'identités. Différents Schmitt homonymes ont alors pu se côtoyer. Pour les distinguer les uns des autres et éviter toute confusion, la population locale a pu souhaiter distinguer l'une des lignées comme étant celle des descendants de "Peter Schmitt". On en aurait fait ensuite tout naturellement fait un patronyme.

Une dernière hypothèse pourrait suivre la piste d'une germanisation d'un patronyme comme Pierre Faivre ou Pierre Lefèvre en Peter Schmitt. Bien que surprenante, cette piste n'est pas entièrement à exclure. Elle peut être renforcée par le fait d'une utilisation partielle de caractères latins dans les signatures les plus anciennes.

Les premières mentions connues du patronyme Peterschmitt sont apparues soudainement dans un lieu somme toute restreint, circonscrit pour l'essentiel à la périphérie de l'actuel département du Haut-Rhin. Partant de Sainte-Croix-en-Plaine, huit autres pistes distinctes nous amèneront à nous intéresser successivement sur leur présence à Jungholtz, à Bollwiller, à Baldenheim, à Michelfelden, à Winkel, en Lorraine, à Richwiller et pour terminer par Michelbach-le-Haut.

A. Sébastien Peterschmitt et le moulin de Sainte-Croix-en-Plaine.

Quoiqu'il n'ait laissé aucune trace de ses origines dans les actes d'état civil, ni aucune indication écrite sur son passé, Sébastien Peterschmitt peut être considéré comme le fondateur des lignées alsaciennes. Pour pouvoir progresser sur ses antécédents, il y avait deux pistes à explorer : être attentif aux origines du conjoint et mener l'étude du moulin. Une fois de plus les archives notariales allaient permettre de combler cette lacune biographique.
Le premier contrat de bail de Sébastien, premier occupant anabaptiste du moulin, allait permettre de progresser, encore fallait-il le localiser[15].

Commençons par le moulin historique de Sainte-Croix-en-Plaine.

Le moulin tire son énergie des eaux de la vieille Thur à partir d'un canal qui est désigné comme le canal des 12 moulins. Sa machinerie s'appuie "sur les deux bords de la Thur" dont les passages et emplacements sont en partie encore visibles de nos jours. Bien qu'il soit plus proche de Herrlisheim, il est cependant situé à l'extrémité Ouest du ban de Sainte Croix. Selon les époques considérées, il apparaît sous différentes désignations : tantôt il est appelé le moulin "supérieur de Sainte Croix" ("obere Heÿlig Creutzer Mühl"), le moulin "Dietremann" ou le moulin des "Schauenbourg". Aujourd'hui il est appelé la "Täufermühle" (le moulin des anabaptistes) sur

12 Pour le parcours de Pierre Klopfenstein voir « Les anabaptistes des seigneuries de Masevaux et de Rougemont », in *Souvenance Anabaptiste n°22-2003*

13 Registre catholique de Aubure mentionnant les « Religionnaires », mariage du 26 avril 1736.

14 Il épousera successivement Anne Maurer, Barbe Brechbuhl puis Barbe Sommer.

15 Les archives notariales de Sainte-Croix-en-Plaine, de Niederhergheim et de Herrlisheim passées au crible n'ont pas été déterminantes. C'est à Colmar même, dans l'une des quatre études des notaires royaux, que se trouvait le document recherché.



Le département du Haut-Rhin sur lequel sont représentés les principaux lieux cités.

les cartes géographiques[16]. Ce moulin n'est plus en activité comme tel mais il est devenu un bel hôtel dirigé par Mr Woelfflin : "l'hôtel au Moulin", à côté duquel se trouve aujourd'hui la ferme Oesch/Peterschmitt.

16 Carte de l'Institut Géographique National (IGN) au 1:25000.

Voyons ce que ces différentes appellations recouvrent :

Le moulin a une très longue histoire. Au XVIe siècle il appartient à la ville de Colmar qui le fait exploiter pour son compte. Des travaux y furent entrepris par le "*Baumeister*" de la ville en 1593 ce qui provoqua une vive tension avec les voisins. Parmi eux, Ulrich Diebold de Schauenbourg, Seigneur de Niederhergheim, fut particulièrement virulent en raison de dommages occasionnés sur son propre moulin par "les gens de Ste Croix" qui détournaient à leur profit le canal et son énergie. Il en appelle au Conseil de la ville de Colmar et "à la raison" pour arrêter les travaux. Puisque sa supplication ne fut pas entendue, il menace la ville d'empêcher les sujets de Ste Croix de venir chasser sur ses terres "comme son cousin de la famille des Hattstatt" le leur avait autorisé depuis des années. Différents meuniers s'y succédèrent. Les archives ont conservé les noms de Christen Thennig en 1606, de Hans Burckhart en 1622.

Après la Guerre de Trente Ans le moulin, vraisemblablement très endommagé du fait de sa situation très isolée et exposée aux rapines, fut cédé par Obrist le magistrat de Colmar à Hans Keller de Althausen en Lorraine pour 300 florins, mais l'acte de vente stipule qu'il n'en deviendra le nouveau propriétaire que lorsqu'il aura versé "le dernier Heller" (centime !). On est jamais trop prudent… Dans la foulée, avec l'assentiment de la ville, Keller nomme le 25 janvier 1662 son nouveau meunier, encore un Hans Burckhart [17].

Il passe ensuite entre les mains d'un haut-fonctionnaire royal, le "Sieur Christophe Bailli", substitut du Procureur du Roi en la maîtrise des eaux et forêts à Ensisheim qui demeurait à Sainte Croix. Celui-ci cède le bien[18] le 14 juin 1706 à une autre personnalité, Maître François Dietremann (1656-1729), conseiller du Roi au Conseil souverain d'Alsace, subdélégué de Monseigneur l'Intendant de la Province d'Alsace et préteur Royal. Le bâtiment principal était constitué d'un moulin à trois tournants : "deux à farine et un à huile qui servaient précédemment à piller le chanvre". La transaction porta sur le moulin avec "toutes les appartenances et dépendances situées dans le ban de Ste Croix, au canton dit vulgairement Oberkreit situé sur les deux bords de la rivière de la Thur" et fut conclue pour 3000 livres monnaie d'Alsace et 100 livres pour les épingles[19]. Deux mois plus tard, Dietremann y place comme meunier Gaspard Gronshorre[20]. Ce sera ensuite Jean George Heimpel dont le bail est résilié en 1711[21], suivi en 1720 de Jacob Schübler[22] qui y est toujours mentionné comme meunier en 1757[23].

François Dietremann et sa femme Julienne de Boisgautier résidaient à Colmar. Le conseiller fut entre autres connu pour avoir introduit le *simultaneum* en Alsace ce qui lui valut l'inimitiés des protestants[24]. En dépit de cela et contre toute attente, c'est lui qui n'hésita pas à confier à l'anabaptiste Caspar Lehmann une autre de ses propriétés à Sainte Croix, mais nous aurons l'occasion de l'évoquer une autre fois[25]. Jeanne Marguerite Dietremann, leur fille,

---

17 Toute cette première partie se réfère à des photocopies de documents dont Mr Wöllflé m'a confié les reproductions. Elles proviennent des archives de Colmar. Elles contiennent en outre, deux intéressants inventaires rédigés en 1606 et 1619 décrivant les outils et ustensiles faisant partie du moulin.

18 AHR-4E Not. Roy. Colmar I/43, acte du 14 juin 1706 chez le notaire Haxo.

19 Épingles : généralement un supplément comme cadeau au conjoint du vendeur.

20 AHR-4E Not. Roy. Colmar I/43, bail du 16 août 1706 toujours chez le notaire Haxo.

21 AHR-4 E Not. Roy. Colmar I/48. Mise aux enchères du bail du Moulin Dietremann le 09 septembre 1711.

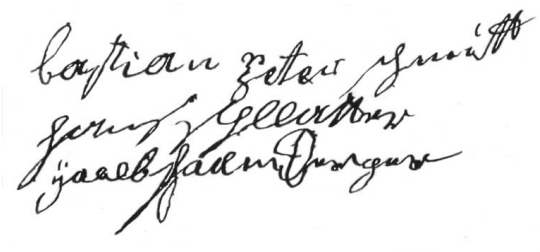
22 AHR-4E Not. Roy. Colmar III/37, bail du 14 août 1720 chez le notaire Drouineau.

23 AHR-25 J 117, Inventaire et Partage des biens de Jacob Schübler et de sa femme Madeleine Singer qui venait de décéder.

24 Muller (C.) et Eichenlaub (J.L.), *Messieurs les Magistrats du Conseil souverain et leurs familles au XVIIIe siècle*, Colmar, 1998, p.70-73 avec un portrait de François Dietremann.

25 Elle sera abordée avec un sujet à venir sur l'emploi d'anabaptistes par différents membres du Conseil souverain.

se vit attribuer le moulin probablement par héritage. Elle avait épousé en 1705 un autre conseiller du Roi au Conseil souverain d'Alsace, François Melchior baron de Schauenbourg (1682-1754), chevalier d'honneur d'épée, et seigneur de Niederhergheim et de Jungholtz[26]. C'est ainsi que le moulin entra dans le patrimoine des Schauenbourg.



"bastian Peter schmitt", "hans schlatter", "ÿacob schallenberger"

Durant les années 1770 les Schauenbourg furent confrontés à de très importantes difficultés financières. Ils s'étaient très fortement endettés auprès de plusieurs familles juives[27]. La conséquence fut la mise sous séquestre de leurs biens, la nomination par le Conseil souverain d'une commission spéciale et la constitution d'un syndicat des créanciers chargé d'administrer leur patrimoine. Le syndic procéda à la vente forcée de nombreux biens[28].

Dans ce contexte, le moulin de Sainte Croix n'échappa pas à la procédure. Pour ne pas déposséder entièrement la noble famille, "Maître Juncker, Bailly de Rouffach, commissaire en cette partie nommé par arrêt du Conseil souverain" choisit une solution entre la vente et la continuation d'un bail qui rapportait peu : il proposa une enchère pour une cession en emphytéose. Ce type de bail, théoriquement d'une durée illimitée et transmissible aux héritiers, avait pour avantage de rapporter une importante somme d'argent en entrée tout en maintenant le propriétaire. Pourtant, après quatre "expositions", la dernière le 8 mai 1775, seul le meunier Joseph Schneiterling avait remis une offre de soumission qui s'élevait à 3000 livres[29].

Deux mois plus tard, sans que personne n'ait surenchéri entre-temps, le contrat fut rédigé[30] par "les Sieurs et Dames, héritiers de feu Monsieur François Melchior, Baron de Schauenbourg, vivant seigneur de Niederhergheim et autres lieux, au profit de Joseph Schneiterling natif de Soultz, meunier et de sa femme Agnès Baumann".

La description des lieux montre à l'évidence qu'aucune amélioration véritable ne fut effectuée depuis l'époque Dietremann. Même l'entretien minimal de la machinerie hydraulique ne devait plus être assuré, probablement depuis un certain temps déjà. L'état général du moulin se dégradait peu à peu et il fallait procéder à des réparations pour le maintenir en fonction. Au printemps suivant, Schneiterling doit s'endetter encore un peu plus et contracter dans l'urgence un emprunt de 324 livres tournois pour y faire des travaux[31].

Encore deux années plus tard, soit en raison de difficultés financières ou pour une

---

26 Claude Muller et Jean-Luc Eichenlaub, *Messieurs* … op.cit., p. 205. Leur contrat de mariage non mentionné dans cet ouvrage se trouve aux AHR, 4 E Not. Roy. Colmar I/42 en date du 08 juin 1705.

27 AHR-4 E Not. Roy. Colmar II/162, transaction du 12/02/1776. Dans un autre document du 20/09/1775 (AHR-4 E Not. Roy. Colmar II/161) il est question « de la masse des créanciers ».

28 AHR-4 E Not. Roy. Colmar II/162, la vente d'un immeuble à Metz par exemple. Un cahier contenant le procès-verbal de la vente aux enchères de différents biens des Schauenbourg, essentiellement des terres sur le ban de Ste Croix, est daté du 15/07/1770 (AHR-25 J 107, n°127).

29 AHR-4E Not. Roy. Colmar II/160, acte du 14/05/1775 devant le notaire Meyer.

30 ibidem, acte du 09/07/1775. « Le moulin est situé au finage de Sainte Croix, canton de Oberkreit sur les deux bords de la Thur. Il est chargé de 2 sacs de farine pour rentes foncières à la ville de Colmar et d'une rente de 40 sols tournois envers le propriétaire du fief de Murbach ». Toute la parenté Schauenbourg est mentionnée dans l'acte.

31 AHR-4E Not. Roy. Colmar IV/150, acte du 26/04/1776 devant le notaire Nansé : obligation par Joseph Schneiterling, bourgeois et meunier au moulin dit « Dietermannsmühl » de Ste Croix pour Nicolas Stadler, bourgeois et vigneron de Ribeauvillé, pour 324 livres tournois employés pour la réparation du moulin. Les intérêts à 5%.



L'ancien château de Jungholtz détruit en 1793 d'après un dessin du baron de Schauenbourg en 1860.

autre raison[32], Schneiterling décide de céder son emphytéose. Débute alors seulement véritablement la présence anabaptiste sur le moulin, précisément le 16 juin 1778[33].

Joseph Schneiderling et son épouse Agnès Baumann se présentent une fois encore devant maître Meyer notaire à Colmar. Ils déclarent faire cette cession irrévocablement à "Sébastien Peter Schmitt" qui habite pour le moment sur le moulin du fond de la vallée (*hintere Mühl*) à Jungholtz. Quoique célibataire, ce dernier est néanmoins majeur d'âge et peut faire usage de ses droits comme cessionnaire du moulin y compris de l'huilerie (*Öhlmühle*) et le moulin à chanvre (*Rib*) avec le pré, la chènevière (*Hanffland*) et les dépendances situés dans un enclos, le tout faisant environ deux "Juchart"[34] et contenus entre les deux rives de l'ancien et du nouveau canal de la Thur.

Le bail emphytéotique est cédé pour 3450 livres dont 3000 livres de capital et 450 livres d'intérêts pour les trois dernières années selon les mêmes "conditions, clauses et charges" initiales conclues avec les héritiers Schauenbourg. A cela s'ajoutent 850 livres représentant les investissements et paiements déjà effectués par Schneiterling ce qui porte le montant total à 4300 livres. Deux anabaptistes de Jungholz se portent caution solidaire : Jacob Schellenberger et Hans Schlatter.

Une telle somme était néanmoins hors de portée de Sébastien qui n'avait pas encore ou qui venait juste d'atteindre la trentaine d'années et dont c'était la première acquisition d'importance. Aussi, il rétrocède à Hans Schlatter, celui qui allait devenir quelques mois plus tard son beau-père ou son beau-frère -la

32 Elle peut aussi avoir pour cause un ancien différent juridique relatif au canaux (*laüffe des Wassers*) avec Barbara Hauser la veuve de Hans Georg Keller, le meunier qui avait précédé Schneiterling. Le contrat avec Peterschmitt mettait un terme aux poursuites. Le même Keller est mentionné sur le moulin dès 1751 (4 E Not. Royaux Colmar III/152, acte du 29/10/1751). En 1757, c'est un autre couple non-anabaptiste qui exploite le moulin des Schauenbourg : Jacob Schübler et Madeleine Singer (AHR- 25J117).

33 AHR-4 E Not. Roy. Colmar II/170. Le texte original étant écrit en langue allemande, nous proposons une traduction aussi fidèle que possible des principaux éléments. Le montage financier y est particulièrement confus et complexe à discerner : il est présenté en synthèse. Le moulin était chargé d'une taxe foncière annuelle de deux sacs de méteil à la ville de Colmar et de deux livres tournois pour l'abbaye de Murbach pour le droit de construction.

34 Juchart = journal en français, les deux journaux faisant environ un hectare.

question n'est pas encore définitivement élucidée- la moitié de la cession[35].

"Sébastien Peter Schmitt déclare librement avoir remis à Hans Schlatter, caution solidaire, la moitié de la cession, appartenances et droits pour 2150 livres. Comme Schlatter a déjà versé 550 livres sur les 850 livres dus à Schneiterling, il lui reste pour sa part encore 1600 livres à payer". Il est expressément stipulé dans cet acte additionnel que dans le cas ou Schlatter se porte acquéreur d'une autre demeure (*Behausung*) et quitte le moulin, il ne pourra vendre cette part à personne d'autre qu'à "Schmitt" pour le prix de 2550 livres[36].

L'association ne dura qu'une année puisque Hans Schlatter trouva rapidement à se loger ailleurs à Sainte Croix[37]. Le fait que Sébastien se soit marié entre temps[38] n'est peut être pas étranger à cette décision. Conformément à ses engagements, il lui fallait dédommager son parent et contracter un nouvel emprunt. C'est un autre anabaptiste Jean Ropp qui allait indirectement lui venir en aide[39]. Ropp exploitait une propriété située à Volgelsheim pour "Messire Joseph de Combefort, chevalier de l'ordre Royal et militaire de St Louis, colonel d'infanterie et coseigneur de Husseren". Celui-ci accorde à son fermier un prêt de 3000 livres tournois remis ensuite à Sébastien Peterschmitt "demeurant cy devant à Jungholtz", meunier au Moulin dit "die obere heÿlig Creutzer Mühl" sous la condition d'intérêts à 5% avec l'hypothèque de ses biens meubles et immeubles. "Jean Roppe" et sa femme Barbe Hochstetter[40] sont déclarés caution, et Joseph Lichenmeyer (un non-anabaptiste), bourgeois et charron à Herrlisheim, est arrière caution.

Malgré les lourdes charges financières, les affaires de Sébastien prospérèrent. Dès le mois de mai 1779, il signe deux nouveaux baux pour des prés[41] et poursuit ses relations avec les Schauenbourg toujours en manque d'argent. Le "Baron Philippe Michel de Schauenbourg[42], seigneur de Niederhergheim", propose à Sébastien de défricher une forêt située au-dessus de la nouvelle porte (de Niederhergheim) vers le Rhin pour en faire un pré[43]. Le baillé fera couper le bois à ses frais. Hormis le chêne revenant au seigneur, le reste pourra être utilisé par le locataire. Il paiera 200 livres durant la première année et fera faire les irrigations pour obtenir un pré. Les loyers ultérieurs n'étant plus que de 12 livres annuels pour les 8 années restantes.

La plus grande partie des dettes de Bastien devait être résorbée durant l'année 1788 comme le mentionne une note de la main de

35 Cet acte se trouve à la suite du précédent et fut rédigé le même jour, le 16 juin 1778.

36 L'écart de 400 livres par rapport à la valeur de la part peut s'expliquer par des engagements d'investissements prévus.

37 Hans Schlatter décède à Sainte-Croix-en-Plaine le10/07/1785. Les déclarants au curé sont Christian Schlatter de Richwiller et Jacob Hirschi de Sigolsheim (RP Sainte-Croix-en-Plaine).

38 Sébastien s'est marié entre juin 1778 et septembre 1779 avec Barbe Schlatter (née vers 1758 et décédée à Sainte-Croix-en-Plaine le 7 décembre 1823).

39 AHR-4E Not. Roy. Colmar III/251, acte du 19/09/1779 devant le notaire Hertzog. Le document porte les signatures de « bastian Peter schmitt », « Johannes Roph », « Barbara hochstettlerin ». Trois pièces annexes accompagnent cet acte : une lettre du 15/09/1779 de Combefort qui donne son accord contre le versement de 8 sacs de froment et 8 sacs de mouture par année (en lieu et place des intérêts), une lettre du notaire à Combefort qui en rappelant les conditions du bail emphytéotique et la participation de Hans Schlatter, précise que « dimanche prochain Peterschmitt emmènera Schlatter et Ropp et sa femme » (Hans Schlatter n'est cependant pas signataire de l'acte du Dimanche 19 septembre). Une troisième lettre du 18/09/1779 de Combefort au notaire confirme la transaction : « Je consens à faire le prêt à peter schmid (sic !) et sa femme sous le cautionnement de Jean Ropp et sa femme et que je sois subrogé (Personne substituée à une autre pour succéder à ses droits ou pour agir à sa place) dans les droits de Mr Schauenbourg… »

40 Installés à Volgelsheim entre 1770 et 1786, Jean Ropp et son épouse Barbe Hochstettler iront ensuite s'établir à la Mattenmühl à Sigolsheim. Jean « Roupp » y décédera le 26/11/1788 (RP catholique Sigolsheim) et fut inhumé à Katzenwangen, « cimetière ordinaire des anabaptistes » (des environs de Colmar).

41 AHR-25J125, acte n°68 du 25 mai 1779.

42 Son contrat de mariage avec la baronne de Truchess de Rheinfelden date du 16/10/1777. Il est dit « fils unique et majeur de Philippe de Schauenbourg et de Marie Anne de Gordon et … officier au régiment de Royal Deux-Ponts ». (AHR -4E Not. Roy. Colmar II/168, notaire Meyer).

43 AHR- 4E Niederhergheim 8, bail du 05/02/1783 pour une durée de 9 ans.

Combefort[44]. Maintenant bien implanté dans ce lieu et dégagé de ses obligations financières, il cherche encore à accroître son activité. A la veille de la Révolution, il se tourne une nouvelle fois vers les Schauenbourg en la personne de Marie Charlotte[45]. Il s'associe cette fois avec François Joseph Heymand[46], un bourgeois de Sainte-Croix, pour la prise en location de champs et de prés d'une superficie totale de 66 *Juchart* (environ 33 hectares) avec un loyer de 400 livres tournois.

Avec la disparition de l'ancien Régime, Sébastien devint propriétaire du moulin, non sans avoir dû batailler ferme avec Balthazar de Schauenbourg, "inspecteur général des armées du Rhin et de la Moselle", qui tenta de faire obstacle juridiquement à la vente, estimant qu'il avait été dépossédé à tort de sa part de biens[47]. Devenu un "bien national" confisqué à la noblesse, le moulin fut en effet vendu à Sébastien le 16 germinal an 5 (le 5 avril 1797) mais une semaine plus tôt, Balthazar avait introduit son action en justice prétextant qu'il en était propriétaire pour une part depuis le 4 avril 1789 mais sans toutefois pouvoir produire d'acte justificatif[48]. La vente fut suspendue jusqu'à l'instruction du dossier qui devait trouver son dénouement le 19 prairial an 7 (le 7 juin 1799) avec un arrangement satisfaisant toutes les parties.



Blason des Schauenbourg

Outre son activité professionnelle soutenue, Sébastien avait également un rôle spirituel important comme ancien de la communauté de Colmar. Il fut nommé ou élu par ses pairs pour cette charge qu'il assura jusqu'à sa mort. Dans une lettre destinée au préfet du Haut-Rhin de 1809, il est mentionné[49] : "... Les anabaptistes de ce canton et des environs se réunissent ordinairement tous les quinze jours à Schoppenwihr, sur le ban de la commune d'Ostheim, pour y exercer leur culte dans une salle à ce destinée. Le prédicateur ou le chef de l'assemblée s'appelle Sébastien Schmid [sic !], meunier sur la banlieue de Ste Croix-en-Plaine. Ce dernier est tenu de se rendre chaque fois à la réunion...".
Pour mesurer pleinement l'envergure qu'avait prise Sébastien, on évoquera encore son intervention dans une banale affaire de justice.

---

44 AHR-4E Not. Roy. Colmar III/251, en ajout à l'acte du 19/09/1779 : « Reçu le restant de la présente obligation aujourd'hui 10 juillet 1788 ». Signé « Combefort »

45 AHR-4E Not. Royaux Colmar II/211 devant le notaire Meyer, acte du 22/03/1789. Sébastien y est décrit comme le meunier à la « Dietermannsmühle ».

46 Un patronyme fréquemment rencontré à Ste Croix (catholique), différent de celui de « Eymann ».

47 AHR- L 467. Pièces et actes concernant la famille de Schauenbourg. Varia (1793-1800).
L'acte de vente auquel il est fait référence n'a pas encore pu être retrouvé dans le notariat « moderne » tant pour les documents concernant Ste Croix que ceux de Colmar. Ont été parcourus en vain les dossiers des AHR : 6E 14/13, 6E 15/36, 6E 17/1 et 2, 6E 18/20 et 21. Peut-être, suite à cette plainte, a-t-il été soustrait de son emplacement d'origine.

48 « Il dépose qu'il lui est impossible de satisfaire audit arrêté préparatoire, attendu qu'au commencement de la Révolution, la maison du C^{er} Chambé qui avait reçu le contrat du 4 avril 1789, avait été dévastée, les meubles et papiers quelconques jetés dans les rues et livrés au pillage … ». Il s'agissait de l'étude notariale de Staffelfelden.

49 Robert Schmitt, « Les anabaptistes du Val de Munster », in *Annuaire de la Société d'Histoire du val et de la ville de Munster*, 1979, p.51. La lettre au préfet est du 08/04/1809. Voir aussi l'article de Alain Baysang dans la présente édition de *Souvenance Anabaptiste* sur les raisons de cette enquête générale effectuée en Alsace à propos de l'identité et des croyances des anabaptistes.

Il avait "pris fait et cause" pour assurer la défense de deux personnes de Herrlisheim dont on ne sait même pas si elles étaient anabaptistes[50]. Cette affaire illustre toute la dimension qu'il avait assumée localement durant près d'un demi-siècle.

La piste laissée à Ste Croix-en-Plaine par Sébastien et la plupart des autres protagonistes anabaptistes nous conduit à Jungholtz, village situé non loin de Soultz à l'entrée de la petite vallée de Rimbach.

B. Jacob Peterschmitt de Jungholtz.

Les Schauenbourg comme seigneurs de Niederhergheim, l'étaient également de Jungholz que la famille avait en fief. Ils y étaient propriétaires du château avec sa ferme attenante et de la "hintere Mühle", le moulin du fond de la vallée en direction de Rimbach. Ils avaient une connaissance éprouvée des capacités des anabaptistes à gérer ce type d'exploitation. Ceci explique en grande partie la raison pour laquelle ils ont fait appel à l'un d'entre eux, le jeune Sébastien, pour palier à la défaillance du meunier de Sainte Croix. Sur le moulin même de Jungholtz on voit apparaître un premier couple d'anabaptistes en 1766, Christian Schertz et sa femme Barbara Blanck, comme tenants de l'emphytéose "qu'ils tiennent de la seigneurie" [51]. Ils revendent celle-ci un an



Signature de « Yacob Petter schmid » en 1767

plus tard, le 19 février 1767, à un coreligionnaire nommé Jacob Peterschmitt[52]. Ce Jacob qui signe le document "Yacob Petter schmid" était précédemment habitant de Staffelfelden dont il exploitait certainement là aussi le moulin[53]. Ils s'entendent sur les conditions suivantes : "en accord avec les conditions du *Erblehnen* de 1698 renouvelé en 1733, ils cèdent le bail pour 3000 livres tournois avec continuation de la redevance de 12 *Viertel*[54] de méteil". Jacob ne restera, lui aussi, que peu de temps à Jungholtz et on le retrouve à Ribeauvillé en juillet 1769 lorsqu'il est sollicité par Benedict Stucky de Schoppenwihr pour lui servir de caution dans un bail[55]. A cette occasion, Jacob Peterschmitt est désigné du qualificatif de "*Ehrbahren*" (honorable). Sachant que cette distinction était attribuée habituellement à une personne d'un âge certain ayant probablement dépassé la cinquantaine, ce Jacob est un candidat sérieux pour être le père de Sébastien de Ste Croix, de Jean et de Catherine abordés au chapitre suivant même si pour l'instant nous ignorons le nom de son épouse.

Avant de se rendre à Ribeauvillé, Jacob avait cédé le moulin de Jungholtz à Jean Schlatter et à son épouse Anne Linder qui le conserveront

---

50 AHR-3U2/106, acte n°267 du 19/03/1810. « Jugement entre Sébastien Peterschmitt, meunier demeurant au moulin de Sainte-Croix-en-Plaine comme ayant pris fait et cause de Jean Frey et Vit Schmitt, les deux de Herlesheim [Herrlisheim] demandeurs selon acte d'assignation du 22/05/1806, contre Lévy Rueff, propriétaire demeurant à Hattstatt défendeur, juif. Le défendeur est condamné à rendre et restituer la somme de 3 francs 95 centimes qu'il a perçu de trop aux intérêts, selon une acquisition faite aux enchères du 19 floréal an X [9 mai 1802] ».

51 Le meunier précédent était Hans Georg Böllmann. Il cède son bail emphytéotique à Christian Schertz anabaptiste « venant de Ribeauvillé » à la date du 20 février 1766 pour 2800 livres et 24 livres "à discrétion" (AHR -4E Rimbach/Jungholtz 7, acte n°21). Christian Schertz ne resta qu'une seule année à cet endroit. Il sera ensuite meunier à Sainte-Marie-aux-Mines (1767-1768), puis à Ribeauvillé (1770) et retournera ensuite en Lorraine à Lixheim d'où il était apparemment originaire. Vu le peu de temps qu'il passa à chacun de ces endroits, sa vocation pouvait consister à remettre en état et moderniser les moulins pour ensuite céder la main, à moins que ce ne soit une caractéristique propre à l'emploi des meuniers.

52 AHR -4E Rimbach/Jungholtz 7, acte n°24. Le *Erblehnen* initial date de 1698 et fut renouvelé en 1733. Des meuniers non-anabaptistes sont mentionné en 1733 : Fridolin Wuenenburger et sa femme Madeleine Flory (4E Rimbach/Jungholtz 4, acte du 15 juin 1733).

53 Par la suite le moulin de Staffelfelden reçut d'autres locataires anabaptistes : Jacques Hochstettler, suivi de Nicolas Stucky.
Selon notre enquête, les Schauenbourg affectionnaient particulièrement l'étude notariale de Staffelfelden. Malheureusement, ce fond d'archives a été détruit par le feu dans la nuit du 31 janvier au 1er février 1790. D'importantes données sur les anabaptistes de ce lieu et des environs sont ainsi perdues à jamais.

54 Le « Viertel » ou en français le rézal mesurait environ 116 litres de grains.

55 ABR-E 612. Dans nos projets futurs nous reviendrons sur les Stucky et le domaine de Schoppenwihr.

jusqu'en juillet 1777[56] devenant ensuite les associés de Sébastien à Ste Croix-en-Plaine. C'est très certainement sur ce moulin que Sébastien a appris son métier. A une seule occasion on y détecte sa présence, lorsqu'il perçoit un "*Leidlohn*" (une indemnité pour sa peine) de 50 livres qui lui ont été remises par la famille Schallenberger pour avoir prodigué des soins "durant les 14 jours de la dernière maladie" au vieux Jacob Schallenberger de Jungholtz décédé en 1779 et pour s'être occupé de lui durant six ans. C'est un nouvel aspect des compétences de Sébastien et un exemple de plus des pratiques médicales assez répandues chez les anabaptistes et en particulier chez les Peterschmitt[57].

C. Jean et Catherine Peterschmitt de Bollwiller.

Non loin de Jungholz, en descendant vers la plaine, se trouve le village de Bollwiller. Sur la ferme du château ont vécu Jean et Catherine Peterschmitt. Même s'il n'existe pas de preuve directe qu'ils étaient frère et sœur tout le laisse supposer ; ils sont peut être aussi deux autres enfants de Jacob. Avec eux deux, nous quitterons le milieu des meuniers pour entrer dans celui des agriculteurs.

Associé à son présumé beau-frère Hans Huntzinger, "Johannes Schmid" (écrit ainsi dans le texte, mais il signe "hanβ Peter Schmid") s'installe en 1768 sur la ferme seigneuriale de la maison de Rosen[58]. Lors de la signature du bail du 23 mars[59], les Rosen se font représenter par leur "fondé de pouvoir", un avocat du Conseil souverain d'Alsace, maître Frantz Jacquot. L'acte stipule qu'il portera sur une durée de 9 ans pour un loyer annuel de 2600 livres. L'ensemble des conditions : l'ensemencements des terres, l'entretien de la propriété, les charges, les limites d'applications sont détaillées dans 26 paragraphes qu'il serait ici trop longs à détailler. L'exploitation comportait 138 "*Jucharten*" de champs (environ 69 hectares) et "90 Mannwerck, 3/4 Morgen und 7 Ruten" (environ 45 hectares) de prés. Pour cette grande propriété, les partenaires reçoivent le soutien sous forme de caution de deux autres anabaptistes Niclaus "Blanc" (Blanck) de Ungersheim et Peter Schlatter de Jungholtz, ce dernier pouvant bien être respectivement le père et le beau-père des baillés du moulin de Ste Croix-en-Plaine de 1778.

Arrivé au terme de son premier bail, "Jean Pierre Schmidt" et sa femme Verena Wagler le prolongent encore en 1777 pour une nouvelle durée de 9 ans et pour le même loyer de 2600 livres[60]. Si on retrouve encore Niclaus Blanck de Ungersheim comme caution, Jacob Schlatter n'y figure plus mais il est remplacé par Benedict Tschantz, métayer à Sainte-Marie-aux-Mines et par Johannes Roth de Wittelsheim.

Les événements allaient toutefois se précipiter car Jean Peterschmitt devait décéder encore jeune dans les deux mois suivant le nouvel accord. La jeune veuve (Verena Wagler avait à peine 34 ans et était alors enceinte de ses deux derniers enfants, des jumeaux) se tourne alors

---

56 AHR -4E Rimbach/Jungholtz 5, acte du 15/07/1777. Il cède pour 2300 livres l'emphytéose du moulin avec « la grange, l'écurie et les outils » au meunier de Soultz, Balthasar Ackermann. Nous ignorons les causes réelles de la dépréciation du bien par rapport à la transaction Schertz/Peterschmitt de 1767 portant, elle, sur 3000 livres.

57 Voir Nicolas Hutt, *Pratiques médicales des Mennonites en Alsace et au Pays de Montbéliard*, thèse de médecine, Strasbourg, 1984, non publiée.
Un recueil de notes ou « Hausbuch » du début du XIXe siècle, emporté en Amérique par un descendant Peterschmitt, se trouve en possession de Neil Ann Levine-Stuckey de Princeton, NJ. Il renferme diverses recettes de remèdes et décoctions de toutes natures.

58 Les Rosen affectionnaient d'employer les anabaptistes sur leurs terres. Ce fut le cas dès 1726 des frères Isaac et Hans Kaufmann sur la ferme seigneuriale de Guewenheim. Robert Baecher, Les anabaptistes des seigneuries de Masevaux et de Rougemont, in *Souvenance Anabaptiste* 22/2003, p. 68.

59 AHR- 4 E Bollwiller 102. Un bail précédent du 25/01/1763 avait confié le « Schlossgut » pour 9 ans à Jean Imhoff et Joseph Schneider dont il n'est pas dit qu'ils étaient anabaptistes. L'inventaire complet de la ferme fut réalisé à cette occasion. Le loyer était alors de 2000 livres, mais le bail ne fut pas mené à son terme (même cote d'archive).

60 AHR- 4 E Bollwiller 103, acte n°148 du 09/08/1777. Une mise aux enchères préalable du bail fut organisée, mais visiblement personne n'avait surenchéri. La "déclaration" de Verena Wagler du 03/11/1777 se trouve également à la suite du même acte.

vers son beau-frère Hans Huntzinger et propose au propriétaire le 3 novembre que le bail soit poursuivi par lui[61], mais les choses ne se déroulèrent pas ainsi. C'est finalement Benedict Tschantz de Sainte-Marie-aux-aux-Mines, l'ancêtre des Tschantz de Pulversheim et environs, qui allait poursuivre l'activité comme le précise une note en marge.

La soudaineté du décès de Jean Peterschmitt[62] prit de court la famille et les autorités. Ces dernières ordonnèrent le 20 mars 1778 que soit dressé un inventaire des biens[63] de "Johann Peterschmied". Elles convoquent la veuve et aussi Hans Huntzinger, installé depuis quelques temps à Richwiller, comme tuteur consentant (*freiwilligen Vogt*) des enfants mineurs qui étaient "Jacob [l'aîné, avait environ 12 ans à ce moment[64]], Anna, Barbara, Elisabeth, et Johannes"[65]. Les comparants arguent que les affaires d'héritage se règlent entre-eux conformément à l'usage (... *unter den Widertäuffer gebrauch genuß*) de sorte que le procureur conclut "que toutes les affaires de la succession de Pierre Schmiet étaient arrangées par les préposés de leur secte ; ainsy que cela estait de coustume parmi eux, ainsy je pense qu'on peut laisser la chose en se faisant payer notre journée d'hier, ce qu'ils offrent de faire.... aucun autre inventaire n'est nécessaire".

Il est intéressant de souligner que c'est à l'époque de la présence des Peterschmitt/Huntzinger au château de Bollwiller, que le vieux "maréchal des camps et armées du Roy" Eugène Octave Augustin, comte de Rosen, avait fini ses jours dans cette demeure [66]. Avec une telle personnalité comme voisin et employeur, les anabaptistes n'avaient plus grand chose à craindre sur la précarité de leur situation.

Le destin sépara par la suite les deux familles. Catherine Peterschmitt et son époux Hans Huntzinger, après un court passage à Richwiller (1775-1778), se rendent ensuite dans le canton de Bâle où ils exploitent un moulin à Augst (1782) puis à Brüglingen près de Münchenstein (1783)[67]. Au moins trois de leurs enfants (Catherine Huntzinger née vers 1767 à Bollwiller, Anne-Marie née vers 1775 à Richwiller et Hans né en 1783 à Brüglingen) seront installés à Strasbourg ou dans les environs au début du XIXe siècle[68].

Quant à la veuve de Jean Peterschmitt, elle quittera la ferme de Bollwiller pour suivre son fils Jacques, un tisserand, dans les méandres de ses déplacements[69]. Elle décédera à Ruederbach en 1812[70]. Pour nos amis américains ce Jacques

---

61 Les travaux de généalogie reposant sur les actes d'état civil ont permis de montrer que Hans Huntzinger était marié à Catherine Peterschmitt.

62 Il apparaît très clairement d'après ces actes que Jean Peterschmitt est décédé en septembre ou en octobre 1777. Ceci contredit la déclaration de sa fille Elisabeth lors de son mariage à Schweighouse en 1808 qui dit que son père est décédé à Bollwiller le 26/05/1784 ! (EC Schweighouse).

63 AHR- 4E Bollwiller 90.

64 Selon les actes d'état civil, notamment ceux de Ruederbach qui indiquent régulièrement son âge. Jacob, 46 ans, y déclare le décès de sa mère Verena Wagler le 22/10/1812.

65 Ils n'étaient que 3 enfants en début novembre 1777 (4E Bollwiller 103). Les 2 derniers sont nés après le décès du père et avant mars 1778. On trouvera en annexe 39 un tableau généalogique.

66 AHR- 4 E Not. Roy. Colmar II/160, acte du 15/05/1775. « Ouverture du testament de feu Mr Eugène Octave Augustin, comte de Rosen, maréchal des camps et armées du Roy, demeurant au château de Bollwiller ». Après le traité de Westphalie, signé en 1648 à Münster (fin de la guerre de trente ans) le Roi Louis XIV autorise le maréchal Conrad Comte de Rosen, d'origine suédoise, à acheter la Seigneurie de Masevaux. Eugène Augustin Octave de Rosen-Kleïnroop (1737-1775) fut comte de Rosen et marquis de Bollwiller, époux de Marie Antoinette de Jouvenel de Harville des Ursins.

67 Des informations fournies par Hanspeter Jecker de Muttenz qui mène actuellement une étude sur la présence anabaptiste-mennonite de cette période à Bâle. Une publication est prévue dans une prochaine édition de *Mennonitica Helvetica*.

68 Selon les travaux de Neil Ann Levine-Stuckey de Princeton, NJ (USA), que je remercie pour sa communication extraite de son livre dont la parution est prévue en 2005. Il portera sur les anabaptistes de la région de Strasbourg à l'époque napoléonienne « Anabaptists at Strasbourg : A(augspurger) to Z(immermann), A Source Book for Napoleonic France ».

69 Jacques Peterschmitt est signalé à Durrenentzen (1793), Muntzenheim (1794-1797), manant à Largitzen (1799), Feldbach (1800-1801), Ruederbach (1805-1814), Bendorf (1820) puis à Hirsingue. Pour plus d'informations sur Jacob Peterschmitt on pourra parcourir l'article de Levine-Stuckey (N. A.), « A French Fragment of Lauber Genealogy » in *Mennonite Family History*, octobre 1998, en particulier les pp.146 à 151.

70 EC Ruederbach, acte du 22/10/1812, le décès de Verena Wagler est déclaré par son fils Jacques.

Peterschmitt (vers 1766-28/11/1831 à Hirsingue) est particulièrement d'importance puisque, à la suite à son décès à Hirsingue, sa veuve Barbe Lauber (née vers 1771) émigra dans le comté de Butler County, Ohio, avec 7 de ses 10 enfants[71].

D. Rudolphe de Baldenheim

Rudolphe Peterschmitt, le personnage suivant, apparaît à Baldenheim, un lieu situé à mi-chemin entre le Rhin et Sélestat, qui peut être considéré comme une place historique de la présence anabaptiste durant tout le XVIIe siècle[72]. Quelques décennies à peine après avoir été expulsés en 1712, les anabaptistes reviennent s'y installer. Rudolphe est mentionné comme agriculteur au village en 1747. Les renseignements le concernant sont relativement fragmentaires : ils concernent un différent[73] qui l'oppose à un jeune bourgeois à propos d'une question de partage de terrain ce qui laisse supposer qu'il y était depuis un moment déjà et, durant la même année, c'est son fils qui fait parler de lui puisqu'il est mis à l'amende pour une raison que nous ignorons[74].

Rudolphe quittera Baldenheim l'année suivante pour s'installer à Fortschwihr toujours dans la plaine, à hauteur de Colmar.

« Dame Brunck » (Marie Barbe Hug), la veuve du Conseiller Jean Christophe Richard Brunck (1680-1745) demande à l'intendance d'Alsace, la plus haute autorité de l'Etat dans la région, de pouvoir affermer son bien de Fortschwihr à un anabaptiste. Si sa demande fut effectivement enregistrée à Strasbourg, en revanche elle ne fut curieusement pas suivie d'une ordonnance[75]. L'intendance pouvait difficilement émettre un avis en faveur des anabaptistes théoriquement illégaux sur les terres de France. Sans se prononcer officiellement, elle préféra laisser faire.

C'est encore une fois un fait divers mettant en cause un fils de Rudolphe, -est-ce le même que précédemment ?- qui allait fournir quelques éléments.

Le curé d'Andolsheim, le village voisin de Fortschwihr, procède le 1er mars 1751 au baptême[76] d'une enfant illégitime prénommée Salomé. La mère était Salomé Anspach, elle même fille de André Anspach, un journalier luthérien. Le père a été déclaré comme étant « Christian Peter Schmid », fils de « Rudolph Peter Schmid », anabaptiste et agriculteur à Fortschwihr.

Comme pour les enfants trouvés, les enfants illégitimes devaient être obligatoirement présentés au curé de l'endroit sans distinction de confession. L'affaire n'en resta pas là car les Peterschmitt contestèrent la paternité et la plainte fut soumise au Conseil souverain à Colmar. Les anabaptistes se trouvèrent en état de faiblesse de par leur situation et préférèrent conclure un accord avant que des conséquences ne soient autrement plus douloureuses.

Le 4 septembre 1752, les deux parties se retrouvent finalement devant Philippe-Théodore Drouineau notaire à Colmar[77] pour formaliser leur entente.

« Transaction entre Chrétien Peterschmidt anabaptiste demeurant à Fortschwihr et Salomé Anspach d'Andolsheim.

Sont comparus Rudolph Peterschmidt anabaptiste demeurant à Fortschwihr au nom de Chrétien Peterschmidt aussi anabaptiste et mineur[78], et Salomé Anspach, fille mineure

---

71 De cette lignée Peterschmitt émigrée en Amérique en 1832 est issu le renommé "*Bishop*" (évêque) amish John P. Schmith (1820-1904).

72 Baecher (R.), « Les anabaptistes d'Alsace au XVII. siècle – Baldenheim– », in *Souvenance Anabaptiste n°10/1991*.

73 ABR-1B103, acte du 03/07/1747. Mathias Giss « le Jeune », bourgeois et laboureur porte plainte contre « Ruodolphe Peterschmiden », anabaptiste de ce lieu pour une question de partage de terrain. Rudolphe est condamné.

74 Jean Vogt a relevé cette indication aux ABR- 6 E27/100 pour Muttersholtz. Amendes à Oberrathsamhausen « Rudolf Peter Schmitten des Täuffers Sohn »

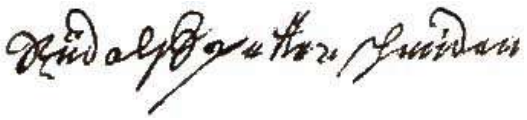
75 ABR, C 594, requête n°7881 de février 1748.

76 RP catholique d'Andolsheim.

77 AHR-4 E Not. Roy. Colmar III/155.

78 Ceci n'est pas une indication bien précise car à cette époque on pouvait être "mineur" jusqu'à l'âge de 25 ans voire 30 ans

d'André Anspach bourgeois d'Andolsheim, lesquels ont dit que pour terminer et assoupir entre-eux à l'amiable le procès devant le Conseil souverain d'Alsace sur l'appel interjeté par ledit Chrétien Peterschmidt au siège du Conseil de Horbourg le 2 avril 1751[79], par lequel il a été condamné de se charger de l'enfant dont ladite Salomé Anspach est accouchée, le nourrir, l'entretenir et l'élever dans la religion catholique jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie, et 400 livres de dommages et intérêts. Ils auraient traités et transigés ainsi : Salomé Anspach et son père André élèveront l'enfant dans la religion catholique et portent quitte Chrétien Peterschmidt de toutes recherches et actions ultérieures. Par contre Rudolphe Peterschmidt a payé la somme de 400 livres qu'il a remise à Salomé pour élever l'enfant. »



Signature de « Rüdolff petter schmiden » en 1752

Nul doute qu'ils se sont conformés scrupuleusement à cet accord en versant régulièrement la pension. On ignore quel fut le sort ultérieur de la fillette et celui de son présumé père géniteur. En partant de l'hypothèse probable que les Peterschmitt étaient les seuls anabaptistes qui aient vécu à Fortschwihr à cette époque, on peut supposer qu'ils se soient rendus ensuite à Widensohlen comme le laisse entendre fortuitement le document suivant :

Dans un différend[80] du mois de mai 1761 à propos du règlement du loyer d'un bail à Widensohlen en 1756, les anciens locataires Jean et Jacques Guthleben sont condamnés à verser 225 livres. Le bail est interrompu et fut continué par « un anabaptiste de Fortschwihr qui en a déjà pris possession actuellement » aux mêmes clauses et conditions. Après cette nouvelle étape hypothétique, leurs traces se perdent.

E. Sébastien de Michelfelden à Wihr-en-Plaine

Une trentaine d'années avant l'arrivée de Sébastien à Ste Croix-en-Plaine, un autre Sébastien était déjà présent dans les environs de Colmar. Les liens entre les deux ne sont pourtant pas évidents ; est-ce un oncle ?

C'est encore un membre du Conseil souverain, Jean Lefèvre, secrétaire du Roi et conseiller[81] et également un homme très influent de par sa fonction, qui va recevoir ce Sébastien sur sa propriété de Wihr-en-Plaine[82] à partir de Pâques 1749. Lefèvre fut un personnage assez controversé car il semble qu'il ait acheté peu à peu toutes les grandes places du village de Wihr sans être pourtant astreint au versement des différentes taxes et impôts d'usage, des dispenses que seules lui autorisaient son rang. Ce fut l'objet d'un long différend avec la commune appuyée par les Birkenfeld qui voyaient s'échapper localement d'importantes ressources[83].

Le contrat[84] rédigé en langue allemande porta sur une durée de 9 ans et est particulièrement détaillé. Du fait de sa longueur, nous avons choisi de ne pas le reproduire dans son entier mais d'en extraire l'essentiel. Le bien comprenait « la maison, la

si on était célibataire, et "majeur" dès le mariage. Le fait qu'il interjette lui-même appel de la décision du tribunal de Horbourg laisse penser qu'il avait dépassé les 18 ans.

79 Cet acte n'a pas été retrouvé.

80 AHR-3 B Heiteren 4, ancienne cote 3 B 5456, acte du 25/05/1761.

81 Jean Lefèvre, aussi appelé Lefébure (il signe ainsi), « greffier en chef au CSA ». Il ne figure pas de manière bien distincte dans les listes des membres du Conseil parues dans le livre de Claude Muller et Jean-Luc Eichenlaub, *Messieurs les Magistrats du Conseil souverain et leurs familles au XVIIIe siècle*, Colmar, 1998. Cela peut être dû à des lacunes du fond du Conseil Souverain à ces dates (registres 1B manquants entre 1747 et 1754).

82 aujourd'hui commune de Horbourg-Wihr.

83 La controverse relative aux impositions aux AHR-19J109.

84 AHR- 4 E Not. Royal Colmar II/74, acte du 06/02/1749 devant le notaire Brueder. Il s'étale sur neuf pages en tout.

ferme, les granges, les hangars, les écuries, les jardins -potagers et fruitiers-, les chènevières (*Hanffland*), les prés, les vignes et les terres et tout ce qui en dépend… ainsi que le locataire en a une bonne connaissance avec toutes les privilèges et libertés selon les édits royaux et ordonnances de la province ainsi que les dispenses de corvées (*Schantzen und Frohn*) pour ne s'acquitter que de la portion colonique (une taxe mineure sur le métayage) ».

Ce qui surprend au premier abord c'est le montant relativement modéré du loyer pour un tel domaine. Versé entièrement en nature, il était de seulement 25 *Viertel*[85] de blé et autant en méteil et en orge auxquels s'ajoutent 300 bottes de paille[86], mais il pourra emporter du fumier à son retour de livraison. Ceci avait un revers. En fait, ce qu'attendait principalement le propriétaire c'était la remise en état de la ferme et de pouvoir utiliser les moyens de transport dont disposait Sébastien pour ses propres besoins. Les contraintes et services demandés sont particulièrement nombreux.

Si l'entretien des bâtiment va de soit, il ne pouvait pas sous-louer ni se faire aider d'un étranger.

Lefèvre se réserve pour lui toutes les chambres de l'étage de la maison, la moitié des prés, un « Öhlgarten » (probablement une plantation de noyers) qui devront être coupés et élagués en partageant les frais, l'autre moitié sera au locataire. Le propriétaire conserve aussi pour lui "das französische Obs" (les fruits français ?) tout autour de la maison et 1/3 des compotes, une partie du jardin enclos de haies vivaces pour y mettre ses légumes et ses plantes. L'entretien de l'ensemble des haies, le nettoyages régulier des rigoles de drainage, la chasse aux nuisibles de toutes sortes et l'étalement des taupinières, de débarrasser les prés des mauvaises pousses sont aussi à sa charge tout comme le transport de terre vers la tuilerie de Horbourg dont chaque voyage lui sera payé une demi mesure de vin sans autre salaire. En automne, il transportera également gratuitement avec ses chevaux de trait les vendanges du bailleur à Wihr et à Ingersheim, celui-ci prenant en charge la nourriture des bêtes. Au cas ou la demande lui serait faite, il fera les transports quel que soit l'endroit et « à bon marché » (*gegen billicher Bezahlung*). En cas de dommages militaires (*Heer*) ou de grêle, une minoration du loyer lui sera accordée si ses autres voisins du ban l'obtiennent.

Une concession très osée est glissée dans le contrat :

« Le baillé pourra pratiquer sa croyance autant que cela sera permis et autorisé au bailleur »[87]. Cette disposition constitue certainement la clause la plus inattendue accordée de la part d'un représentant du Roi. Elle est certainement le fruit d'une demande insistante de la part de Sébastien pour qui la pratique de sa foi était primordiale.

Comme caution nous retrouvons « Rudolph Peter Schmid [de Fortschwihr] qui engage tous se biens ». Le degré de parenté entre Rudolphe et Sébastien n'est pas indiqué, mais on peut supposer pour différentes raisons qu'ils étaient des frères. A côté de tous les participants, deux bourgeois de Colmar, Johann Georg Werner et Johannn Jacob Andrès, ratifient l'acte en qualité de témoins.



Signatures de « Sebastian et Rudolff Peter Schmiden » sur le bail de 1749.

85 Viertel : unité de mesure du grain qui faisait environ 90 kg.

86 dont 200 bottes de paille de blé « à couper » destinées aux toitures et 100 bottes « à épandre » pour les litières.

87 « Der Entlehner kann sich auch seines Glaubensübung gebrauchen, so viel Ihme Herr Verlehnern zulassen und verwilligen kann. »

Après trois années passées sur la ferme le bail est brusquement interrompu. Les textes ne disent pas si cela est imputable à des tensions répétées avec la commune et leur seigneur le Prince de Birckenfeld, ni si cela vient d'un choix de Lefèvre ou de Sébastien. En tout cas le contrat initial prévoyait déjà ce type de séparation à l'amiable : « chacune des partie pourra interrompre le bail de 3 en 3 ans en en avisant l'autre avec un préavis de 6 mois[88] ».

Les comptes de la commune ont consigné le bref passage de « Sébastien Schmitt » à Wihr[89]. Lefèvre choisit ensuite un nouveau fermier « Johann Jacob Dorss[90] » qui y est toujours métayer lorsque la ferme fut vendue peu après à la famille Marchant.

Avant de venir s'établir à Wihr-en-Plaine en 1749, Sébastien avait exercé ses talents d'agriculteur à Michelfelden[91]. Situé aux portes de Bâle, mais en terre française au pied des fortifications de Huningue, Michelfelden était un ancien couvent de cisterciennes transformé en un groupe de fermes au début du XVIme siècle par la ville de Bâle lorsqu'elle passa à la Réforme. C'est à partir de ce hameau que la ville de Bourg-Libre devenue Saint-Louis s'est peu à peu constituée[92]. Située dans un endroit très humide à la merci des caprices du Rhin, il était alors connu pour être inhospitalier : « un nid à moustiques », et de surcroît bien mal fréquenté.

La seule étude digne de ce nom sur Michelfelden est l'œuvre de Sabourin de Nanton[93]. Elle date quelque peu puisque rédigée en 1860 ! Faisons un bond en avant de plus de 100 ans avant de revenir ensuite à Sébastien.

Sabourin de Nanton écrivait alors :

« Depuis quarante ans le domaine de Michelfeld est presque entièrement cultivé par des Anabaptistes, les uns sont devenus propriétaires d'une forte partie de cette terre, les autres n'y sont qu'à titre de fermiers. Ce bien, qui se composait de 100 hectares de terres labourables, de 45 hectares de prés et de 5 hectares de terres vagues, était, il y a cinquante ans, dans le plus déplorable état. Ces Anabaptistes, qui se distinguent par la pureté de leurs mœurs, par leurs habitudes d'ordre et d'économie et par leurs connaissances en agriculture, comprirent bientôt le parti qu'ils pourraient en tirer. Ils ne reculèrent ni devant le travail, ni devant la dépense. Bouleverser de fond en comble cette propriété ; distribuer avec discernement les eaux qu'elle pouvait posséder ; défricher les cinq hectares qui n'avaient jamais été cultivés ; niveler le terrain par des pentes bien entendues ; construire des rigoles, des réservoirs et fumer le tout avec de puissants engrais, voilà ce qu'entreprirent, voilà ce qu'exécutèrent les Anabaptistes.

Aujourd'hui ces fermes nourrissent facilement plus de cent têtes de bétail ; c'est-à-dire quatre fois plus qu'elles n'en comptaient il y a une quarantaine d'années.

---

88 « Soll auch der eint- und anderen Partheÿ freystehen von dreÿ zu dreÿ Jahren diese Lehnung nach einer Vorhergangener sechs monatlicher auff kündung auff zuheben ».

89 AHR- 1E83-251 et aussi AHR- 19J109, Impositions à Wihr-en-Plaine pour les années 1749 à 1753. Ce dernier dossier détaille dans de nombreux actes et sur une longue période le grave différend qui opposa Lefèvre à la commune. On y apprend que le fermier qui avait précédé Sébastien avait été Joseph Willemann jusqu'en 1749 et il fut suivi de Jacob Dors au courant de 1752. Selon le répertoire de Brièle datant de 1863, série E, le registre des « Protocoles des affaires de chancellerie de Ribeauvillé 1748-1749 » (AHR- E 931) fait également état des « Contestation avec Mr. Lefèvre au sujet de sa cour de Wihr près de Horbourg ». Malheureusement, ce registre est aujourd'hui porté manquant aux Archives Départementales à Colmar. Il pouvait aussi contenir l'accord de seigneurie pour l'admission au « Schirm » (le droit de protection) de Sébastien Peterschmitt lors de son arrivée.

90 AHR- 4 E Not. Roy. Colmar II/80, acte du 08/01/1752 devant le notaire Brueder. Bail pour 9 ans par Messire Lefèvre, secrétaire du Roy, pour Jean Jacob Dors, bourgeois de Wihr près de Horbourg et sa femme Catherine Ulrich.

91 Cela est rapporté en introduction dans le bail de 1749. Il existe bien un Michelfeld près de Ingenheim dans le Palatinat, mais le contexte historique et l'absence de mention complémentaire permet d'écarter cette éventualité.

92 Article de Gabriel Kennel faisant écho à une conférence de Louis Abel (journal « L'Alsace », édition du 14 mars 2001).

93 Sabourin de Nanton, « Notice Historique sur le monastère de Michelfeld », in *Revue d'Alsace*, 1860, Colmar (extrait reproduit des p.361-362). Malheureusement, aucun repère sur ses sources n'est dévoilé : une manière d'écrire l'histoire courante de ces temps.

Les constructions se sont aussi augmentées et ne laissent rien à désirer. Les maisons d'habitation, les bâtiments d'exploitation, les étables, sont bien disposés, bien aérés et tenus proprement. »

Les éloges de Sabourin de Nanton qui se passent de longs commentaires soulignent tout le travail accompli par les anabaptistes. Ils firent de Michelfelden une belle exploitation en transformant et adaptant le paysage pour en tirer de meilleures ressources.

Les actes d'état civil post révolutionnaires fournissent quelques indications sur leur identité. Un des principaux artisans de ces transformations fut Jacques Eicher (~1756-1815 Aspach). Marié aux Gouttes à Montbéliard en 1781[94] avec Anne Lügenbühl, le couple vint s'installer peu après à Michelfelden. Leur fille Anne Eicher (la future épouse de Jean Steinbrunner) y serait née vers 1782 [95]. On y trouve ensuite au début du XIXème siècle toujours les Eicher[96], mais aussi des Wenger venant de St Jacques (Bâle), des Zimmermann venant de Hochburg (Brisgau) et plus tard des Kauffmann.

Mais qu'en était-il plus d'un demi-siècle auparavant, vers 1749, lorsque notre Sébastien Peterschmitt y était signalé ? Quelles pouvaient être ses occupations ? Pour tenter de trouver un début de réponse, il fallait se tourner vers les actes de la ville de Bâle propriétaire du domaine. On y trouve effectivement de nombreux documents qui se rapportent à la métairie[97] mais malheureusement ceux-ci restent silencieux sur la présence effective de Sébastien. Une autre issue à ces recherches nous aurait fortement étonnée car à force de pressions et de brimades de toutes natures, la ville était parvenue à éradiquer ou à éloigner la dissidence de son sol depuis les années 1720[98]. C'est donc fort discrètement que Sébastien y a œuvré. A défaut de preuve formelle, les documents bâlois permettent cependant de décrire le contexte.

Depuis 1707 et jusqu'en 1749, la ferme de Michelfelden avait été louée en emphytéose à la famille Ehinger. Elle devait verser à la ville 150 livres en argent, 30 *Viertel* en grain et 10 *Viertel* d'avoine de loyer. Après Mathias Ehinger et sa femme Elisabeth Fesch, succèdent sur les fermes Nicolas Ehinger et son épouse Magdalena Wieland[99]. Nicolas trouva une mort brutale en se noyant dans le Rhin en 1724 de sorte que la veuve et ses fils durent continuer à gérer le domaine seuls. Plusieurs fois elle exprime ses grandes difficultés pour honorer ses obligations en alléguant que les « français » lui faisaient subir toute sorte de difficultés en particulier lors de coûteux cantonnement de troupes, de passages dévastateurs de cavaliers et en exigeant en outre de lourdes contributions. Le différend entre Bâle et l'administration française prit des proportions telles qu'il ira jusqu'à mobiliser le ministre et secrétaire d'Etat d'Angervillier[100]. Suite à son enquête, celui-ci rappellera en 1723 « …que la cense de Michelfelden est dans souveraineté du Roy et sous la juridiction du conseil supérieur d'Alsace

94 Registre anabaptiste de Montbéliard en date du 25/09/1781.

95 EC Leymen, décès de Anne Eicher le 13/08/1844 à 62 ans.

96 Chrétien Eicher né 22/10/1773 à Arbouans dans le Doubs et sa seconde épouse Anne-Marie Stucky sont déclarés « propriétaire à Michelfelden » en 1825.

97 StABS. En particulier dans les fonds « Land und Wald » (A 10) et « Prokolle ». Les dossiers suivants ont été consultés : A10-G4/1, A10-G4/3 d'une part, et J7/1, J7/2, J7/3, d'autre part.

98 Hanspeter Jecker, *Ketzer Rebellen Heilige-Das Basler Täufertum von 1580-1700*, Verlag des Kantons Basel-Landschaft, 1998 ou encore du même auteur, *Von Pietisten, Separatisten und Wiedertäufern*, Druck : Job Factory Basel, 2003.
Après une interruption de plusieurs dizaines d'années, peu à peu la communauté anabaptiste bâloise allait cependant se reconstituer. Le retour des anabaptistes autour de Bâle s'est effectué dans les années 1770 : Hans Jacob Schmukli fut consacré ancien en 1777, ayant été auparavant prédicateur à Montbéliard en 1756 (voir historique Bâle/Holee, *Souvenance Anabaptiste* 14/1995, p.8 et le registre de Montbéliard).

99 Les baux se trouvent sous la cote StABS, A10-G4/1.

100 Ce document est lui aussi conservé aux StABS, A10-G4/1. Il en résultera un procès en 1753/54 dont l'enjeu politique n'était pas le moindre car cette enclave bâloise dérangeait visible (J7/1). Rappelons que d'Angervilliers avait eu à traiter « au nom du Roy » de l'affaire des anabaptistes d'Alsace en 1728 (Séguy, p.148-149).



La cense de Michelfelden en 1660 avec les indications suivantes :
repère a : l'auberge
repères b b : granges et écuries
repère c : la ferme
repère d : la grande grange
repère e : l'habitation du berger
repères f f : la bergerie et autres étables
repère g : ruine d'un bâtiment
repère h : un "bon" puit
"alter Weÿer" : le viel étang.

… [et que] les Ehinger ont sous-baillé aux mêmes conditions à trois autres familles ». Hormis un certain Heinrich Moser, bourgeois du « Grand-Huningue » (devenu Village-Neuf), l'identité des autres n'est pas connue. Il est probable que les Ehinger aient continué tout au long de ces années d'employer des fermiers extérieurs, dont notre Sébastien, mais les actes consultés ne les mentionnent pas.

Leur gestion du bien ne donna cependant pas satisfaction à la ville de Bâle qui décida de mettre un terme au contrat pour non respect de ses clauses : les constructions nouvelles promises n'avaient pas été réalisées et les revenus des loyers ayant été repoussés d'année en année.

A la suite de cela, toute activité semble s'être arrêtée en 1749, précisément l'année que choisit Sébastien pour s'installer à Wihr-en-Plaine. S'agit-il seulement d'un hasard ? L'exploitation de Michelfelden ne reprit effectivement qu'à partir de 1753. La ville procéda alors autrement : elle employa directement un fermier[101] qu'elle rémunéra 400 livres par an,

[101] Le premier fut Emmanuel Stückelberger qui propose d'embaucher 4 valets et 2 servantes. Çà et là les noms de ces travailleurs manuels apparaissent, mais aucun d'entre eux ne peut être reconnu dans les actes bâlois pour être anabaptiste.

paya elle-même le « maître-valet » (*Oberknecht*) et les valets et contrôla strictement par une commission spéciale l'ensemble des recettes et des dépenses. Cette manière de faire fut la règle jusqu'en 1798 quand le domaine fut vendu au général de division Dufour pour le prix de mille Louis d'or. Celui-ci céda ensuite la propriété à divers particuliers en 1802 pour 50 mille francs[102].

F. "Hans Peterschmitt" de Winkel ?

Une simple mention concernant la ferme du Liebenstein dans le Sundgau ouvre une autre piste. Une « visite »[103] y fut effectuée en 1771 pour dresser un inventaire des bâtiments de cette ferme historique pour les anabaptistes[104]. Les tenants étaient alors Nicolas Rich (vers 1711-1797) et ses fils. L'un des témoins-experts désigné pour l'occasion fut Hans Peterschmitt. Celui-ci était un voisin puisque fermier du château de Winkel. Il fut appelé à cette fonction par le fondé de pouvoir de la baronne de Ferrette, née Reinach.

Ce Hans Peterschmitt est différent de son contemporain et homonyme Jean (ou Hans) de Bollwiller comme le montre sa signature "hanβ beter schmidt". Bien que similaire dans sa composition, elle est néanmoins différente dans les détails (elle comporte un "t" final avec une utilisation de caractères minuscules). Un autre argument qui plaide en faveur d'une personne distincte est que ce rôle revenait habituellement à des personnes plus âgées que ce que pouvait être Jean, le fermier des Rosen.

Il est important de souligner deux points :

Le premier est que Hans Peterschmitt de Winkel n'est pas qualifié d'anabaptiste dans le document en question, ce qui en soi n'est pas décisif et peut être dû à un simple oubli ; il semble cependant avoir été très lié à eux. Le second est relatif à l'observation des actes de la paroisse catholique de Winkel. Elle laisse apparaître un ou même plusieurs "Johannis Petri Schmidt"[105].

Dans l'état actuel des connaissances, il serait prématuré de conclure et cette piste, si elle devait s'avérer fausse, est cependant bien troublante.

G. "Sébastien Schmitt" et "Pierre Schmitt" de Lorraine

Bien souvent les Peterschmitt avaient soustrait la composante "Peter" dans l'emploi de leur nom pour ne conserver que le "Schmitt" final[106]. Ce peut être le cas dans les environs de Sarrebourg d'un Sébastien Schmitt né vers 1756 qui signe habituellement « bastian schmitt ». Son prénom à lui seul plaide en faveur d'une appartenance au clan des Peterschmitt. Marié à Anne ou Agnès Stroubhart, il est également cultivateur et évolue dans différents lieux comme laboureur anabaptiste : à Lafrimbolle (1793), à le ferme Haute Gueisse à Métairies-St-Quirin (1797-1804), à Nitting (1808), à Bisping en 1809[107], puis il est fermier

---

102 Sabourin de Nanton, « Notice Historique sur le monastère de Michelfeld », in *Revue d'Alsace*, 1860, Colmar, p.361. Selon cet auteur l'acte fut rédigé le 22 messidor an X (11/07/1802) à Huningue chez le notaire François-Xavier Blanchart.

103 AHR- 2 E 155, acte du 02/04/1771. Cet inventaire fut effectué au moment du changement des locataires du Liebenstein. Par bail du 08/12/1734 (contenu dans le même dossier), la baronne avait confiée la ferme du château conjointement à Melchior Senn et à Peter Rich pour un loyer de 524 livres tournois. Il est dit entre autres qu'il « pourront avoir 150 pièces de moutons ». Le bail est ensuite renouvelé à Melchior Senn en 1753 « comme Peter Reichert et Peter Kauffmann l'avaient depuis 18 ans ». En 1771 enfin, le transfert est effectué pour Jean et Pierre Rich qui reprennent le bail « au nom de leur père Niclaus Rich de Waldighoffen » suite au décès ou au départ de Melchior Senn. Le comte de Ferette y confirme les mêmes dispositions. Ce dossier mériterait encore d'être approfondi.

104 Graber (J.), Roth (J.) et Jérôme (C.), « Historique de l'Assemblée de Birkenhof-Altkirch », in *Souvenance Anabaptiste 1/1982*, p.7-14.

105 RP Winkel. Décès le 11/05/1762 de « Jean Petrus Schmidt » qualifié « d'honnête et pieux ». Décès le 04/05/1769 de Anna Schmidt, fille de « Johannis Petri Schmidt » et de Catharina Fröhlich.

106 Parmi les nombreux exemples rencontrés : Anne-Marie Peterschmitt, fille de Jean de Bollwiller, deviendra Anne-Marie « Schmitt » lors de son mariage à Richwiller en 1793 avec Michel Schwartz (EC Richwiller). A Ungersheim, Chrétien Peterschmitt (décédé à 27 ans en 1806) est souvent appelé Peter Schmidt (il signe parfois de cette manière !).

107 Ces différentes localisations proviennent des actes d'état civil concernés sauf l'indication de 1809 extraite d'un « Etat de la population anabaptiste du canton de Sarrebourg » dont il est dit que la famille de Sébastien Schmitt comprenait alors 5



Signature de « bastian schmitt » dans un acte d'état civil à Métairies-Saint-Quirin.

cultivateur sur la ferme du Ban de Fribourg à Diane-Capelle (1814) avant de revenir à Métairies-St-Quirin (1819-1827). Il n'est cependant plus signalé à cet endroit par après.

On peut supposer que Pierre Schmidt né vers 1761, journalier au "Closter Mihly" (le moulin du couvent) de Michelbach-le-Haut est un parent proche de Bastien de Lorraine car lors de son décès[108] en 1832 à l'âge 71 ans, Pierre est dit natif de Bistroff près de St Avold en Moselle. Son épouse survivante fut Catherine Schwary dont le patronyme évoque de son côté une origine des environs de Guebwiller. Le couple Schmitt/Schwary demeurait en 1799 près de Liestal (Bâle-campagne) à la naissance de leur fils Michel[109].
Ces différentes indications laissent présumer un lien familial qu'il reste encore à déterminer avec les "Peter Schmitt" alsaciens dont l'un des membres aurait migré en Lorraine pour y faire souche.

H. Hans Georg Schmitt de Richwiller

Toujours avec la version contractée du nom de Peterschmitt en Schmitt, on trouve à Richwiller un Hans Georg Schmitt qui signe selon la forme « hans Yerg schmit ». Il est probable qu'il fasse partie d'une souche ancienne des Peterschmitt. Son épouse Barbe Conrath[110] donna la naissance à au moins deux enfants, deux filles nées respectivement en 1765 et vers 1777[111]. Les parents vivaient toujours à Richwiller en 1810 au mariage de Anne-Marie la cadette.
Les archives ont conservé sa trace à plusieurs reprises. En 1784, il fut menacé de bannissement du village pour « mauvaise conduite »[112]. Le motif exact n'est pas connu mais peut être en rapport avec un comportement irrévérencieux envers les catholiques. Quelques années plus tard, en 1788, il est encore mentionné dans une pièce de comptes[113].
Du fait de la proximité de Richwiller avec Staffelfelden, Hans Georg peut bien avoir été un des fils du meunier Jacob Peterschmitt et peut-être le frère de Sébastien de Ste Croix-en-Plaine.

I. Barbara Peterschmitt à "Boleronis"

Pour terminer ce tour d'horizon des nombreux Peterschmitt connus pour l'instant au XVIIIe siècle, un insert dans le registre anabaptiste de Neuneich[114] mentionne le décès à la date du 29 janvier 1800 de Barbara Peterschmitt comme étant la veuve de Jacob Schneider. Il est précisé qu'elle est décédée chez son fils Jacob Schneider de « Boleronis », une vieille appellation pour St Apollinaire (commune de Michelbach-le-Haut), pour être ensuite inhumée au cimetière du Birckenhof[115].

---

personnes. Malgré quelques recherches sommaires nous n'avons pas pu retrouver l'acte de décès de Sébastien Schmitt. Sa découverte peut permettre de lever le voile.

108 EC Michelbach-le-Haut, décès du 13/08/1831. La déclaration est faite par Jean Schmitt (son fils ?) fermier du moulin.

109 EC Hégenheim : mariage le 14/11/1839 de Michel Schmitt, domestique demeurant au Bannwartshoff (Riespach), fils de défunt Pierre Schmitt et de Catherine Schwary, avec Barbe Graber née au Leyhauserhoff (Biederthal), la veuve de Joseph Wiederkehr.

110 Konrad/Conrad/Kurath/Curet/Churet sont différentes variantes d'un même patronyme Kureth originaire d'Attiswil/Oberbipp dans le canton de Berne. Au milieu du XVIIIe siècle ils sont documentés dans le comté de Montbéliard mais aussi sur les terres des Ribeaupierre à Sainte-Marie-aux-Mines et à Wihr-au-Val.

111 EC Richwiller : mariage de Barbara Schmitt le 20 pluviôse an 9 (09/02/1801) avec Jean Koch, journalier de Roth dans le canton de Zurich. Barbara déclare être née à Richwiller le 5 février 1765.

Mariage le 26/02/1810 de Anne-Marie Schmitt, 33 ans, avec Nicolas Roth originaire de La-Croix-aux-Mines.

112 AM Mulhouse : VIII-K/4, p.35. Ce document m'a été signalé par Jean Vogt.

113 AHR-4E Richwiller 2, acte 86. Compte du 11 juin 1788 entre Joseph Sutter (non-anabaptiste) et « Hans Georg Schmitt, Wiedertäufer von da (Richwiller) » débiteur.

114 Cet embryon de registre est conservé depuis peu aux archives de l'AFHAM à Valdoie grâce à un don du *Mennonitischer Geschichtsverein* (Weierhof en Allemagne).

115 L'acte de décès de Barbara Peterschmitt ne se trouve pas contenu dans les actes d'état civil de Michelbach-le-Haut

Sur la base de ces indications on peut estimer que Barbara Peterschmitt était née bien avant 1750 puisque Jacob Schneider le jeune, et son épouse Elisabeth Stauffer, un temps installés à Durmenach, ont des enfants nés vers 1786 et 1788[116].

Il est bien possible que le couple parent Jacob Schneider/Barbara Peterschmitt ait vécu comme fermier à Hirsingue entre 1758 et 1780[117].

Nous voulons toutefois évoquer une dernière hypothèse quant à l'origine du patronyme : celle d'une origine dans la haute bourgeoisie.

C'est une question qui normalement ne se pose pas lorsqu'on retrace la lignée d'une famille anabaptiste. Pourtant, en examinant l'ensemble des signatures les plus anciennes laissées par les Peterschmitt on est surpris par la qualité inhabituelle du graphisme employé par ces meuniers et laboureurs qui n'étaient pas à l'époque des gens particulièrement lettrés.

Le graphisme des signatures qu'ils utilisaient avait de quoi faire pâlir les cosignataires de leurs actes, fussent-ils notaires ou grands propriétaires terriens, une faculté qui s'est quelque peu perdue ensuite au fil des générations. Leur écriture était élaborée, bien assurée, voire accompagnée de fioritures dont seuls faisaient usage les gens très cultivés ou étant nés dans un environnement où cela leur aurait été enseigné. Ils associaient habilement caractères gothiques et latins. Etait-ce simplement par soucis d'esthétisme bien travaillé ou alors la réalité peut-elle dépasser la légende ? Faut-il rechercher leur milieu originel dans des sphères autres que celles habituellement constatées ?

Parmi les différentes hypothèses pour expliquer ces talents l'une de celles qui pourrait convenir serait une descendance issue des « Schmidt » de Sainte-Marie-aux-Mines du groupe des anabaptistes « bourgeois » au XVIIe. Leurs racines profondes se trouveraient dans ce cas en Alsace à Ingersheim comme l'a montré l'une de nos recherches antérieures[118].

Conclusions

Dans l'état actuel des travaux, et face aux difficultés rencontrées lors de la reconstruction de ces familles durant cette période, force est de constater que les lacunes demeurent nombreuses. En particulier il y a bien souvent une méconnaissance de données sur les conjoints et les différentes filiations. Les actes, en particulier notariaux, permettent néanmoins dans ce cas d'apporter quelques éclaircissement sur un passé demeuré jusqu'à présent opaque[119].

Si les acteurs mis en scène par Pohl n'ont pas eu d'existence réelle, ils ont néanmoins permis de s'interroger et déceler quelques hypothèses relatives à l'origine des Peterschmitt qui ne peuvent être totalement le fruit de l'imagination. Elles furent certainement récoltées ça et là lors de ses visites pastorales avec le handicap des déformations propres aux traditions orales.

Hormis les lignées de Jean Peterschmitt de Bollwiller fondateur de la branche américaine et Sébastien de Ste Croix l'ancêtre commun de celles qui firent souche en Alsace, les autres ne laissèrent pas à notre connaissance de descendance patronymique durable.

La compilation des archives a permis de découvrir que l'un et l'autre avaient cependant de nombreux prédécesseurs dont on peut tenter une première synthèse.

(Boleronis) ni à Folgensbourg, ni à Ruederbach. A se demander même si son décès fut déclaré aux autorités comme l'exigeait la loi.

116 Barbe Schneider née vers 1786 se marie en 1818 avec Jean Wenger de Ligsdorf (EC Leymen) et Pierre Schneider décède le 24/02/1801 à l'âge de 13 ans à Michelbach-le-Haut.

117 Selon le recensement des anabaptistes effectué en 1780 (ABR-C338), la famille d'un Jacques Schneider (le père, la mère et un fils) se trouvait sur la ferme de Jean Jelsch à Hirsingue depuis 1758.

118 Robert Baecher, « Sieur Adolphe Schmidt », in *Souvenance Anabaptiste 14/1995*.

119 Il faut se méfier particulièrement de certaines conclusions hâtives dues à des homonymies locales comme l'ont montré les RP de Winkel et de Muntzenheim (Fortschwihr). Au milieu du XVIII[e] siècle on rencontre dans ce dernier lieu les couples catholiques Jean Schmidt/Anne-Marie Schlatter et Sébastien Schmidt/Anne-Marie Wendlinger. En outre, en 1777, le prêtre et curé d'Ostheim s'appelait Jean Sébastien Schmitt !

Dans le même laps de temps on est mis en présence à même niveau de Sébastien à Michelfelden/Wihr, de Rudolphe à Baldenheim/Fotschwihr, de Jacob à Staffelfelden/Jungholz/Ribeauvillé et peut-être aussi de Jean de Winkel. Ces quatre personnages ont en commun qu'ils sont nés durant le premier quart du XVIII^{e} siècle.

La question qui se pose aujourd'hui est s'ils faisaient partie d'une même fratrie et donc issus d'un ancêtre commun s'appelant « Peter Schmitt » ou autrement. Celui-ci nous entraînerait indubitablement au siècle précédent. L'autre interrogation est le lieu d'émergence du patronyme sachant que les plus anciennes sources ne débordent guère du territoire de la Haute Alsace. S'est-il effectué à Sainte-Marie-aux-Mines comme l'un des nombreux valets anonymes qui y œuvraient[120], dans une ferme de la plaine des environs de Colmar comme l'imagine Pohl, aux portes de Bâle, dans le Sundgau ou bien à Staffelfelden ? Les recherches se doivent d'être encore prolongées.

Et qu'en est-il du milieu social originel ? Est-il envisageable d'imaginer une origine dans une famille de la belle société ou de lettrés qui aurait laissé leur rejeton aux mains d'une famille anabaptiste ?

Au travers de cette vaste enquête sur les Peterschmitt au XVIII siècle, il ressort une caractéristique récurrente : la mobilité. En effet, des phénomènes de migration intérieure très intenses se sont produites parmi les anabaptistes (*Binnenwanderung*) non plus du fait de considérations religieuses comme par le passé, mais pour des raisons économiques. Ils cherchaient sans cesse une meilleure place pour exercer leurs métiers.

Le fait est qu'ils constituaient une main-d'œuvre de qualité très convoitée dont les personnages puissants du royaume se disputaient les emplois. Pour les anabaptistes, cette situation constituait en quelque sorte une "assurance vie" comme le montre la tentative d'expulsion avortée de 1780, dont la seule conséquence fut une mesure peu suivie visant à en « limiter le nombre »[121]. A l'image des Peterschmitt, ceux-ci se multiplièrent pourtant et cela, pour sûr, ne tient pas de la légende.

Rober BAECHER

[120] Dans un « rôle des valets pour la communauté des anabaptistes » de Sainte-Marie-aux-Mines daté de 1708, et servant à l'imposition, il est indiqué un total de 8 « bons valets », 7 « petits valets », 8 « servantes » et 2 « petites servantes » pour lesquels fut perçue une taxe de 32 livres 2 sols (AHR-1E 83/137)

[121] Jean Séguy, *Les assemblées anabaptistes-mennonites de France*, Mouton Paris, 1977, p.149 ss.

Annexe 1 : La famille de Sébastien Peterschmitt de Ste Croix-en-Plaine

PETERSCHMITT, Sébastien
meunier à Jungholtz puis au moulin dit supérieur sur la Thur à Ste Croix en Plaine.
Naissance : ~ 1749,
Décès : 17.6.1826 (77 ans environ) - Ste Croix en Plaine
Mariage entre juin 1778 et septembre 1779 avec :

SCHLATTER, Barbe
Naissance : ~ 1758,
Décès : 7.12.1823 (65 ans environ) - Ste Croix en Plaine

ENFANTS :

1. **PETERSCHMITT, Chrétien**
   Naissance : ~ 1779 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : 20.9.1806 - Ungersheim
   Mariage : < 1800 avec **ROTH, Barbe**
2. **PETERSCHMITT, Sébastien**
   Naissance : 29.8.1781 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : 27.8.1866 – Bennwihr
   Mariage 1 : 1808 avec **GOLDSCHMIDT, Barbe**
   Mariage 2 : 26.6.1831 - Rustenhart avec **STEINMANN, Catherine**
3. **PETERSCHMITT, Pierre**
   Naissance : ~ 1784 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : 16.12.1838 – Rustenhart
   Mariage : avec **STEINMANN, Madeleine**
4. **PETERSCHMITT, Joseph François**
   Naissance : 2.1.1790 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : 6.11.1863 - Ste Croix en Plaine
   Mariage : 15.3.1813 - Sainte-Marie-aux-Mines avec **BÄCHER, Madeleine**
5. **PETERSCHMITT, Catherine**
   Naissance : ~ 1791- Ste Croix en Plaine,
   Décès : 2.4.1816 - Ste Croix en Plaine
6. **PETERSCHMITT, Barbe**
   Naissance : 23.10.1796 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : 17.12.1821 - Sainte-Marie-aux-Mines
   Mariage : 12.1.1818 - Ste Croix en Plaine avec **BÄCHER, André**
7. **PETERSCHMITT, Jean**
   Naissance : 1.11.1798 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : > 1839
   Mariage 1 : 5.7.1820 - Ste Croix en Plaine avec **STUCKY, Barbe**
   Mariage 2 : 7.2.1824 - Ste Croix en Plaine avec **ROTH, Véronique**
8. **PETERSCHMITT, Anne**
   Naissance : 18.1.1802 - Ste Croix en Plaine,
   Décès : 23.1.1866 - Essingen (Palatinat)
   Mariage : 31.10.1818 - Ste Croix en Plaine avec **WAGLER, Pierre**

Annexe 2 : La famille de Jean Peterschmitt de Bollwiller

PETERSCHMITT, Jean
fermier à Bollwiller de 1768 à 1777
Décès : fin 1777 – Bollwiller

WAGLER, Verena
journalière à Ruederbach en 1808.
Naissance : ~ 1743
Décès : 22.10.1812 – Ruederbach

ENFANTS :

1. **PETERSCHMITT, Jacques**
tisserand et cultivateur à Durrenentzen (1793), Muntzenheim (1794-1797), manant à Largitzen (1799), Feldbach (1800-1801) Ruederbach (1805-1814), Bendorf (1820) puis Hirsingue,
Naissance : vers 1766,
Décès : 28.11.1831 – Hirsingue
Mariage avec **LAUBER, Barbe.**
Elle émigre en 1832 en Amérique (Buttler County) avec ses nombreux enfants.
2. **PETERSCHMITT, Anne Marie**
Naissance : 10.10.1770 –Bollwiller
Mariage : 17.6.1793 – à Richwiller avec **SCHWARTZ, Michel**
3. **PETERSCHMITT, Barbe**
Naissance : ~ 1775
4. **PETERSCHMITT, Jean**
Naissance : ~ 1778
5. **PETERSCHMITT, Elisabeth**
Naissance : ~ 1778 – Bollwiller
Mariage : 31.12.1808 – à Schweighouse avec **STUCKY, Joseph**

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DES ANABAPTISTES - MENNONITES SUNDGAUVIENS

L'histoire de la présence des Anabaptistes - Mennonites dans le Sundgau reste en grande partie à écrire. Si l'historique de certaines familles anabaptistes a été retracé[1], les questions de leur arrivée dans le Sundgau, de l'organisation et de la vie des premières assemblées restent encore mystérieuses.

Un dossier conservé aux Archives Départementales du Haut-Rhin sous la cote 1Z1465 et intitulé Enquête sur les anabaptistes 1809 lève un coin du voile. Le dossier comprend cinq pièces. Le document principal en est une enquête administrative de quatre pages portant sur les Anabaptistes de l'arrondissement d'Altkirch.

Cette enquête qui a pour origine les démarches effectuées par les Anabaptistes en 1809 pour demander l'exemption du service armé, dresse le tableau des Anabaptistes-Mennonites sundgauviens du début du XIX^{e} siècle. En effet, le document décrit leur conduite civile et politique, leurs convictions, l'organisation des assemblées et des cultes.

Cette étude a pour objet de présenter dans un premier temps le contexte historique, politique qui entoure cette enquête, avant d'étudier plus spécifiquement le contenu dudit document.

Les guerres de l'Empire et la question de la conscription militaire

Le contexte politique, historique dans lequel s'inscrit l'enquête de 1809, ce sont les guerres napoléoniennes. En 1808, Napoléon 1er décide d'intervenir en Espagne afin d'en chasser les Bourbons et de trouver des ressources dans sa lutte contre l'Angleterre. En mars les troupes françaises commandées par Murat entrent à Madrid. Le conflit qui s'ouvre ne prendra fin qu'en 1814, absorbant près de 300 000 des meilleurs soldats de l'Empire. Or cette intervention en Espagne ranime le désir de revanche de l'Autriche vaincue à Austerlitz. En avril 1809 elle décide de rejoindre la cinquième coalition aux côtés des Britanniques et envahit la Bavière. Pour faire face aux besoins militaires croissants que génèrent ces multiples conflits, près de 330 000[2] hommes sont appelés sous les drapeaux entre 1808 et 1809.

Ces levées de troupes incessantes posent ou plutôt reposent pour les Anabaptistes la question de la conscription militaire. En effet les convictions religieuses des Anabaptistes leurs interdisent d'user de violence à l'égard d'autrui et donc de porter les armes. Sous l'Ancien Régime ils avaient obtenu d'être exempté du service de la milice[3]. Mais la

---

1 cf. les articles de Roth (J.) et Munch (P.B.) parus dans « Religion et agriculture : contribution à l'histoire des Anabaptistes-Mennonites en Sundgau », *l'Annuaire de la société d'histoire du Sundgau*, 1995,
« Histoire des familles anabaptistes du Sundgau », *l'Annuaire de la société d'histoire du Sundgau* 1996, 1997, 1998, 1999.
L'article de Joseph Roth « Les familles anabaptistes à Bourgfelden depuis 1781 », dans le *Bulletin du cercle d'Histoire de Hégenheim et environs, 2001*.
Les articles de Graber (J.) et Roth (J.) « Historiques de l'Assemblée de Birkenhof-Altkirch », ainsi que de Jérôme (C.) « Etat des anabaptistes de la subdélégation de Ferrette en 1780 » dans *Souvenance anabaptiste 1-1982*.
L'article de Madenspacher (P.) « Jacques Kauffmann (1854-1926) agriculteur et notable sundgovien à l'époque de Guillaume II et de la République Française », publié dans *l'Annuaire de la société d'histoire du Sundgau*, 1995.
L'article de E. Rich « Die Täufer im Sundgau », publié dans *l'Annuaire de la société d'histoire du Sundgau,* 1953.

2 Source : site Internet « Napoléon 1er (1769-1821) ». Http://perso.wanadoo.fr/buddyop/napoleon/.

3 Armée de réserve recrutée dans les paroisses rurales parmi les hommes célibataires en âge de porter les armes et ne présentant pas d'incapacités physiques. Le tirage au sort fut instauré en 1692. Des exemptions furent prévues. Ceux qui avaient tiré le billet noir pouvaient se faire remplacer moyennant finances. Les miliciens recevaient une formation sommaire ; ils n'étaient enrôlés dans l'armée régulière qu'en cas de nécessité. La milice préfigure la conscription sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, et le service militaire ou service national du XXe siècle. Barbiche (B.) *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne*, P.U.F., 2^{e} édition revue et corrigée, 2001, p. 197.

Révolution Française remet en cause les acquis de la monarchie en proclamant l'égalité de tous devant la Loi. Or le 20 avril 1792 l'Assemblée Législative déclare la guerre à l'empereur François II. Les Anabaptistes sont alors tenus, comme les autres citoyens français, de servir sous les drapeaux. Ces derniers envoient donc à Paris une délégation représentant 400 familles installées dans les départements de la Moselle et de la Meurthe, afin d'obtenir l'exemption du service armé moyennant une compensation financière. La délégation comparaît le 8 août 1793 devant la Convention pour exposer sa demande. Le 18 août le Comité de Salut Public donne sa réponse où il invite les autorités à *« leur* [les Anabaptistes] *accorder le service qu'ils demanderont dans les armées, tel que celui de pionniers ou celui des charrois, ou même de permettre qu'ils acquittent ce service en argent »*[4].



Sapeur en tenue de siège

De 1793 à 1808 les Anabaptistes se contentent du privilège accordé par la Convention, bien que ce dernier ne fut pas toujours respecté dans les faits. Mais ce constat amer et le prix prohibitif exigé pour l'achat de remplaçants pour les Anabaptistes concernés par la conscription, poussent ces derniers à demander aux autorités la confirmation de la décision du Comité de Salut Public.

Lors de deux réunions, l'une tenue le 19 juin 1808 près de Rosheim et l'autre tenue le 8 janvier 1809 près de Sarrebourg, il fut décidé d'envoyer à Paris deux anabaptistes mosellans parlant français : Christian Guingerich, et Christian Engel. Le 28 février ils arrivent dans la capitale d'où ils adressent, via le ministre des cultes[5], une requête à l'empereur.

Ministère des cultes[6]

A sa majesté l'Empereur des français, Roi d'Italie et Protecteur de La Confédération du Rhin

Sire,

Vos sujets de la religion anabaptiste, représentés par Christian Gingerich, et Christian Engel, Exposent très humblement à Votre Majesté que leurs principes religieux leur deffendent expressément de porter une main meurtrière sur leurs frères et leur enjoignent d'abandonner leurs biens plutôt que de les conserver à ce prix.

Que d'un autre côté, ils leur commandent d'obéir au monarque, d'être utiles à l'état et de se Conformer aux loix.

Qu'ils vivent dans la plus grande Simplicité, Sans Ambition, Comme Sans intrigues ; Cultivant paisiblement leurs terres et nourrissant du bétail ; que jusqu'ici ils sont

4 Séguy (J.) *Les assemblées anabaptistes-mennonites de France*, Mouton, 1977, p. 361.

5 Félix, Julien, Jean Bigot de Preameneu, comte. Homme politique français (Rennes, 1747- Paris, 1825). Avocat, il fut député à l'Assemblée Législative. Conseiller d'Etat sous le Consulat il fit partie de la commission nommée par Bonaparte en 1800 pour l'élaboration du Code civil. Il fut ministre des cultes de 1807 à 1814.

6 Source : Archives Nationales $F^{19}10926$ (extrait).

parvenus en Se cotisant, à acheter des remplaçants pour ceux d'entre eux qui étaient Sujets à la Conscription, qu'ils Sont hors d'état de Continuer à le faire, Vû le prix exhorbitant que Ceux-ci exigent ; leur travail ne peut Subvenir à acquitter cette Dépense.

Que dans tous les temps ils ont été dispensés de porter les armes, même de tirer la milice, que les représentants nationaux, le Comité de Salut public, le Directoire, les autorités Départementales et les généraux D'armée Se Sont les uns loués de leur exactitude à remplir leurs devoirs et les autres ont confirmé leurs privilèges en ne les employant que dans les Corps des pionniers et dans les charrois et enfin dans des travaux qui n'exigent points le port des armes ; ils ont même permis aux autorités administratives de leur laisser acquitter ce Service, en Contribuant de leurs épargnes aux frais qu'occasionnent les Dépenses publiques, Comme V.M. pourrait le voir par les pièces Cy jointes.

C'est pourquoi ils osent Supplier V.M. I et R pour qu'elle daigne prendre en Considération La perplexité dans laquelle ils se trouvent D'accorder leurs devoirs avec leur religion, et pour Ce les Confirmer Dans leurs privilèges en ne les employant que dans les travaux militaires qui n'exigent pas le port D'armes ; Car la mort n'est pas Ce qu'ils redoutent mais bien la désobéissance à leurs Supérieurs et la violation de leurs principes religieux

Ils ont l'honneur d'être avec un profond respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale,

Les très fidèles, très soumis et très Dévoués Sujets

Signé Christian Gingerich

Et Christian Engel.

Paris, 28 février 1809.

Une lettre du 15 mars 1809[7] signée de Christian Gingerich et Christian Engel, dont le destinataire n'est pas indiqué, indique qu'ils ont été reçus par le ministre des cultes.

Monsieur,

Les Députés des Anabaptistes ont eu l'honneur de transmettre à Monseigneur Le Ministre des Cultes, le 28 février dernier une pétition, à Sa Majesté, et des pièces a l'appui ; afin d'obtenir la continuation du privilège qu'ils avoient de ne point porter les armes.

Son excellence dans une audience particulière, qu'il a Bien voulu leurs accorder, Leurs a dit, qu'il vous avoit envoyé Les pièces pour prendre connaissance de Leurs religions, De L'exercice de Leur Culte et de leur doctrine.

Il leurs a recommandé d'avoir l'honneur de vous voir a leur retour et de vous rendre compte de leurs missions et de leurs principes religieux.

C'est pourquoi ils ont l'honneur De vous prier de leurs accorder la faveur d'une audience particulière.

Ils ont l'honneur d'être avec un profond respect

Monsieur

Vos très humbles et très obéissants serviteurs

Christian Gringrich et Christian Angel

Nancy Le 15 mars 1809.



Félix, Julien, Jean Bigot de Preameneu, ministre des cultes

7 Archives Nationales F^{19}10926 (extrait).

Leur démarche fut-elle couronnée de succès ? Il est permis d'en douter puisqu'en 1811-1812 une nouvelle délégation fut envoyée à Paris pour tenter de régler la question. Le ministre des cultes porta alors l'affaire devant le Conseil d'Etat qui répondit qu'il n'y avait « *pas lieu de déroger aux lois sur la conscription* »[8].

Cette réponse des autorités ne marque pas pour autant la fin des tentatives anabaptistes d'obtenir l'exemption du service militaire. En effet de nouvelles démarches seront effectuées à ce sujet, notamment en 1814 et 1829.

Renseignements sur les Anabaptistes de l'arrondissement d'Altkirch

L'enquête diligentée par le sous-préfet d'Altkirch[9] au printemps 1809 sur les Anabaptistes de l'arrondissement, est directement liée à la démarche entreprise à Paris par Christian Gingerich et Christian Engel.

En effet tout débute le 25 mars 1809 par une lettre du préfet du Haut-Rhin[10] adressée au sous-préfet d'Altkirch. Dans ce document le représentant de l'Etat commence par informer son subordonné de la pétition adressée par les Anabaptistes à l'empereur et de leur souhait de n'effectuer le service militaire que dans les charrois ou les pionniers. Puis il lui fait part de la demande du ministre des cultes de lui faire parvenir des informations précises sur les Anabaptistes de l'arrondissement et plus particulièrement sur « *tout ce qui tient à l'organisation actuelle et aux cérémonies de ce culte* »[11]. A charge pour le sous-préfet de collecter et de transmettre les renseignements souhaités au préfet.

Le 27 mars le sous-préfet envoie à Pierre Rich du Birkenhof[12] une invitation à se rendre à

---

8 Séguy (J.) *Les assemblées anabaptistes-mennonites de France*, Mouton, 1977, p. 369.

9 **JOLIAT** Louis Joseph Aloyse, député, sous-préfet, notable sous le Premier Empire, (C) (* Porrentruy 14.1.1774 † ?). Fils de Joseph J., membre du Conseil de la ville, et de Marie Madeleine Folzer. oo l 10 vendémiaire an X = 2.10.1801 à Porrentruy Marie Josèphe L'Hoste, fille d'un membre du Conseil ; 4 enfants. oo || date et lieu inconnus Madeleine Salomé Vetter. Nommé secrétaire général adjoint du district de Porrentruy (1793) puis du département du Mont-Terrible, puis greffier au tribunal correctionnel de Porrentruy. Bonaparte le nomma membre du Conseil de Préfecture du Haut-Rhin (8.7.1800), sous-préfet d'Altkirch (31.1.1806). Il figure sur la liste des personnes les plus marquantes du département (1812). Au retour de l'île d'Elbe, l'empereur fit remplacer tous les sous-préfets en Alsace à l'exception de J. Membre de la Chambre des représentants. Il perdit le poste de sous-préfet le 2.9.1815 et devint par la suite directeur de l'assurance «Phénix». Inscrit à la loge la Parfaite alliance, d'Altkirch. Chevalier de la Légion d'honneur (1811). Chevalier d'Empire (1811).
Kintz (J.-P.) (rédacteur en chef) *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, t. 4, Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, 1990. Notice rédigée par Raymond Oberlé.

10 **DESPORTES** Nicolas Félix, préfet du Haut-Rhin (* Rouen 5.8.1 763 † Montmartre 28.8.1849). Fils d'un riche négociant il fut le premier maire de Montmartre (22.5.1790). Il accomplit des missions diplomatiques temporaires dans les Cantons helvétiques dès 1791. Protégé de Danton, entraîné dans sa disgrâce et même arrêté le 23.4.1794 ; sauvé par le coup d'Etat de Thermidor. Résident de France a Genève rappelé le 12.9.1795, mais renvoyé le 25.1.1796. Instrument de la politique annexionniste de son gouvernement qui aboutit à la chute de l'ancienne République de Genève. Commissaire général dans le département du Léman en mai 1798, il procéda à l'organisation provisoire ; remplacé en août 1798. Secrétaire général du Ministère de l'Intérieur sous Lucien Bonaparte en 1800 et son premier secrétaire d'ambassade en Espagne du 4.3. au 30.10.1800. Préfet du Haut-Rhin (8.7.1802), baron d'Empire (1809). « Moralité privée médiocre, très peu de considération locale, pas davantage de désintéressement » (F. L'Huillier). Candidat à la Préfecture du Bas-Rhin (7.7.1810). Accusé de malversations, il ne fut pas poursuivi, mais relevé de ses fonctions (12.12.1812) et destitué (12.3.1813). Jouant au grand seigneur et enrichi, ayant hôtel parisien et propriétés dans le Haut-Rhin (Pulversheim). Sous la première Restauration, capitaine aide de camp du général en chef à l'état major de la Garde nationale à Paris (chef d'escadron puis lieutenant-colonel), recevant alors Benjamin Constant (15.7.1814). Représentant aux Cent Jours (13.5.1815) avec un certain rôle libéral. Arrêté à la deuxième Restauration (1.8.1815) avec ordre de se retirer dans ses propriétés du Haut-Rhin. Banni en 1816, réfugié successivement à Landau, Mayence, Wiesbaden, Francfort, enfin dans la principauté de Hesse-Darmstadt. Autorisé à rentrer en France en 1820 il résuma alors et justifia sa conduite préfectorale (Appel à l'opinion des habitants du Haut-Rhin). Il figura parmi les « coryphées du parti libéral » avec Voyer d'Argenson et Jacques Koechlin ©. A Paris, encore en 1825, il continua à manifester des principes révolutionnaires ; il participa à un banquet libéral à Colmar (1827) Il eut d'ailleurs des velléités électorales (1827-1828). Ayant obtenu une pension de retraite en 1834, il mourut « dans l'obscurité » (Godet).
Kintz (J.-P.) (rédacteur en chef) *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, t. 2, « Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace », 1990. Notice rédigée par Paul Leuilliot.

11 1Z1465 (extrait)

12 Pierre Rich est décédé à 68 ans le 15 juillet 1814 au Birckenhof (dépendant de la commune de Ruederbach). Son épouse Barbe Linder l'avait précédé de quelques années, le 15 janvier 1809. Elle était âgée de 55 ans à ce moment-là. Le couple était au Birckenhof depuis au moins 1765 (naissance de leur fille Verena le 01/01/1765). Pierre fut nommé

la sous-préfecture afin de lui fournir des éclaircissements sur l'anabaptisme et les Anabaptistes. Cette invitation, dans laquelle le sous-préfet fait allusion à la pétition déposée par les deux Anabaptistes lorrains, ne constitua probablement pas une surprise pour Pierre Rich. En effet les Mennonites sundgauviens semblent n'avoir rien ignoré des démarches entamées à Paris. Lors d'un culte tenu au Blochmont le 29 janvier 1809, les Anciens décidèrent d'un jour de jeûne et d'abstinence fixé au 5 février et dédié aux « hommes qui se sont rendus à Paris pour nos garçons » (« *Männer, welche nach Paris gereist sind wegen unseren Knaben* »[13]).

Ainsi grâce à l'aide fournie par Pierre Rich, le sous-préfet d'Altkirch peut-il le 11 avril 1809 envoyer au préfet les renseignements demandés sur les Anabaptistes de l'arrondissement.

Les informations[14] recueillies par l'administration ont été synthétisées sous la forme d'un rapport divisé en autant de paragraphes qu'il y avait de questions posées par les autorités. Les thèmes traités par l'enquête portent sur la conduite civile et politique des Anabaptistes-Mennonites, leurs habitudes, sur la forme des cultes et les lieux de réunion, sur les fonctions des Anciens, leur mode de nomination ainsi que leur influence. Le document aborde un certain nombre de notions familières comme le baptême, mais présente également quelques traits originaux qui constituent, entre autres, l'intérêt de cette enquête. Ainsi le rapport fait-il mention de l'utilisation des termes « *Lévites* » et « *d'Evêques* » pour désigner les responsables des assemblées. Enfin il est à noter que le rapport a probablement été rédigé par une personne de culture catholique, ce qui se remarque par l'utilisation de mots spécifiques à cette confession pour désigner certaines pratiques[15].

Renseignements sur les Anabaptistes[16]

Arrondissement d'Altkirch

Population dans l'Arrondissement

306 individus composant 37 familles

Leur conduite civile et politique

Ils se conforment exactement à nos Loix ; payent de même leurs contributions ; paraissent rarement devant les Tribunaux ; s'abstiennent de délits ; ne se mêlent point d'affaires politiques ; n'en parlent point ; ne s'occupent qu'au travail.

D'après leur religion, il n'est pas permis aux fidèles de leur secte d'exercer des emplois publics.

Leurs usages, leurs mœurs, leurs habitudes

Leur morale est celle de l'Evangile. Ils s'en tiennent à la lettre du Nouveau Testament qui est leur règle de foi. Ils regardent tous les hommes comme frères ; communiquent sans répugnance avec les chrétiens des autres sectes, et ne damnent personne.

Leurs mœurs sont simples, douces, paisibles : ils sont serviables, ne maltraitent point, respectent les autorités civiles et leur obéissent. Leur religion leur défend d'aller à la guerre, d'ôter la vie à leur ennemi, mais ils peuvent travailler aux fortifications, faire les charrois[17] lorsqu'ils sont requis.

« prédicateur » en 1777 et « ancien » (évêque) en 1785 de la communauté anabaptiste du lieu. Renseignements aimablement communiqués par Robert Baecher.

13 *Kirchenbuch der Gemeinde Neuneich 1788 der Amtes und der Grafschaft PFIRDT*

14 Il est à noter que l'enquête administrative est complétée par deux brouillons, l'un rédigé en français, l'autre en allemand gothique, qui recensent les communes et/ou fermes habitées par des Anabaptistes.

15 Ainsi le rédacteur parle-t-il de « calice », de « mystères », de « paroisse », utilise le terme de « communion » pour celui de « Sainte-Cène ».

16 1Z1465 (extrait).

17 Corps de troupes chargé du transport des bagages ou de l'artillerie de l'armée. Le service des charrois est l'ancêtre du service du train de l'armée.

Elle leur défend aussi de prêter serment autrement que par OUI et NON[18] : ils se tiennent aussi liés par ces seules paroles que par le serment le plus solennel.

Ils ne dansent point. La Polygamie, l'adultère et la fornication sont sévèrement prohibés parmi eux.

Point de luxe : ils portent des habits communs de laine ou de toile : point de soie ni de couleur éclatante : noir, brun, bleu ou gris, sans bouton, chapeau détroussé, longue barbe[19].

Ils s'adonnent principalement à l'agriculture et à la tisserie. La plupart sont fermiers, journaliers ou vacherons : il en est peu parmi [eux] qui soient propriétaires. Ils vivent très sobrement.

Leurs Rites

Ils n'ont aucune cérémonie.

Ils observent le Dimanche, et les fêtes consacrées pour célébrer les mystères de l'évangile, telle que Noël, Pâques, Pentecôte : mais ils fêtent aussi celles des Catholiques pour éviter de donner du scandale.

Ils prient tous les matins et soirs en commun[20].

Dans les assemblées on lit [les] deux évangiles : on en fait l'explication, ensuite on prie en commun ; suit une exhortation, puis une seconde prière, et un cantique termine la réunion[21]. Ces assemblées durent environ deux heures ; on y prie spécialement pour le Souverain régnant.

Ils ne se servent d'aucun vase ni ornement particulier, excepté à Pâques où ils font usage d'un calice pour la communion.

Ils n'administrent le baptême qu'une fois à l'age de 9 ou 10 ans[22] lorsque l'individu a acquis la connaissance du bien et du mal, et qu'il sait ses articles de foi[23].

Ils ont dans l'année deux époques pour la communion ; l'une à Pâques et l'autre vers la St Michel[24] : ils se servent de pain et de vin ordinaire. Un jour de jeune strict, annoncé d'avance, précède de huit jours chacune de ces époques.

Ils ne reconnaissent que deux sacrements, le Baptême et la Cène ou Communion.

Ils admettent la doctrine du péché originel et confessent l'indissolubilité du mariage, excepté pour cause d'adultère. C'est un péché chez eux de se marier avec une personne infidèle.

En baptisant, mariant et enterrant, ils n'observent aucune cérémonie. Chacun de ces actes est précédé de prières et s'accomplit par cette formule : au nom du Père, du Fils et du Saint esprit.

Ils ont au Birkenhof un terrain particulier pour les sépultures[25].

Forme et lieux de leurs réunions

Leurs assemblées se tiennent tous les quinze jours[26], un dimanche ou une fête, jamais

---

18 Matthieu 5 verset 37 : « Dites simplement « oui » si c'est « oui », « non » si c'est non. Tous les serments qu'on y ajoute viennent du diable ». Jacques 5 verset 12 : « Avant tout, mes frères, ne faites pas de serment, ni par le ciel, ni par la terre, ni par n'importe quoi d'autre. Que votre oui soit un oui authentique et votre non un non authentique, afin que vous ne tombiez pas sous le coup de la condamnation ».

19 Les communautés anabaptistes du Sundgau étaient toutes de tendance amish.

20 Prières qui se déroulent au sein de la famille.

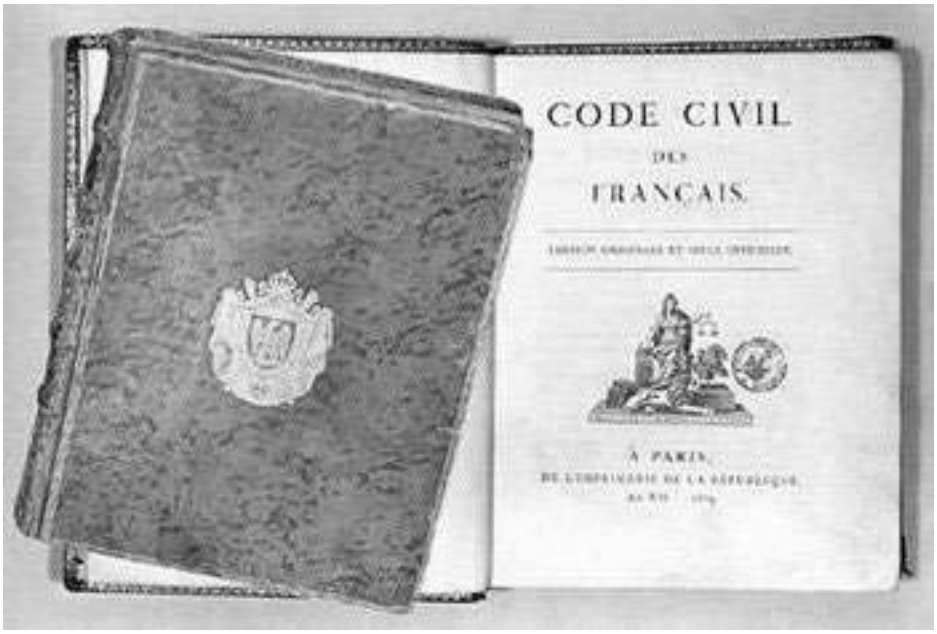
21 Cantique tiré de *l'Ausbund*, recueil de chants usité par les Anabaptistes alsaciens.

22 Les âges de baptême indiqués semblent peu élevés. A notre connaissance ils se situaient davantage entre 13 et 16 ans.

23 Il s'agit des 18 articles de Foi de la confession adoptée à Ohnenheim en 1660.

24 Le 29 septembre.

25 Le cimetière est créé par décret impérial du 27 août 1806. Jacques Graber et Joseph Roth, « Historiques de l'Assemblée de Birkenhof - Altkirch », *Souvenance anabaptiste 1-1982*.



le Code civil

un jour ouvrable. Elles sont indiquées d'avance et ont lieu dans leurs maisons. Il y en a quatre dans l'arrondissement, vu la dispersion des familles, savoir : Birkenhof, Baumerthof, Liebenstein et St Morand[27] *(Altkirch).*

Fonctions des Ministres

Il y en a de deux sortes : les Evêques[28]*, Bischöfe, ou Volkomene diener : et les Levites*[29] *ou angesetzte diener.*

*Les premiers ont seuls le pouvoir et le droit de baptiser, communier, marier, prêcher ou enseigner. Tous les autres individus leur sont soumis. Ils n'ont point de chef, régnicole*30 *ou étranger.*

Les seconds ne peuvent que lire l'évangile et enseigner, comme délégués de l'Evêque ou Bischof : toutes les autres fonctions leur sont interdites.

Ces lévites sont de deux espèces : les uns sont chargés de lire et expliquer l'évangile ; les autres de pourvoir aux besoins des pauvres, de soigner les veuves et les orphelins, de recueillir et de distribuer les aumônes.

Leur nomination

Elle se fait par toute la communauté ou Paroisse, hommes, femmes, enfants baptisés : les non baptisés ne peuvent voter. Elle est précédée par un jour de jeune et de prières et se fait à la majorité des voix. Ensuite l'Evêque ou bischof président explique à l'élus ses devoirs et lui confère l'institution et le pouvoir par l'imposition des mains au nom du Père (abréviation[31]*) sans autre cérémonie. Si la nomination a pour objet le remplacement de l'évêque de la communauté décédé, on appelle pour présider l'Evêque de la communauté ou paroisse voisine.*

26 Comme il était d'usage dans toutes les assemblées de l'Est de la France.

27 Nous savons au travers du livre de la Neuneich qu'ils se rassemblaient également au Blochmont, au Schweighof, à Montigo.

28 Cette désignation est utilisée une fois dans le Registre de Montbéliard en 1777 lorsque Hans Jacob Schmukli est ordonné Bischof de Bâle. Aux Etats-Unis les Amish emploient toujours le terme de « Bishop » pour désigner leurs Anciens.

29 Les lévites ainsi décrits peuvent être assimilés aux prédicateurs et aux diacres.

30 Habitants du royaume.

31 Abréviation qui doit probablement désigner le Fils et le Saint-Esprit.

La nomination des Lévites est la même.

Les Evêques ni les Lévites ne portent jamais de marques distinctives, ni d'habits ou vêtements particuliers même dans leurs assemblées.

Leur influence

On doit aux Evêques et aux Lévites soumission et obéissance entière dans les points de religion. Ils n'infligent cependant aucune punition, elles le sont par la communauté, sur leur rapport. Ces punitions consistent dans l'exclusion de la Cène, pénitence à genoux, et autres semblables. Il y a quelque fois exclusion de la communauté jusqu'à résipiscence.

Dans les contestations qui s'élèvent entre Anabaptistes, les Evêques décident, mais ne condamnent jamais pécuniairement.

Les Evêques ou Bischöfe ont encore, d'après leur religion, une attribution spéciale : celle de rédiger les inventaires après le décès d'un Anabaptiste, de veiller aux effets qui dépendent de la Succession, de présider au partage qui a lieu conformément aux loix du pays, ici, au Code Napoléon[32] et de soigner à ce que les droits d'enregistrement soient payés en temps utile.

Il semblerait que d'autres enquêtes de ce genre furent diligentées par l'autorité préfectorale[33]. Il n'en reste pas moins que ce document constitue une mine de renseignements précieux sur l'organisation des communautés anabaptistes - mennonites sundgauviennes du début du XIX^{e} siècle. En effet les informations contenues dans le rapport de 1809 sont d'une part très détaillées, et de plus proviennent d'une personne qui se trouve au cœur de l'organisation de ces communautés, à savoir un Ancien : Pierre Rich. Certaines données se trouvent d'ailleurs corroborées par le livre de la Neuneich[34].

Enfin ce dossier est également intéressant dans la mesure où il aborde à l'arrière plan la question de la conscription militaire. Problème posé par la Révolution, dont l'Empire hérite et qui a été une des principales raisons de l'émigration des Anabaptistes à destination des Etat-Unis notamment au XIX^{e} siècle. En revanche la problématique du serment, également générée par la Révolution est pratiquement passée sous silence par les documents.

Alain BAYSANG.

32 Recueil de 36 lois relatives au droit civil des Français, promulgué le 21 mars 1804 sous le nom de *Code civil des Français*, plus tard *Code Napoléon*. En 1800, Bonaparte s'inspirant du travail décidé par la Constituante et commencé par la Convention, désigna une commission chargée de rédiger un projet de code unifiant le droit pour tout le pays et abrogeant toutes les règles juridiques antérieures dans les domaines qu'il recouvre.

33 Schmitt (R.), *Les Anabaptistes du Val de Munster*, Société d'histoire du val et de la ville de Munster, 1979.

34 Registre parcellaire mentionnant les événements familiaux et communautaires de cette époque, conservé aux archives de l'AFHAM à Valdoie.

MAISON ROUGE ET FAMILLE ROGGY A ECKBOLSHEIM (BAS-RHIN)

Il existe encore nombre d'anciens bâtiments du nom de « Maison Rouge » dans l'Est de la France. Ainsi à Eckbolsheim (Bas-Rhin), commune située à l'ouest de Strasbourg, une auberge construite à la fin du règne de Napoléon 1er s'appela par la suite « Maison Rouge ». Il est question de ce même bâtiment dans la biographie d'un fils et d'un petit-fils du patriarche Christian Roggy (1733 – 1797), **RG** dans la généalogie qui forme la deuxième partie de cet article.

Jean-Jacques Dickelé[1] a fait des recherches sur l'histoire de la Maison Rouge d'Eckbolsheim et a soigneusement relaté la chronique des événements entre la fulgurante arrivée au pouvoir de Napoléon Ier et sa chute non moins rapide, en particulier lors du blocus de Strasbourg par les Coalisés[2] en 1814. Un événement qui toucha aussi la famille Roggy. Par extension, cette histoire permet de brosser un plus large tableau des conditions de vie endurées par les Strasbourgeois au début du XIXe siècle, qu'ils fussent anabaptistes ou non.

Cet article se divise en deux parties distinctes mais complémentaires.

La première comprend une explication générale sur les « Maisons Rouges » et l'histoire d'Eckbolsheim durant les dernières années du règne de Napoléon Ier, en particulier durant 1814 quand Strasbourg et les environs furent occupés par les troupes coalisées hostiles à l'Empereur des Français. Le style direct du récit doit beaucoup au travail de Jean-Jacques Dickelé, chercheur passionné par son sujet.

La seconde partie consiste en une généalogie détaillée de la famille Roggy, compilée sur la base de mes lectures assidues des registres d'état civil français dans de nombreuses communes du nord-est de la France où les anabaptistes jadis vécurent, travaillèrent et célébrèrent leur culte.

« Maisons Rouges »

Quiconque est familier avec la désignation de « Maison Rouge » pour certains bâtiments en France et qui en plus s'intéresse à l'histoire amish-mennonite, connaît très probablement l'existence de la « Maison Rouge » à colombages, autrefois habitée par des anabaptistes du nom de Kaufmann ou de Klopfenstein, qui servit parfois de lieu de culte. A Joncherey – aujourd'hui dans le Territoire de Belfort – une autre « Maison Rouge » est déjà mentionnée en 1570 dans les archives et une autre encore est documentée près de Delle en 1602. Ce ne sont là que quelques exemples d'un phénomène plus largement répandu.

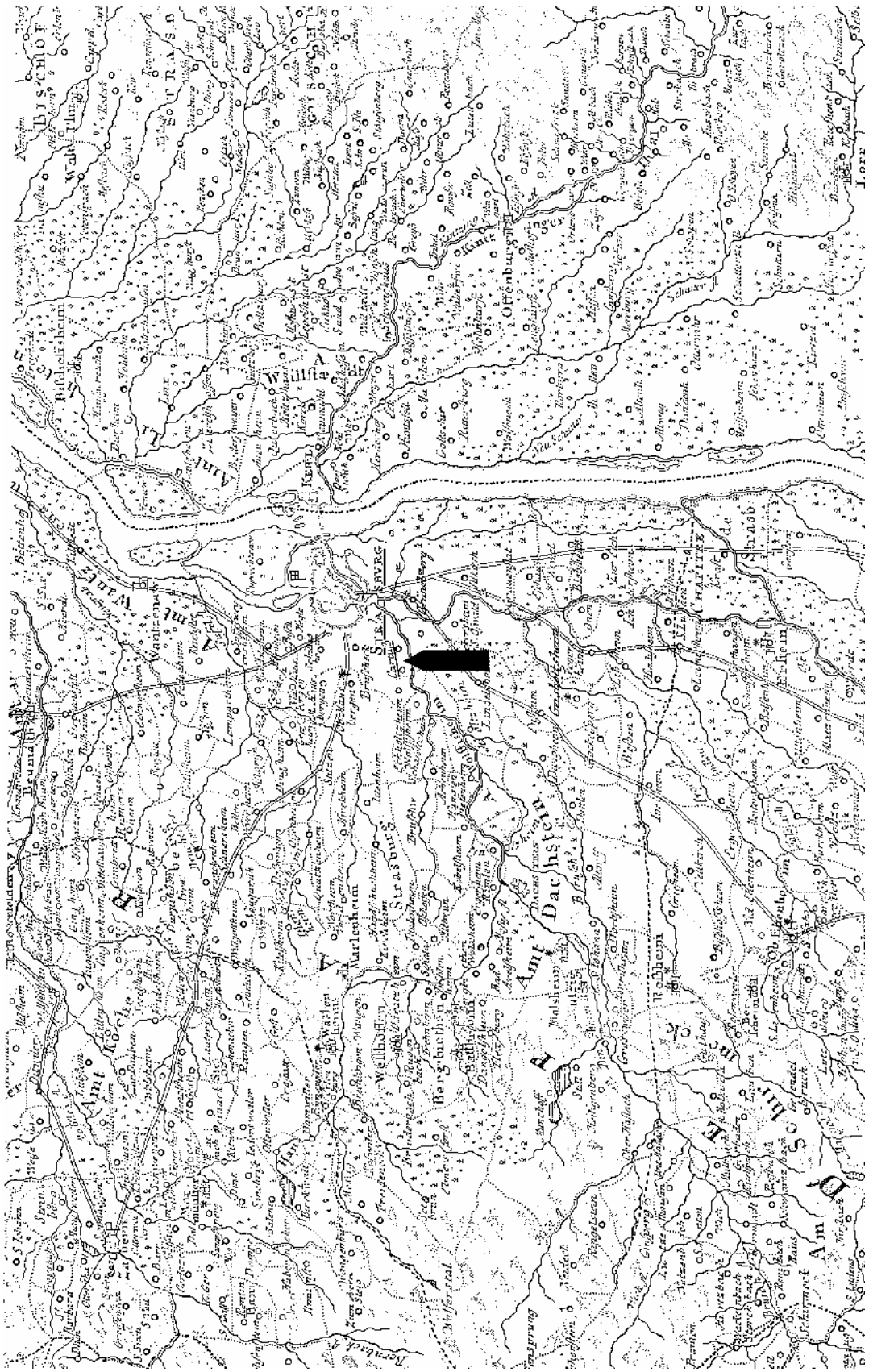
Il se trouve que ces maisons et probablement toutes les autres qui furent jamais appelées « Maison Rouge » ont deux caractéristiques communes. Tout d'abord, elles étaient souvent établies le long de routes principales ou à des carrefours importants. Certaines d'entre elles existaient en Gaule déjà à l'époque romaine voire celtique. Ensuite, ces « Maisons Rouges » servaient de relais pour le changement de chevaux ou de gîtes d'étape aux voyageurs.

Leur couleur rouge permettait aux voyageurs de les identifier de loin, de jour ou même de nuit par clair de lune. Une des raisons supposées expliquer la terminologie de « Maison Rouge » serait le toit de tuiles rouges

1 Jean-Jacques Dickelé, « L'auberge de la "Maison Rouge" à Eckbolsheim », Eckbolsheim Liaison 17 (Hiver 1982), pp. 11–17. J. - J. Dickelé était adjoint au maire et vice-président de la Communauté Urbaine de Strasbourg quand il écrivit cet article.

2 L'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Autriche et la Suède ainsi que quelques Etats allemands comme le pays de Bade s'étaient alliés en 1813 contre la France en formant la Sixième Coalition.

fabriquées avec l'argile local couleur ocre contenant de l'oxyde de fer. Mais il est plus probable que le stuc peint ou badigeonné de rouge, une tradition qui pourrait avoir été héritée des Celtes, fût à l'origine de la mode du nom.



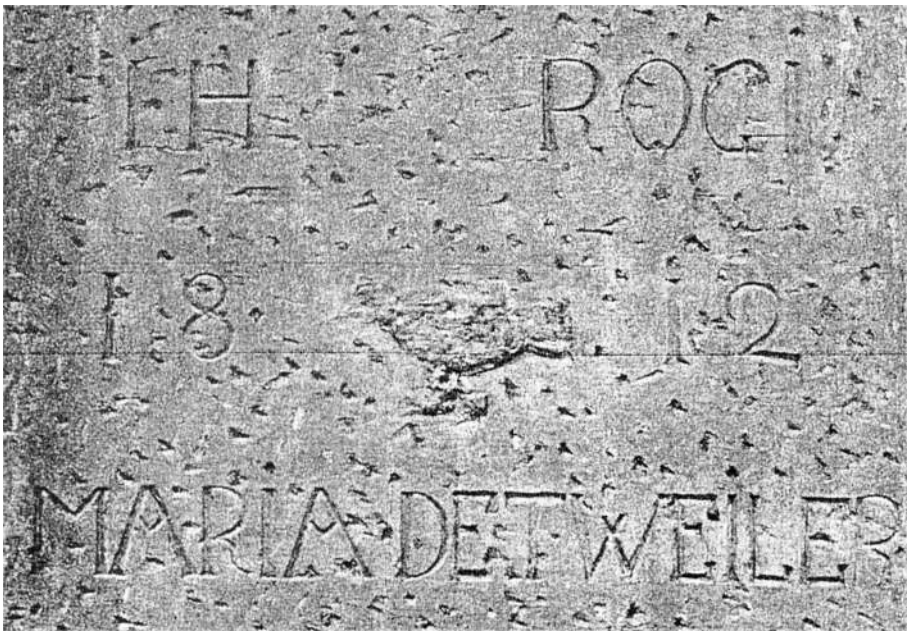
Cette carte de 1807 de Strasbourg et des environs signale l'emplacement de la Chartreuse (*Cartuß*) au sud-ouest de la ville.
Le patriarche Christian Roggy (1733 – 1797), **RG,** et sa famille habitaient à la Chartreuse vers 1775.

La « Maison Rouge » d'Eckbolsheim

L'auberge de la « Tuilerie Maison Rouge » d'Eckbolsheim est bien documentée dans les archives en 1898. Le mot « tuilerie » provient de l'usine voisine et le nom de l'auberge « Tuilerie Maison Rouge » est de toute évidence lié à la longue ou vieille existence des fabriques locales de tuiles ou de briques dans cette région riche en calcaire. En 1923, ladite propriété, qui portait alors le nom de « Brasserie/Restaurant Maison Rouge », fut acquise par la société Gruber et devint la « Brasserie Gruber ». En 1982, elle s'appelait « Bière Gruber/Maison Rouge ». L'appellation « Maison Rouge » de cette construction existait clairement dans la tradition orale et locale du XIX^{e} siècle mais ne sera officielle qu'à la fin de ce même siècle.

De 1811 à 1889, le terrain entourant le bâtiment « Tuilerie Maison Rouge », s'appelait le « Kreuzacker ». Ce qui signifie probablement « à la croisée des routes », et indiquait en même temps sa location précise à la jonction de deux routes principales très anciennes qui sont aujourd'hui la Nationale 4 et l'Avenue du Général de Gaulle. Les deux routes fusionnent à la hauteur de la « Maison Rouge » ; la prolongation de la Nationale 4 qui arrive de l'est à Strasbourg, est encore appelée aujourd'hui – et ce très à propos – route des Romains. Le nom de « Maison Rouge », donné à nombre d'auberges dans l'est de la France depuis le XIV^{e} siècle, est d'ailleurs documenté à Eckbolsheim pour le seul bâtiment qui nous intéresse.

Un mur extérieur de la Maison Rouge d'Eckbolsheim, à la hauteur du premier étage, arbore une plaque de grès où sont gravés deux noms : IH ROGGI — MARIA DETWEILER ainsi qu'une date : 1812. A l'époque, on aimait signaler le nom des propriétaires dans la construction même. Il s'agit de Johannes Roggy (1764 – 1816/17), **RG2,** et de sa seconde épouse, Anna Maria Detweiler Roess (1767 – après 1833) qui achetèrent le terrain en question en 1812. Au fil du récit, il sera confirmé que ce furent bien eux qui firent construire cette maison.



Plaque de grès se trouvant sur le mur extérieur de la « Maison Rouge » d'Eckbolsheim,
à la hauteur du premier étage, où sont gravés deux noms :
IH ROGGI - MARIA DETWEILER ainsi qu'une date : 1812.
C'est l'année où la parcelle fut achetée et où l'on y fit construire un immeuble comprenant
une maison d'habitation et une auberge – d'après Jean-Jacques Dickelé



Brasserie - Restaurant LA MAISON ROUGE à Eckbolsheim en 1982

Ce bâtiment érigé en 1812 abritait la famille de Johannes Roggy (1764 – 1816/17), **RG2**, ainsi que l' «Auberge de la Chartreuse ». La photo date de 1982. A cette date, l'auberge était connue sous le nom de « Bière Gruber/Maison Rouge ». *d'après Jean-Jacques Dickelé.*

Un aperçu rapide de l'histoire du terrain en question est instructif. En 1811, le tout premier cadastre, le recensement précis des terres et terrains d'Eckbolsheim, avait été établi. Ici comme dans toute la France, ce travail de plusieurs années avait été commandité après la publication d'une loi sous le Premier Empire.[3]

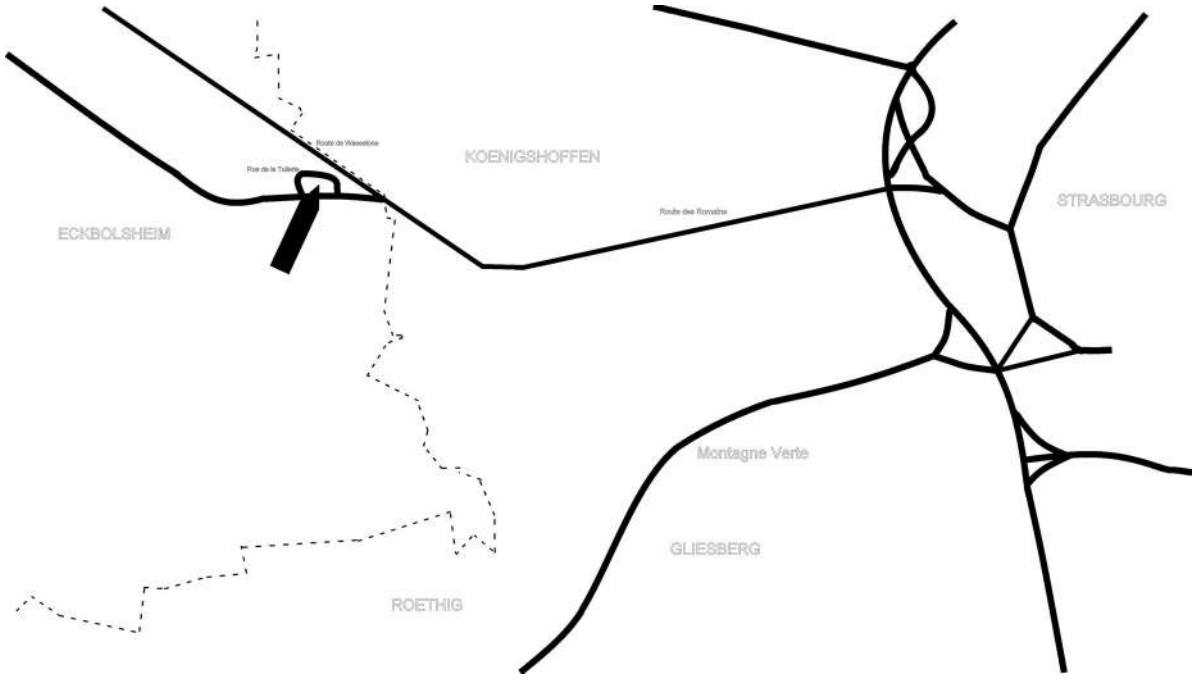
Le cadastre d'Eckbolsheim, établi en 1811, précise que l'emplacement de la taverne ou de l'auberge qui devint « Bière Gruber/Maison Rouge » est décrit comme suit : « Section B, location Kreutzacker, parcelle 163. Nature de la propriété : terre. Propriétaire : Daniel Lobstein. »[4] Une remarque supplémentaire précise qu'à cette date aucun bâtiment ne se trouvait sur le terrain.

Daniel Lobstein vendit ladite parcelle en 1812. L'acheteur, Johannes Roggy, est nommément cité comme tel au cadastre quoique sans date. Un recensement de la population, ordonné par la loi du 10 *Vendémiaire* IV (1er octobre 1795) et qui date probablement de 1798, l'année même où Johannes Roggy et sa famille quittèrent Ostheim pour s'installer dans les environs de Strasbourg, précise que l'acheteur « Johannes Roggy, 34 ans, [était] fermier », et qu'il habitait alors Koenigshoffen, au monastère de la Chartreuse,[5] numéro 36 en dehors de la Porte Blanche à Strasbourg, non loin d'Eckbolsheim.

3 Le 15 september 1807 une loi ordonna l'établissement d'un cadastre parcellaire général, afin d'asseoir l'impôt foncier sur une base sûre. *Journal de la France et des Français. Chronologie politique, culturelle et religieuse de Clovis à 2000*, Quarto Gallimard, 2001, p. 1335.). Le cadastre – une conséquence institutionnelle moins connue de la Révolution française – devait remplacer les anciens registres de propriété sur la base desquels les nobles sous l'Ancien Régime pouvaient à volonté lever des taxes auprès des bailleurs installés sur leurs propriétés. Le cadastre recense les terres de toute la nation, mesure qui avait été votée par l'Assemblée Constituante de 1790. Le travail du cadastre se devait d'être précis ce qui explique un long temps de réalisation.

4 D'après les archives, Daniel Lobstein (1760 – 1819) avait obtenu une licence de cabaretier à Eckbolsheim en 1801 et probablement jusqu'à sa mort en 1819. Son local se trouvait au centre du village.

5 La Chartreuse, ainsi se nomment les monastères catholiques qui suivent la règle de Saint Bruno. Saint Bruno (env. 1030 – 1101) vécut dans les Hautes-Alpes près de Grenoble et fut canonisé en 1514. Le premier monastère de la Chartreuse fut construit moins de quarante ans après sa mort. Au XVIIIe siècle on comptait 172 monastères de la Chartreuse dont 75 en France. Les Pères chartreux qui appartiennent à un ordre monastique tenu pour l'un des plus ascétiques du Moyen-Age, nous ont néanmoins fait bénéficier d'un alcool célèbre : la Chartreuse, composée de 130 herbes alpines, elle est exclusivement distillée à la Grande Chartreuse à Grenoble depuis 1605 à partir d'une recette secrète.



Cette carte contemporaine de Strasbourg indique la frontière entre Eckbolsheim et la ville de Strasbourg. On y voit la Nationale 4 ou « Route des Romains » qui entre dans la ville par l'Est. Prenez note de la rue semi-circulaire dite « Rue de la Tuilerie ».

En France, de nombreux biens d'église, comme la Chartreuse près de Strasbourg, avaient été sécularisés lors de la Révolution. En 1798, Johannes Roggy avait été engagé comme métayer de la fondation de la Chartreuse (*Stift Karthaus*),[6] institution qui administrait un nombre important de terres situées dans différentes communes autour de Strasbourg. Le « Schaffner », l'administrateur de la fondation, avait recruté Johannes Roggy comme métayer et fermier des terres de la fondation d'Eckbolsheim moyennant en retour une part des récoltes de fruits et de céréales.

La plaque de grès apposée sur le mur de la Maison Rouge signale à tout un chacun que le bâtiment date de 1812. Mais on ignore s'il fut commencé et achevé au cours de la même année. Il était d'usage alors dans la campagne alsacienne que le propriétaire fixât une plaque de commémoration sur l'un des murs. Entre les chiffres 18 et 12 de la date, la vague silhouette d'un oiseau orne la date. On aimait agrémenter les inscriptions avec des motifs d'animaux, c'était là une autre pratique locale.

Eckbolsheim pendant la guerre

Les événements qui se déroulaient alors en Europe ne manquèrent pas d'affecter Strasbourg et sa région dont Eckbolsheim. En décembre 1812, Napoléon I^{er} s'était retiré de Russie, en 1813 ses troupes subirent des pertes considérables contre la Sixième Coalition dans des batailles âprement disputées. Dès le 5 janvier 1814, les troupes coalisées passèrent le Rhin et assiégèrent Strasbourg en dépit des redoutables fortifications de la ville. Le siège dura jusqu'au 15 avril 1814. Les hostilités ne cessèrent qu'après l'abdication de Napoléon I^{er}, le 6 avril 1814, et la restauration de la monarchie avec l'avènement du roi Bourbon, Louis XVIII.

Le 8 janvier 1814, les Coalisés se positionnèrent dans les villages d'Eckbolsheim et d'Illkirch, aujourd'hui Illkirch-

6 L'étymologie du terme allemand « Karthaus(e) » et de son équivalent français, la «Chartreuse» provient du latin médiéval, « carthusia ». Le nom latin est à l'origine de l'adjectif anglais « Carthusian » qui désigne cet ordre monastique. Sur la carte des illustrations de cet article, la Chartreuse de Strasbourg est appelée « Cartuß ».

Graffenstaden. Dès le lendemain, des Cosaques « visitèrent » la Chartreuse et Koenigshoffen en dehors de la Porte Nationale.[7] Un jour plus tard, des postes extérieurs furent installés à divers endroits : près du moulin dit « Schachenmühl », à la Tour Verte, à la forge dite « Kupferhammer » et dans deux cimetières voisins dont celui de Saint-Gall, au sud de la route des Romains. Ces postes extérieurs comprenaient 1 500 hommes. Sur l'Ile des Epis il y avait trois bataillons, cent chevaux et quatre pièces d'artillerie lourde. De plus, le 18 février 1814, la source d'eau du Moulin des huit tournants près de la Porte Nationale tarit car les Coalisés détournèrent l'eau provenant du canal de la Bruche. Le même jour, trente cavaliers russes ou davantage s'avancèrent aussi loin que le glacis entre la Porte Nationale et la Porte de Saverne.

Pendant les trois mois d'occupation, les habitants d'Eckbolsheim furent privés de contact avec ceux de Strasbourg. Mais la ruse pouvait remédier au défaut de communication. Sur ce fond, on peut imaginer le sort précaire que fut celui de la famille Roggy mais aussi se délecter du récit évocateur écrit à la première personne d'un chroniqueur strasbourgeois :[8] « Une journée de flânerie en mars 1868 ». Ce sont les souvenirs d'un homme, alors adolescent qui a connu le manque de nourriture et surtout de viande dans la ville lors du siège de 1814.

Le récit du siège

« Quand on sortait par la route de Paris en 1814, on ne rencontrait que trois maisons sur les bords de la route jusqu'à Eckbolsheim. L'une, à gauche, était une modeste villa [sic] appartenant à un agent de change, la seconde l'Auberge de Koenigshoffen. Entre ces deux maisons, de l'autre côté de la route, on voyait alors une modeste casine (cabane) de journalier, entourée d'un petit jardin. Le souvenir de cette casine s'est conservé dans ma mémoire, car la gratitude s'y rattache.

Il faut avoir vécu dans ces temps de guerre, de troubles et de misère, pour savoir apprécier la valeur d'un bon morceau de viande fraîche que le modeste bourgeois pouvait mettre dans son pot-au-feu dont les parcimonieuses portions de pommes de terre, de haricots et de choucroute faisaient l'ordinaire, relevées parfois d'un morceau de morue séché ou de lard salé.

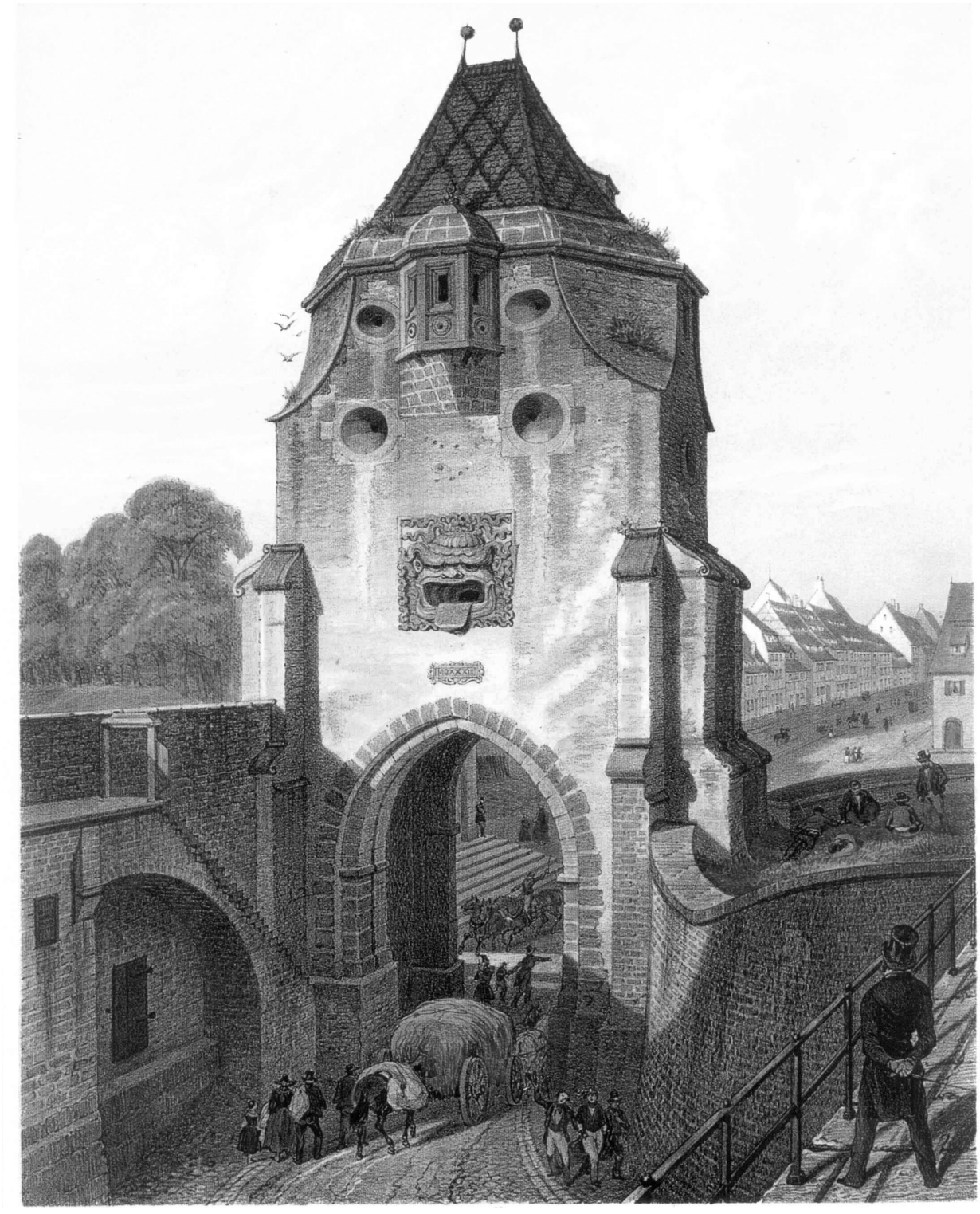
Or, pendant les trois mois que la population était enfermée dans ses murs, la grand'garde (c'était le détachement chargé de la sûreté rapprochée d'une troupe en station qui formait l'élément principal des avant-postes) était stationnée dans le bastion connu sous le nom de Paté, à droite de la route de Barr. Pendant le jour les vedettes (il s'agissait des cavaliers qui, placés en sentinelles avancées ne mettaient pas pied à terre) se trouvaient près de Koenigshoffen et les avant-postes ennemis au-delà ; la grand'garde (ennemie) était installée à l'Auberge de la Chartreuse ; la nuit, les vedettes se rapprochaient des grand'gardes de sorte que la petite casine se trouvait sur le terrain neutre (no man's land).

L'aubergiste de la Chartreuse était un parent. Son nom n'a pu être établi malgré les recherches généalogiques. Quoiqu'il eut le coeur gros d'être entouré de troupes ennemies, il n'en était pas moins obligé de faire bonne mine à mauvais jeu, mais il ne cessait de porter un vif intérêt à ceux des siens qui vivaient à l'ombre de l'antique Cathédrale qu'il avait tous les jours sous les yeux. Si son désir était de leur être utile, il devait être pourtant circonspect pour ne pas risquer la « *schlague* » (peine disciplinaire longtemps utilisée en Allemagne dans les écoles de l'armée ainsi que dans les établissements pénitentiaires ; elle consistait en coups de baguette appliquées sur le dos) à l'ordre du jour chez nos bons voisins les Badois.

---

7 La Porte Nationale que mentionne Frédéric Piton, cf. note 8, redevint plus tard la Porte Blanche.

8 « Une journée de flânerie en mars 1868 » par Frédéric Piton (1800 – 1871). Tout à la fin de sa vie, Piton décrivit à nouveau Strasbourg assiégée durant la Guerre franco-prussienne de 1870 – 1871 dans son Journal d'un assiégé : siège de Strasbourg, Paris, 1900.



La Porte Blanche, l'une des portes des anciennes murailles de Strasbourg, date de 1533. L'illustration la montre côté ville, à l'extérieur on voit la route menant à Eckbolsheim.

Parfois une ruse de guerre favorisait ses bonnes intentions et nous faisait parvenir quelque provision de bouche, mais c'est l'amour surtout qui vint à son secours dans cette épineuse occurrence. Il avait une servante qui était badoise et dont le frère était établi comme

cordonnier dans notre ville. Cette charitable « Gretel »[9] avait trouvé un coeur aimant dans la personne d'un « *Wachtmeister* » (maréchal des logis chef dans la cavalerie) des dragons badois, son compatriote. Quand celui-ci commandait son poste d'avant-garde, nous étions sûrs d'être approvisionnés ; tout naturellement le frère aussi recevait sa part de l'expédition. La bonne fille suspendait à son bras un panier chargé de viande [provenant des réserves de l'Auberge de la Chartreuse] et son bien-aimé la couvrait discrètement d'un manteau d'uniforme, la coiffait d'un casque de dragon et, connaissant le mot d'ordre, l'accompagnait la nuit à travers les avant-postes sur le terrain neutre de la casine en question où elle restait jusqu'à ce qu'à la pointe du jour les vedettes françaises eussent repris leur poste pour rentrer alors paisiblement en ville lui, retournait auprès des siens, c'était une visite d'avant-poste. On pense bien avec quels transports de joie était reçue l'obligeante messagère, avec quel intérêt on se donnait réciproquement des nouvelles ; c'était une fête à laquelle le rôti ne manquait jamais. Vers le soir, la bonne sortait de la ville pour rejoindre sa casine et quand la nuit était arrivée, que les vedettes françaises l'avaient de nouveau laissée sur un terrain neutre, le galant « *Wachtmeister* » venait la reprendre pour la conduire saine et sauve à son domicile. »

Le legs de David Roggy

La guerre avait enfin pris fin. La paix était revenue en France, à Strasbourg et ses environs et donc aussi à Eckbolsheim où en 1812 Johannes Roggy avait construit un bâtiment à double usage sur ses terres. Lui et sa famille vivaient dans une partie. L'autre avait été aménagée en hôtellerie, au nom d'« Auberge de la Chartreuse », pour tirer le meilleur parti de la proximité d'une route très fréquentée. C'est cette auberge même que les forces coalisées avaient dévolu comme quartier général lors de l'occupation. Maintenant qu'il gérait à nouveau l'immeuble abritant l'auberge, Johannes Roggy menait sa propriété à bien et faisait des projets d'avenir. D'autant plus que son fils David Roggy (1791 – 1846), **RG 22**, était sur le point de se marier. David était le deuxième fils de sa première épouse, Anna Maria Hochstettler (1765 – 1794) mais le premier héritier puisque son frère Johannes Roggy, **RG21**, était mort en 1812.

Un document en date du 29 janvier 1816, établi par un notaire de Strasbourg, définit les conditions civiles du mariage entre David Roggy et Salomé Roess (1797 – 1844) de Kunheim (Haut-Rhin), fille d'un aubergiste, issue d'une famille qui travaillait dans l'hostellerie et la restauration.

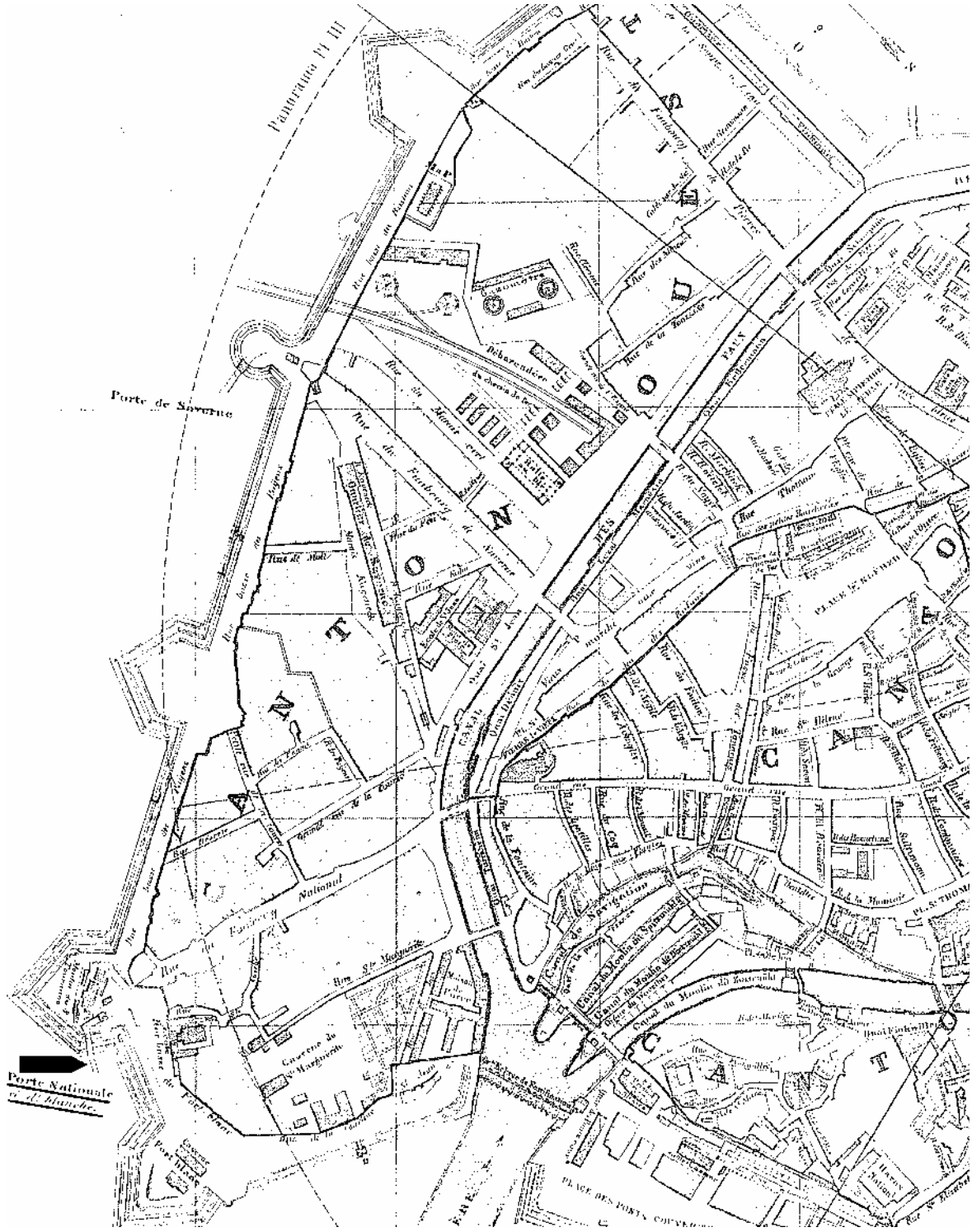
L'article III de ce document relève qu'à son fils David Roggy, Johannes Roggy a fait « donation (hoirie)[10] à l'avance de la moitié de la maison et de la moitié de l'auberge de la Chartreuse avec toutes les appartenances et bâtiments extérieurs situés dans la juridiction d'Eckbolsheim, des deux côtés de la route, le devant donnant sur la route et l'arrière sur des biens communaux. »

Ce document prouve aussi qu'à son ouverture l'auberge d'Eckbolsheim ne portait pas le nom de « Maison Rouge ». L'identité du premier aubergiste – entre 1812 et 1816 – ne peut pas être établie car le registre des patentes d'Eckbolsheim a cessé d'être tenu en 1810. Il est néanmoins clair que durant ces quatre premières années et durant les trois mois d'occupation par les Forces coalisées, ce ne furent ni Johannes Roggy ni David Roggy qui en furent les tenants.

---

9 Grete, Gretel, et Gretchen, sont autant de diminutifs du prénom Marguerite qui en allemand finirent par signifier également « fille, femme, ou personne de sexe féminin », souvent avec une connotation péjorative. L'usage remonte à la jeune paysanne Gretchen que Faust séduit, l'héros de la pièce du même nom de Wolfgang von Goethe (1749 – 1832). Goethe avait jadis étudié à Strasbourg. L'oeuvre précédente sur la vie légendaire du Dr. Johann Faust (env. 1480 – 1540) avait été achevée en 1775.

10 Hoirie, souvent avance ou avancement d'hoirie, est un terme juridique en usage en France depuis 1318. Il décrit le don fait à un héritier présomptif du vivant du donateur avec l'espoir que l'héritier survivra au donateur.



Cette carte de Strasbourg de 1852, dressée par le célèbre chroniste Frédéric Piton (1800 – 1871), montre clairement que la Porte Nationale était cette même Porte Blanche qu'elle est redevenue entretemps.

Le document légal de 1816 signale que le propriétaire, Johannes Roggy, vivait à Strasbourg et que son fils, David Roggy, était meunier de métier. Jusqu'à son mariage en 1816, David Roggy vivait chez son père et sa belle-mère au numéro 36 en dehors de la Porte Blanche et travaillait sans doute comme garçon-meunier au moulin du monastère séculaire de la Chartreuse, à proximité de son domicile.

C'est ainsi que de garçon-meunier le jeune marié David Roggy devint aubergiste et propriétaire de la moitié des biens que son père avait acquis à Eckbolsheim. Ce changement de carrière fut fortuit et dû à des circonstances en dehors de son influence. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de supposer que David Roggy était doté de qualités jusque là latentes et cachées pour cette vocation. Cependant, il avait de bons atouts pour réussir puisque son père lui avait fait don de la moitié de la maison et de la moitié de l'Auberge à la Chartreuse et que sa femme, venant d'une famille d'aubergistes, savait très probablement comment tenir ce genre de commerce.

Cependant, le 23 décembre 1819, un notaire de Strasbourg mit l'immeuble et l'auberge aux enchères à la demande des créanciers de David Roggy. A cette date, il avait déjà quitté la ville et s'était réinstallé avec sa femme et leurs trois filles à Illhaeusern (Haut-Rhin). Quand son père, Johannes Roggy, mourut entre 1816 et 1817, l'autre moitié de la propriété lui revint probablement aussi. En 1819, sa belle-mère, Anna Maria Detweiler, fut contrainte de renoncer au droit de résidence (droit qui avait été négocié en sa faveur en 1816) afin de permettre la vente de l'immeuble au meilleur prix.

Quand en 1819 la propriété changea de mains, plusieurs détails relatifs au bâtiment furent consignés dans le cadastre. Il y est décrit comme étant l'un des plus importants d'Eckbolsheim, son revenu faisait trois fois la moyenne locale et dépassait largement les autres établissements du genre. Le bâtiment comportait deux portes cochères pour accueillir confortablement les hôtes qui arrivaient à cheval ou en calèches et comptait trente-six portes et fenêtres.[11]

La fin de l'histoire

Le bâtiment et ses terrains furent vendus plusieurs fois au milieu du XIX^{e} siècle. L'acquéreur de 1840 fit construire une tuilerie ainsi qu'une maison pour le directeur de l'usine. Les Romains avaient été les premiers à exploiter l'argile qui se trouvait abondamment en ce lieu pour la fabrication de tuiles. Pendant plus d'un siècle, la nouvelle usine construite travaillerait à la transformation de cette matière première locale.



Grenadier (à gauche) et officier d'artillerie de Bade en uniformes de 1814. Les uniformes donnent une idée du déguisement de la « Gretel » qui pendant le siège de Strasbourg passait illégalement de la viande en ville qu'on lui avait remise à l'Auberge de la Chartreuse d'Eckbolsheim.

11 A cette époque, en France, on taxait les bâtiments selon le nombre de portes et de fenêtres.

La propriété fut revendue le 12 novembre 1861 au directeur de la tuilerie. L'acte de vente ne signale pas l'auberge mais cela ne signifie pas qu'elle n'était pas exploitée à l'époque. En effet, une carte topographique datant de 1861 signale une « Maison Rouge » à proximité de la tuilerie, l'auberge de la Chartreuse était donc à cette date déjà devenue la « Maison Rouge ».



Cette gravure du XIX^{e} siècle montre la cathédrale de Strasbourg avec sa tour unique telle que les habitants de la cahute située dans le « no man's land » pouvaient la voir durant les trois mois de siège en 1814 lorsque les Forces coalisées qui s'opposaient à Napoléon 1er assiégèrent Strasbourg.

Voici encore un extrait supplémentaire, datant de 1868, des observations du « flâneur » et historien strasbourgeois, cité plus haut.

« Je sors par la Porte Nationale et je prends la route de Paris. A peine sorti de l'étroit rayon des fortifications, la route que je parcours est bordée à droite et à gauche de nombreuses habitations jusqu'à la hauteur de la bifurcation du chemin qui conduit vers le village d'Eckbolsheim. Cette agglomération de maisons, la plupart modestes, il est vrai, forme aujourd'hui tout un village ; parmi elles s'élèvent majestueusement la brasserie Gruber [*sic*][12] et quelques autres établissements de ce genre. On a profité du terrain argileux sur lequel ils sont assis pour y creuser de vastes caves. Au-delà du chemin de fer... s'étendent les vastes bâtiments [d'une] filature.... La cité ouvrière construite en face,... [héberge] de nombreux ouvriers.

Continuant ma flânerie vers Eckbolsheim, je passe devant la maison, occupée aujourd'hui par un estaminet, habitée jadis par celui qui nous avait offert de copieux repas pendant le blocus de Strasbourg de 1814 et qui, depuis longtemps séjourne dans un monde à nous inconnu, comme sans doute la « Gretel » et son amoureux *« Wachtmeister ».* »

Une des conséquences de la guerre franco-prusse de 1870 – 1871 fut l'annexion de l'Alsace et du département de la Moselle par l'Allemagne. Après la mort du directeur de la tuilerie qui avait racheté l'auberge en 1861, il y eut un nouveau propriétaire. L'acte de vente du 21 mai 1889 précise que la propriété comportait « une tuilerie et un immeuble dans lequel était exploité l'auberge connue sous le nom de Rothes Haus. »

« Rothes Haus » est la traduction littérale de « Maison Rouge » et dans le nord-est de la France, l'appellation allemande était courante et utilisée parallèlement à l'équivalent français « Maison Rouge » comme ce fut le cas pour l'hôtellerie « Zu dem Rothen Haus » au centre de Strasbourg qui existait déjà en 1301.

Le nouveau propriétaire de la tuilerie d'Eckbolsheim changea de production et passa aux briques, estimant que l'argile du site convenait à cette fabrication. On comptait alors une douzaine d'ouvriers ou davantage qui habitaient à proximité de l'usine avec leurs familles. Cette production fut arrêtée au début de la Seconde Guerre Mondiale. Entre 1958 et 1961, les terrains sur lesquels se trouvaient l'usine et les argilières adjacentes furent affectés à la construction d'une trentaine de maisons individuelles, desservies par la rue de la Tuilerie, comme il se devait.

L'immeuble qui entre 1812 et 1819 avait été la propriété des Roggy et connu sous le nom de l'Auberge de la Chartreuse, changea selon toute vraisemblance de nom au cours des années et finit par devenir localement la « Maison Rouge ». A la fin du XIX^{e} siècle, on l'appela « Tuilerie Maison Rouge », puis « Brasserie/Restaurant Maison Rouge » et puis encore, après 1923, « Brasserie Gruber ». La brasserie « Gruber/Maison Rouge » était encore exploitée en 1982 quand parut l'étude sur laquelle se base ce récit-ci.

Quant à David Roggy, après son échec en tant qu'aubergiste, il retourna à la minoterie. Il finit par s'installer à Volgelsheim dans le Haut-Rhin, dans la famille de sa femme, entouré du cercle de la parenté Roess de son épouse. Il acquit son propre moulin, le moulin Roggy (« Rogymühl ») à Volgelsheim. Sa biographie après son départ de Strasbourg et celles des neufs descendants connus de son grand-père paternel, Christian Roggy (1733 – 1797) se trouvent dans la généalogie de la famille Roggy ci-après.

Neil Ann STUCKEY-LEVINE

---

12 Cet anachronisme est difficilement explicable. Ce n'est qu'en 1923 que l'auberge « Tuilerie Maison Rouge », nom documenté en 1898, devint la « Brasserie Gruber » quand la maison Gruber racheta le bâtiment. Frédéric Piton mourut en 1871. En 1868, date de sa flânerie, il semblerait que dans la localité le bâtiment était déjà connu sous le nom de « Maison Rouge ».

Les descendants de Christian Roggy (1733 – 1797)

RG Christian Roggy

(1733 – 1797)

Né à Vendenheim (Bas-Rhin) dans la campagne au nord de Strasbourg, il a demeuré successivement à Bennwihr (Haut-Rhin) au moulin dit « Katzwangenbruckmühle » ensuite à Ostheim (Haut-Rhin) puis, en 1775, il déménagea au monastère de la Chartreuse situé à Eckbolsheim (Bas-Rhin), commune voisine de Strasbourg où il devint fermier avec un contrat de bail. Sa première épouse fut **Sarah Detweiler** (env. 1727 – 1788) ; elle mourut le 5 janvier 1788 à Bennwihr, à l'âge de « 60 ans environ » où, venue de Strasbourg, elle faisait une visite *chez son gendre* – soit Christian Hochsttetler (1763 – 1841), marié à Barbara Roggy – au moulin « Katzwangenbruck ». Sarah Detweiler fut enterrée au cimetière anabaptiste près du moulin de Bennwihr. Christian Roggy épousa en deuxièmes noces Katharina Rupp (?1764 – 1806), cf. ci-après, la date et le lieu du mariage sont inconnus. Ils vécurent à la Chartreuse à Eckbolsheim, juste en dehors de la Porte Blanche de Strasbourg où il mourut d'apoplexie le 15 octobre 1797 ou 24 *Vendémiaire* VI. Il laissait seule son épouse qui était à nouveau enceinte, en tout début de grossesse. Les deux gendres qui signèrent comme témoins son acte de décès, Michael Gautsche (1755/56 – 1816) et Valentin Burky (1768/69 – 1803), signalèrent aux autorités que les noms de ses parents étaient Johannes et Anna Roggy mais qu'ils ne connaissaient pas le nom de naissance de la mère. Il est intéressant de relever qu'un Johannes Roggy fut présent à la conférence des Anciens et conducteurs amish tenue à Essingen dans le Palatinat allemand en 1759 en tant que délégué de l'assemblée anabaptiste de Strasbourg et des environs. Veuve, Katharina Rupp lui survécut près d'une dizaine d'années. On connaît neuf enfants à Christian Roggy, cinq du premier lit, quatre du second. Le lieu de naissance du premier enfant est incertain mais ce fut probablement au moulin de « Katzwangenbruck » que naquirent les deuxième et troisième enfants. Les six autres naquirent à Strasbourg ou à la Chartreuse à Eckbolsheim. Après 1793, les archives se trouvent à Strasbourg.

RG1 Maria Roggy Gautsche

(1758/59 – 1813)

Une mention non datée d'un registre de population strasbourgeois signale qu'elle est née dans le duché de Deux-Ponts en Allemagne, ce qui peut être exact ou non, et précise qu'elle se serait installée dans la commune de Strasbourg en 1781. En 1782, très probablement à Strasbourg ou dans le proche voisinage, elle épousa **Michael Gautsche** (1755/56 – 1816), né à Emmendingen dans le pays de Bade en Allemagne et qui venait d'arriver à Strasbourg. Il était fermier et journalier. Maria Roggy et Michael Gautsche vécurent d'abord à Illkirch, aujourd'hui Illkirch-Graffenstaden (Bas-Rhin), juste au sud de Strasbourg. Dans le même registre que précédemment, qui a dû être tenu vers 1800, on signale que la famille vivait sur la propriété d'un certain Boeswillwald. Elle resta à Strasbourg pour plus d'une dizaine d'années mais lorsque cette ville rhénane se trouva davantage impliquée dans les actions militaires de la fin du règne de Napoléon I^{er}, elle se réinstalla à Ostheim. C'est là qu'ils moururent, Maria Roggy le 27 avril 1813, à l'âge de 54 ans et Michael Gautsche le 2 mars 1816 dans la maison de son beau-frère, Christian Hochstettler (1763 – 1841). On leur connaît six enfants, le premier naquit à Illkirch, les autres probablement à Strasbourg. Bien qu'à la naissance des quatre premiers l'obligation de déclaration de naissance existât déjà depuis 1793 et que les parents auraient dû officiellement déclarer leur naissance dans la commune de résidence, seul l'état civil des deux plus jeunes a été retrouvé à Strasbourg.

RG11 Johannes Gautsche

(1782 – 1855)

Né le 20 juin 1782 à Illkirch, aujourd'hui Illkirch-Graffenstaden (Bas-Rhin). Domestique. Le 8 juin 1835, à Ostheim, il épousa **Marie Salomé Strasburger Strasburger** (*27 mai 1789), née à Beblenheim (Haut-Rhin), fille de Jean Strasburger († 15 février 1830) et d'Anne Marie Wüsten († 23 février 1824), veuve d'André Strasburger († 31 juillet 1826), vigneron ; ses parents et son mari étaient tous morts à Beblenheim. Johannes Gautsche avait 52 ans à son mariage. Il mourut le 21 janvier 1855, à son domicile, au 151 Rue Brüling à Ostheim. Deux voisins signalèrent son décès aux autorités civiles.

RG12 Magdalena Gautsche

(* vers 1788) On lui connaît un enfant, né à Eckbolsheim (Bas-Rhin) où Magdalena Gautsche vivait quand elle accoucha.

RG121 Magdalena Gautsche

(* 16 janvier 1817) fille illégitime.

RG13 Michael Gautsche

(* vers 1793) Son existence est seulement connue par les entrées dans les registres de population.

RG14 Barbara Gautsche

(* vers 1795) Son existence est seulement connue par les entrées dans les registres de population.

RG15 Christian Gautsche

(1796 – 1797) Né le 3 avril 1796 ou 14 Germinal IV, mort le 27 avril 1797 ou 8 Floréal V au numéro 33 Neuhof, Strasbourg.

RG16 Elisabeth Gautsche

(* et † en juillet 1802)

Vécut du 1er au 13 juillet 1802 ou du 12 au 25 *Messidor* X en dehors de la Porte des Bouchers à Strasbourg.

RG2 Johannes Roggy
(1764/1816 – 17)
Né au moulin de « Katzwangenbruck » à Bennwihr (Haut-Rhin). Fermier, meunier, officier municipal, c'est lui qui fit construire l'Auberge de la Chartreuse/Maison Rouge à Eckbolsheim (Bas-Rhin), homme d'affaires brillant qui dans ses dernières années devint entrepreneur de travaux publics à Strasbourg. Il vécut d'abord au moulin de « Katzwangenbruck » à Bennwihr puis vers 1791 à Ostheim. Johannnes Roggy était l'un des quatre délégués du Haut-Rhin parmi les quatorze anabaptistes venus de six départements du nord-est de la France qui le 1er juin 1811 firent une pétition demandant d'accorder l'exemption du service militaire aux membres de leur foi[1]. Il épousa en premières noces **Anna Maria Hochstettler** (1765 – 1794), fille de Johannes Hochstettler et Christina Wittmer du moulin de « Katzwangenbruck ». Anna Maria Hochstettler mourut le 17 octobre 1794 ou 26 *Vendémiaire* III à Bennwihr. On connaît huit enfants à Johannes Roggy dont trois du premier lit.

RG21 Johannes Roggy
(1788 – 1812).
Né le 8 mars 1788 au moulin de « Katzwangenbruck », comme le signale en français le registre de l'église catholique de la paroisse de Bennwihr. Fermier. Non marié. Il mourut le 11 février 1812 à la Chartreuse d'une « fièvre lente ». Sa mort, qui ne fut pas signalée par des membres de sa famille, est enregistrée à Strasbourg, par erreur, on le dit natif de la Robertsau à Strasbourg.

RG22 David Roggy
(1791 – 1846)
Né à Ostheim (bien que son acte de mariage civil le dise natif de Strasbourg). Meunier puis – brièvement et sans succès – aubergiste, grâce au legs généreux que son père lui fit encore de son vivant. Le 22 février 1816, dans la ville de sa fiancée, à Kunheim (Haut-Rhin), David Roggy épousa **Salomé Roess** (1797 – 1844), fille de Martin Roess (* 1769/70), aubergiste, et d'Elisabeth Gerber Heiser (* 1765/66), elle-même veuve de Philip Jacob Heiser, qui avait également été aubergiste à Kunheim. David Roggy et Salomé Roess commencèrent leur vie de mariés dans la partie résidentielle de l'immeuble à Eckbolsheim qui abritait aussi l'Auberge de la Chartreuse, qui venait de rentrer en la possession de la famille Roggy après une courte occupation militaire en 1814 et qui depuis janvier 1816 était la propriété conjointe de David Roggy et de son père, Johannes Roggy. Cependant, à peine trois ans plus tard, des revers financiers menèrent à la vente aux enchères de l'ensemble de la propriété d'Eckbolsheim que David Roggy avait héritée. Il trouva donc du travail comme meunier au « moulin du Ried » (« Riedmühle ») à Illhaeusern (Haut-Rhin). Deux ans plus tard, il s'établit à Volgelsheim (Haut-Rhin) au milieu de la parenté Roess de sa femme. Pour le reste de ses jours, David Roggy vécut et travailla au moulin qui finit par porter son nom, « Rogymühl », le bâtiment numéro 55 à Volgelsheim. Salomé Roess y mourut le 22 décembre 1844, il lui survécut peu de temps, puisqu'il y mourut aussi le 10 février 1846. Ils eurent sept enfants. Les naissances des trois premiers sont enregistrées à Eckbolsheim, le quatrième naquit à Illhauesern et les derniers à Volgelsheim.

RG221 Salomé Roggy
(* 16 décembre 1816)
Née au numéro 93, soit, à l'époque, à l'adresse des Roggy et de l'Auberge de la Chartreuse. Doit être morte avant 1827 mais il n'y a aucune mention dans les registres civils des communes de résidence connues de ses parents.

RG222 Caroline Roggy
(1817 – 1822)
Née le 15 novembre 1817, au numéro 93 ; morte le 19 juillet 1822 à Illhauesern.

RG223 Barbara Roggy
(* 25 avril 1819)
Quand cette fille naquit, les parents n'avaient pas encore quitté la ville pour échapper à leurs créditeurs.

RG224 Johannes David Friedrich Roggy
(* 15 novembre 1821).

RG225 Johannes David Roggy
(1824 – 1865). Née le 21 juin 1824 et morte le 14 décembre 1865 à Volgelsheim.

RG226 Salomé Roggy
(* 11 décembre 1827).

RG227 Charles Roggy
(* et † en 1830).
Né le 26 août ; mort le 2 octobre 1830 à Volgeslheim.

RG23 Christian Roggy
(1794 – 1797)
Mort le 21 août 1797 ou 4 *Fructidor* V à Ostheim à l'âge de 3 ans et de 7 mois.
Le 13 avril 1795 ou 24 *Germinal III* à Ostheim, Johannes Roggy épousa en secondes noces (2) **Anna Maria Detweiler Roess** (1767 – après 1833), fille de Joseph Detweiler († avant 1795) et d'Anna Sommer († avant 1795), qui avait habité près de Brisgau dans le pays de Bade : « *sur un scance [sense] pay d'Autriche dit Brisgau* ». Anna Maria Detweiler était elle même veuve de Johannes Roess (1761 – 1795), à qui elle avait donné trois enfants entre 1785 et 1794[2], aucun d'entre eux ne vécut assez longtemps pour accompagner sa mère remariée dans la région de Strasbourg en 1798. Johannes Roggy et Anna Maria Detweiler vécurent d'abord à Ostheim, où il fut adjoint municipal (*adjoint und öffentlicher Beamter*). Le dernier document qu'il signa dans cette fonction date du 6 février 1798 ou 18 *Pluviôse* VI et permet de situer l'époque où la famille se réinstalla à Strasbourg même. En 1812 il acheta des terres à Eckbolsheim sur lesquelles il fit immédiatement construire un grand immeuble qui servait à la fois de résidence à sa famille et d'hôtellerie sous son premier nom d' « Auberge à la Chartreuse » , connue plus tard localement sous le nom de « Maison Rouge ». La famille Roggy s'installa ailleurs en 1814 lors de l'invasion de Strasbourg par les Coalisés, à la fin des guerres napoléoniennes, puisque l'Auberge de la Chartreuse fut réquisitionnée pour loger et nourrir la Grande Garde de l'ennemi. Mais la paix fut rétablie et en 1816 Johannes Roggy légua la moitié de la propriété à David Roggy, son deuxième fils devenu son premier héritier à la mort de son aîné, en cadeau de mariage. Avant son mariage, ce fils habitait chez son père et sa belle-mère et travaillait comme meunier, probablement à la Chartreuse.

Johannes Roggy mourut entre le mariage civil de David Roggy à Kunheim (Haut-Rhin) auquel il assista le 22 février 1816 et le 29 avril 1817, quand le plus jeune de ses fils qu'on lui connaît, Heinrich Roggy, mourut à Strasbourg. En effet, le certificat de décès du jeune homme précise que sa mère, Anna Maria Detweiler, vivait dans la maison où il mourut et qu'elle était veuve. On ne trouve pas le certificat de décès de Johannes Roggy mais on peut supposer qu'il mourut probablement à Eckbolsheim ou à Strasbourg. En 1819, la moitié de la propriété que de son vivant il avait cédée à son fils David Roggy ainsi que l'autre moitié qui, après sa mort, était probablement revenue à ce même fils, furent mises aux enchères pour rembourser les dettes de ce dernier. Sa belle-mère, veuve pour la seconde fois, Anna Maria Detweiler, abandonna son droit de résidence à vie – un droit qu'elle avait déjà abandonné en 1817 en déménageant à Strasbourg – afin que la propriété obtînt un meilleur prix. Anna Maria Detweiler vivait encore à Strasbourg quand son fils Jacob Roggy mourut en 1833 mais on perd ses traces après cette date. On ne trouve pas de certificat civil de décès à son nom. Anna Maria Detweiler donna cinq enfants à Johannes Roggy (on connaît donc huit enfants à Johannes Roggy et aussi huit enfants à sa seconde épouse), le premier naquit à Ostheim, tous les autres à la Chartreuse, leurs naissances furent enregistrées à Strasbourg.

2 Johannes Roess (1785 – 1788), mort le 16 février 1788 à Ostheim, à l'âge de 2 ans, 4 mois et 5 jours ; Katharina Roess (1792 – 1797), morte à Ostheim, le 2 septembre 1797 ou 16 Fructidor V, à cinq jours de son cinquième anniversaire ; et Anna Barbara Roess (1794 – 1796), née le 3 juillet 1794 ou Hehmonat en l'an II, fille de Anna Maria eine geborene Thetillere [Detweiler] von über Rein beÿ Kehl, et morte le 18 juillet 1796 (30 Messidor). Johannes Roggy, beau-père (Stiefvater des verstorbenen Kindes und nachfolger des Weÿlands Johannes Riss), signa les certificats de décès des deux petites filles à Ostheim.

RG24 Benjamin Roggy
(1796 – 1818)
* 10 septembre 1796 ou 24 *Fructidor* IV. Après son apprentissage de meunier, il trouva du travail à Ostheim mais continua à résider officiellement à Strasbourg. Non marié. Il mourut le 17 janvier 1818 à Ostheim, dans la demeure de son oncle, Christian Hochstettler (1763 – 1841), maître meunier.

RG25 Joseph Roggy
(* 1798)
Né le 28 septembre 1798 ou 7 *Vendémiaire* VII en dehors de la Porte Blanche

RG26 Jacob Roggy
(1800 – 1833)
Né le 16 juillet 1800 ou 27 *Messidor* VIII en dehors de la Porte Blanche, à la Chartreuse. Meunier. Travailla au moulin de son demi-frère et son aîné, David Roggy, à Volgelsheim où les 18 et 25 novembre 1832 on publia les bans de son mariage avec **Marie Thérèse Käuffer** (* 1807), fille de Mathias Käuffer (* 1774), jardinier, et de Catherine « Franien » de Vogelgrün (Haut-Rhin). Le mariage aurait normalement dû être célébré peu après la publication des bans mais son certificat de décès ne mentionne aucune épouse ; il mourut le 23 août 1833 dans la maison de David Roggy à Volgelsheim.

RG27 Magdalena Roggy
(1802 – 1823)
Née le 23 novembre 1802 ou 2 *Frimaire*
XI au numéro 40 en dehors de la Porte Blanche. Non mariée. Morte le 9 juin 1823 à Eckbolsheim.

RG28 Heinrich Roggy
(1804 – 1817)
Né le 10 octobre 1804 ou 18 *Vendémaire* à la Chartreuse dont l'adresse était alors numéro 40 en dehors de la Porte Blanche. Mort le 29 avril 1817 au numéro 22 rue du Dragon à Strasbourg où vivait sa mère, veuve, qui avait quitté la propriété à Eckbolsheim où habitait David Roggy, deuxième enfant né du premier lit, devenu l'héritier principal par la mort de son frère aîné qui était alors encore gérant de l'auberge.

RG3 Barbara Roggy Hochstettler
(* env. 1766 – † avant 1841)
Avant 1788 et probablement à Benwihr (Haut-Rhin), où le premier de ses enfants connus naquit, elle épousa **Christian Hochstettler** (1763 – 1841), fermier puis maître meunier. Barbara Roggy et Christian Hochstettler vécurent d'abord au moulin de « Katzwangenbruck » à Bennwihr, où il était né. Avant 1792 ils s'installèrent pour ainsi dire définitivement à Ostheim (Haut-Rhin) avec une brève interruption en 1809 où ils habitèrent Eckbolsheim (Bas-Rhin) près de Strasbourg. Il n'y a pas de certificat de décès au nom de Barbara Roggy à Ostheim mais dans celui de son mari on précise que Christian Hochstettler était veuf quand il mourut le 11 octobre 1841 à 78 ans et 7 mois, au numéro 7 Obergaß à Ostheim, dans la maison d'Anna Maria Hochstettler Grandpierron, sa plus jeune fille, mariée. On connaît neuf enfants à Barbara Roggy et à Christian Hochstettler, les deux premiers naquirent au moulin de « Katzwangenbruck », les autres à Ostheim.

RG31 Johannes Hochstettler
(1788 – 1794)
Né le 8 mars 1788, sa naissance est notée dans le registre de l'église catholique paroissiale de Bennwihr, le latin était alors d'usage mais comme les parents étaient anabaptistes les données sont écrites en français. Il mourut le 18 février 1794 ou 30 *Pluviôse* II à Ostheim quelques jours avant ses six ans *(« sechs Jahr weniger ettliche Tag* »). Christian Hochstettler signala le décès de son fils auprès des autorités deux jours plus tard, le 20 février 1794 ou 2 *Ventôse* « *Windmonat* » II.

RG32 Christian Hochstettler
(* 20 juillet 1790)
Meunier. Durant le bref temps que ses parents vécurent à Eckbolsheim, il épousa, le 24 juin 1809, à Strasbourg, **Anna Reidiger** (*? 4 janvier 1789), native du moulin dit « la Forge » près d'Imling (Moselle), à proximité de Sarrebourg, fille de Benjamin Reidiger (1755 – 1835) et de Barbara Ringenberg (* 1764/65), qui en 1809 vivaient dans la propriété dite « Gelbenguth », Ile du Rhin à Strasbourg. Ses parents vivaient à Eckbolsheim. Christian Hochstettler et Anna Reidiger s'y installèrent d'abord aussi mais avant 1824, ils retournèrent au moulin de « Katzwangenbruck » à Bennwihr, le lieu de naissance de Christian Hochstetter. On ne leur connaît que trois enfants, les deux premiers naquirent à Eckbolsheim et le troisième à Benwihr. (L'écart de dix ans entre le deuxième et le troisième enfant laisse supposer que les parents aient vécu ailleurs un certain temps).

RG321 Johannes Hochstettler
(* 16 novembre 1812).

RG322 Joseph Hochstettler
(* 24 février 1814) né au numéro 152.

RG323 Anna Maria Hochstettler
(* 7 mars 1824).

RG33 Joseph Hochstettler
(1792 – 1793)
Mort le 7 juillet 1793 (« *Heumonat* ») à Ostheim à l'âge de six mois et de 12 jours. La tenue des registres d'état civil n'était pas encore très fiable quand l'enfant naquit en décembre 1792, il n'y a donc pas de certificat de naissance.

RG34 Maria Magdalena Hochstettler
(* 18 septembre 1794 ou 2 *Complémentaire* II)

RG35 Barbara Hochstettler Roggy

(* 22 janvier 1797 ou 3 *Pluviôse* V)

Le 18 janvier 1820, à Ostheim, elle épousa **Johannes Roggy** (* 7 avril 1797), natif de Lorentzen (Bas-Rhin), fils de Valentin Roggy et de Barbara Schertz, qui en 1820 vivaient encore sur la *cense* dite Waderhof à Lorentzen. Johannes Roggy était meunier. Lui et Barbara Hochstettler demeurèrent d'abord à Ostheim puis à Biltzheim près d'Ensisheim (Haut-Rhin). D'après le registre civil d'Ostheim ils eurent une fille.

RG351 Barbara Roggy Grandpierron

(* 17 juin 1820)

Le 26 janvier 1842, à Ostheim, alors qu'elle vivait à Biltzheim, elle devint la troisième épouse de **Jean Jacques Grandpierron** (* 24 mars 1806), natif de Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin), fils de Abraham Grandpierron décédé à Sainte-Marie-aux-Mines le 8 octobre 1833 et de Marie Salomé L'Huilier de Sainte-Marie-aux-Mines. Jean Jacques Grandpierron – propriétaire, rentier et meunier de profession – avait d'abord épousé Marie Anne Hager, décédée à Sainte-Marie-aux-Mines le 14 septembre 1833 puis Anna Maria Hochstettler (1805 – 1841), **RG39,** la tante maternelle de Barbara Roggy.

RG36 Johannes Hochstettler

(*15 juillet 1799 ou 27 *Messidor* VII – 1809).

Mort le 28 décembre 1809 à Roethig, Eckbolsheim, à l'âge de 10 ans et 5 mois, pendant la courte période de temps où ses parents y vécurent.

RG37 Maria Hochstettler

(* et † 27 décembre 1800 ou 6 *Nivôse* IX)

Elle vécut deux heures.

RG38 Joseph Hochstettler

(* 8 février 1803 ou 19 *Pluviôse* XI 1803 – 1836)

L'acte de naissance fut signé par Valentin Burky (1768/69 – 1803), l'oncle maternel (« *oncle weiblicher Seits* »). Les 10 et 17 mai 1835 on publia les bans du mariage entre Joseph Hochstettler et **Marie Salomé Keller** (* 1812/13), native de Fortschwihr, Andolsheim (Haut-Rhin), fille de Michael Keller († avant 1835) et de Catherine Klein de Bischzihr, Haut-Rhin. Joseph Hochstettler mourut le 10 mai 1836 à Ostheim, dans la maison paternelle qui se trouvait dans la rue de l'Obergaß. L'acte de décès, signé par deux beaux-frères, Jean Jacques Grandpierron et Johannes Roggy, ne signale pas d'épouse.

RG39 Anna Maria Hochstettler Grandpierron

(* 26 novembre 1805 ou 5 *Frimaire* XIV –1841)

Le 6 octobre 1834, à Ostheim, elle épousa **Jean Jacques Grandpierron** (* 24 mars 1806), natif de Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin), fils de Abraham Grandpierron décédé à Sainte-Marie-aux-Mines le 8 octobre 1833 et de Marie Salomé L'Huilier de Sainte-Marie-aux-Mines. Jean Jacques Grandpierron – propriétaire, rentier et meunier de profession – avait épousé en premières noces Marie Anne Hager, décédée à Sainte-Marie-aux-Mines le 14 septembre. A peine six semaines après que son père, veuf, ne mourut chez elle au numéro 8 Obergaß à Ostheim, Anna Maria Hochstettler y mourut à son tour le 22 novembre 1841. Jean Jacques Grandpierron se maria une troisième fois peu après. Le 26 janvier 1842, il épousa Barbara Roggy (* 17 juin 1820), **RG351**, native d'Ostheim, fille de Johannes Roggy et de Barbara Hochstettler. La mère de la mariée était une soeur de la deuxième épouse, morte peu de temps auparavant. On ne connaît pas d'enfants à Anna Maria Hochstettler et à Jean Jacques Grandpierron.

RG4 Magdalena Roggy Burky Roth

(1775 – 1817)

Née à Strasbourg d'après le certificat de mariage. A sa naissance, ses parents résidaient déjà à la Chartreuse. Le 5 juin 1794 ou 17 *Prairial* II, à Strasbourg, elle épousa en premières noces **Valentin Burky** (1768/69 – 1803), natif de Neumatt dans la seigneurie de Diemeringen près de Rahling (Moselle), fils de Valentin Burky et de Katharina Ehresmann, fermier de profession. Magdalena Roggy et Valentin Burky résidèrent d'abord à la Chartreuse puis, vers 1800, à Ostheim où il mourut le 9 mai 1803 ou 19 *Floréal* XI. On connaît trois enfants du premier lit de Magdalena Roggy, le premier étant né à Strasbourg et les deux autres à Ostheim.

RG41 Katharina Burky

(*1er février 1798 ou 13 *Pluviôse* VI)

Née à la Chartreuse, en dehors de la Porte Blanche. Naissance enregistrée à Strasbourg.

RG42 Johannes Burky

(* 10 mars 1800 ou 19 *Ventôse* VIII).

RG43 Barbara Burky

(* 26 *Vendémiaire* XI – 18 octobre 1802).

Le 29 décembre 1804 ou 8 *Nivôse* XIII, à Ostheim, Magdalena Roggy épousa en seconde noces **Johannes Jacob Roth** (* 1767), natif de Thanvillé (Bas-Rhin), fils de Johannes Roth et d'Anna Fritz. Il vivait alors près de Châtenois (Bas-Rhin) où il était meunier. Magdalena Roggy mourut le 20 novembre 1817 à Ostheim dans la maison de son beau-frère, Christian Hochstettler (1763 – 1841). On ne sait pas ce qu'il advint de son second mari après cette date. Les registres d'état civil d'Ostheim ne mentionnent pas d'enfants nés du second lit.

RG5 Katharina Roggy

(1776 – 1794)

Morte le 2 janvier 1794 ou 13 *Nivôse* II en dehors de la Porte Blanche, à la Chartreuse, à l'âge de 17 ans. Après le décès de Sarah Detweiler, sa première femme, Christian Roggy épousa en secondes noces en 1788, date et lieu inconnus, **Katharina Rupp** (?1764 – 1806), native de « Spitalhof » (ferme de l'Hôpital) [Il s'agit d'une ferme se trouvant à Villingen ou à Offenburg, les deux localités sont situées dans le pays de Bade] « près de Sondheim, outre Rhin », fille de Johannes Rupp († avant 1813) et de Judith Detweiler († avant 1806). Lors de son décès, son gendre Johannes Roggy (1764 – 1816/17) indiqua 1764 pour son année de naissance. Or cette date peut être remise en question car elle pourrait aussi être celle de sa soeur, Judith Rupp (?1764 – 1808), épouse de Christian Bosshart (1759 – 1824). Ce couple vivait également dans les proches environs de Strasbourg. Christian Roggy et Katharina Rupp restèrent à la Chartreuse où Christian Roggy mourut le 15 octobre 1797 ou 24 *Vendémiaire* VI. On connaît quatre enfants du second lit (ce qui fait un total de neuf enfants à Christian Roggy), tous nés à Strasbourg.

RG6 Anna Roggy Zehr
(* mars 1792 – 1861)
Le 5 février 1817, à Strasbourg, elle épousa **Johannes Zehr** (1792 – 1857), né le 25 mars 1792 à la Robertsau (Strasbourg), fils de Joseph Zehr (* 1747) et de Barbara Rupp († avant 1817), lui-même fermier et plus tard aubergiste. Anna Roggy et Johannes Zehr vécurent à Eckbolsheim au-moins jusqu'en 1831. En 1857, après quelques années de résidence à Illkirch, aujourd'hui Illkirch-Graffenstaden (Bas-Rhin), au sud de Strasbourg, et après un temps de résidence à Eckbolsheim, Anna Roggy et Johannes Zehr retournèrent à Strasbourg et s'installèrent au numéro 3 Hohwart, en dehors de la Porte de l'Hôpital, sur la route du Rhin. C'est là qu'ils moururent, lui le 18 juillet 1857, elle le 19 mars 1861, d'après un recensement de cette propriété qui comprend des données allant jusque dans les années 1860. Leurs six enfants connus naquirent à Eckbolsheim.

RG61 Johannes Zehr
(* 28 septembre 1819)
Né au numéro 152 Laboureur. Il n'était pas marié en 1857 quand il accompagna ses parents à Strasbourg. Il retourna à Eckbolsheim en avril 1862 d'après le même recensement qui n'est pas daté.

RG62 Joseph Zehr
(* 3 août 1821 – 1837)
Son registre de naissance comporte une note signalant qu'il est mort le 28 janvier 1837 à Eckbolsheim.

RG63 Heinrich Zehr
(* 24 Janvier 1825)
Né au numéro 167 Roethig. Laboureur. Célibataire en 1857 quand il accompagna ses parents à Strasbourg. Toujours d'après le même recensement, il quitta Strasbourg le 19 mars 1861 pour Oberbronn, Haguenau (Bas-Rhin).

RG64 Katharina Zehr
(1827 – 1828)
Née le 23 octobre 1827 et morte le 16 mars 1828 au numéro 167 Roethig.

RG65 David Zehr
(1829 – 1830) [2]
Né le 3 novembre 1829 et mort le 3 mars 1830 au numéro 182 Roethig1.[3]

RG66 Magdalena Zehr
(* 6 février 1831)
Célibataire en 1857 quand sa famille s'installa à Strasbourg. Succéda à son père en tant qu'aubergiste juste avant ou tout juste après le décès de ce dernier. Elle quitta Strasbourg pour Colmar (Haut-Rhin), le 15 septembre 1862, un an après avoir enterré sa mère, toujours d'après le même recensement non daté.

---

3 Les certificats de décès signalent effectivement des numéros de rue différents pour la soeur et le frère, RG64, Katharina Zehr, et RG65, David Zehr.

RG7 Elisabeth Roggy

(1793 – après 1849)

Née le 17 mars 1793, en dehors de la Porte Blanche. Une note en marge de son certificat de naissance précise qu'elle est morte le 31 octobre 1808 mais cela ne peut être correct en fonction d'autres données : en 1819, à Eckbolsheim (Bas-Rhin), commune voisine de Strasbourg, Elisabeth Roggy, célibataire, donna naissance à une fille. Le certificat de naissance de cet enfant illégitime affirme clairement que les parents de la mère étaient Christian Roggy et Katharina Rupp. En 1849 Elisabeth Roggy qui vivait alors à Strasbourg, fut présente à Eckbolsheim au mariage civil de sa fille qui portait le même prénom qu'elle, Elisabeth Roggy, la seule enfant qui lui soit connue.

RG71 Elisabeth Roggy Ackermann

(* 12 octobre 1819)

Née au numéro 152. Enfant illégitime. Cette-ci Elisabeth continua à demeurer à Eckbolsehim mais la naissance de son enfant né en dehors des liens du mariage est enregistrée à l'état civil de Strasbourg.

RG711 Caroline Roggy

(1847 – 1848)

Née le 8 novembre 1847 et morte le 30 janvier 1848 à Strasbourg. Enfant illégitime.

Le 12 mai 1849, à Strasbourg, Elisabeth Roggy épousa **Charles François Ackermann** (né le 28 novembre 1827), natif de Strasbourg, cordier comme son père, il était le fils de Jean Pierre Ackermann et de Marguerite Barbe Roos. La mère de la mariée, Elisabeth Roggy, assista à la cérémonie et signa le certificat de mariage des nouveaux mariés.

RG8 Katharina Roggy

(* et † en décembre 1796)

Elle mourut le 17 décembre 1796 ou 27 *Frimaire* V à la Chartreuse, n'ayant vécu que 16 jours.

RG9 Joseph Roggy

(1798 – 1799)

Né le 3 juin 1798 ou 15 *Prairial* VI, quelques huit mois après la mort de son père. Mort le 21 juillet 1799 ou 3 *Thermidor* VII à la Chartreuse.

REHABILITATION DU CIMETIERE DU GENDERSBERG HANVILLER, PAYS DE BITCHE

La ferme-château du Gendersberg a été érigée en 1710 par Dietmar Jean-Frédéric receveur des impôts du roi. Assez rapidement elle fût occupée par des mennonites, la famille Nafziger venant de Steinseltz en Alsace du nord s'établi d'abord à Urbach puis sur la ferme même.

Un cimetière anabaptiste fut aménagé pour les mennonites de la région, surtout des amish. Mais avec le déclin des mennonites du pays de Bitche ce cimetière était à l'abandon.

Dans « Lieux d'Inhumation Mennonite dans l'Est de la France » de Enninger-Wolff nous pouvons lire en conclusion ce qui suit : « on ne peut que regretter l'abandon dans lequel est laissé ce cimetière que les vaches auront bientôt rendu illisible. »

C'était sans compter sur la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, section locale de Bitche. Cette association s'est fixée comme objectif la réhabilitation du cimetière. Cette décision prise en avril 2003 a été suivie d'une année de dur travail. Sous la direction du vice-président Dany Schudz, de nombreux bénévoles se sont mis à la tâche. 120 arbres ont été abattus, les onze stèles dont plusieurs étaient en morceaux ont été restaurées et remises sur leur socle. Le mur d'enceinte a été réparé, une haie de charmille plantée, 20 tonnes de gravier épandu. Quelques bancs ont été installés. Un travail d'autant plus impressionnant quand on sait que l'association locale ne compte que 126 adhérents.

Pour le 18 avril 2004 la SHAL avait invité à l'inauguration du cimetière restauré. L'AFHAM était représentée par Ernest Hege, secrétaire, René Eyer trésorier et Jean Hege. Plusieurs représentants de la communauté mennonite de Zweibrücken tout proche étaient présents dont le pasteur Lukas Amstutz. Deux conseillers généraux et madame le maire de Hanviller, Geneviève Schudz ont honoré de leur présence cette cérémonie.

Dans son allocution, Bernard Robin, président de la SHAL nous fit part comment cette entreprise à été vécue par l'association. D'abord le plaisir d'entreprendre quelque chose ensemble, le travail uni les bénévoles. Ensuite on ne pouvait faire durer ce scandale d'un cimetière abandonné et visité par les vaches. Au fur et à mesure de l'avancement des travaux la beauté du site va communiquer cette paix des anabaptistes aux volontaires. Et pour terminer la joie d'un travail bénévole, sans subvention.

Ernest Hege dans son allocution insista sur une caractéristique particulière des mennonites : l'autorité de la Bible, parole de Dieu. Même les autorités de l'époque s'en étaient rendues compte.

Puis ce fût un moment de recueillement pendant lequel l'abbé Emile Nagel lut un passage des Saintes Ecritures dans le premier livre des Rois où Elie rencontre Dieu. Ce n'était ni dans la tempête, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu mais dans un murmure doux et léger que Dieu se fit connaître à Elie.

Pendant la visite du cimetière, nous avons relevé les patronymes suivants : Bachmann, Böhr, Dettweiler, Esch, Göngrich, Nafziger et Roggy.

Un vin d'honneur à la salle polyvalente de Hanviller avec une allocution du maire madame Geneviève Schudz clôtura cette journée.

Après Salm, Repaix, Schneckenbusch, Harraucourt, les deux cimetières du Haut Doubs le Gendersberg est le huitième cimetière dont l'AFHAM est témoin ou acteur de sa restauration. La SHAL, que nous félicitons ici pour son initiative, s'est engagée à entretenir le cimetière en accord avec le propriétaire.

Jean HEGE



La ferme du Gendersberg



Le cimetière restauré



La foule le jour de l'inauguration



Ernest Hege pendant son allocution

LES FERMES ANABAPTISTES DE REDING AU XIX^{e} SIECLE

Au début du XIX^{e} siècle, André Reidiger et son épouse Anne Ringenberg ne firent qu'un court passage à Petit-Eich, le temps d'une naissance en 1806 avant de retourner à Bébing.

Dans la décennie suivante, le cultivateur Christian Abresol déclare deux naissances en 1814 et 1816 avant de quitter Petit-Eich pour retourner à Imling. Le couple est parti à Tanconville (Meurthe et Moselle) avec les enfants du premier lit de Suzanne Neuhauser. De là, ils ont émigré, d'abord aux Etats-Unis en 1829, puis au Canada en 1832. Christian Abresol et Suzanne Neuhauser sont décédés à Wilmot, Canada, leur fils Christian né à Réding est resté dans le comté de Lancaster en Pennsylvanie, tandis que le second, Joseph est décédé à Wellesley au Canada.

En 1826, Joseph Schertz de Buhl épousa Marie Lehmann dont la mère, veuve, habitait le lieu avec ses deux fils, Pierre et Joseph, laboureurs, encore célibataires ; ils ont accompagné le couple au Mouckenhof à Buhl. Joseph se maria en 1834 avec Catherine Pelsy de Rhodes.

Une présence mennonite continue ne s'est manifestée que durant un demi-siècle entre 1840 et 1890 à Réding.

Réding était, semble-t-il, de tout temps une commune composée de trois villages, Réding et ses deux annexes, Petit-Eich et Grand-Eich. Les annexes ont été partagées lors du traité de Vincennes en 1661 ; la première, Petit-Eich, est restée possession du duc de Lorraine, tandis que Grand-Eich fut intégrée à la Route de France, donc territoire français.

La communauté anabaptiste ne s'est développée que vers 1840. Au recensement de 1841, on relève 10 anabaptistes pour lesquels l'état civil reste muet.

En 1842 Nicolas Risser, cultivateur à Petit-Eich se marie avec Catherine Schmitt d'Imling. Son beau-frère Christian Mayer est meunier au même endroit.

Par contre, au recensement de 1846 deux familles sont identifiées, André Chertz et son épouse Marie Chertz et leur fille ainsi que Pierre Guerber et Madeleine Bechler mariés à Waltembourg, partis pour Oberstinzel, puis Haut-Clocher avant d'aboutir à Réding où leur fils Valentin naît en 1845. Ils sont repartis à Oberstinzel où ils ont acquis, de propriétaires juifs de Sarrebourg, en 1844, une maison et des terrains qu'ils ont revendus en 1851 à Jean Léopold L'Etang de Lunéville, pour la somme de 12000 F, dont ils étaient déjà créanciers. La famille Schertz se fixa à Oberstinzel vers 1849 après que leur fille Barbe eut épousé Jacques Hauter de Dorst (Valschbronn).

C'est à cette époque que le fermier Pierre Muller s'établit à Réding pour plus de 35 ans. Tous ses enfants y sont nés, à l'exception de l'aîné, né à Kerprich. Il avait épousé Anne Martin, née à la ferme de Lhor, Métairies de Saint-Quirin. Elle lui donna dix enfants avant de s'éteindre en 1867 à l'âge de 41 ans.

Pierre Muller avait à son service un couple d'anabaptistes, Joseph et Catherine Saltzmann dont la fille unique Anne née en 1858 dans la maison de Pierre Muller, se maria en 1884 avec Etienne Bour de Réding. Le couple, propriétaire terrien au Schacheneck (Haselbourg), a revendu ses terres en 1878.

Pierre, le fils aîné de Pierre Muller, chercha femme en 1877 à Waltembourg dans la famille Saltzmann (Catherine), puis s'établit à Eich comme fermier, et enfin repartit vers 1885 pour Waltembourg où il recueillit la succession de son beau-père, qu'il liquida pour rejoindre avec sa famille son beau-frère à St Agatha, aux Etats-Unis.

Un deuxième fils de Pierre Muller, Joseph, marié en 1885 à Barbara Schertz de la région de Boulay prit peut-être la succession de son frère, puis partit vers 1890.

Le recensement de 1866 nous indique qu'il y avait 24 anabaptistes dans la commune, soit la famille de Pierre Muller, celle de Joseph Saltzmann et peut-être d'autres domestiques, celle de Nicolas Claudon, époux de Barbe Bechler, celle de Christian Bechler qui décéda en 1866. Sa veuve, Anne Nafziger épousa Antoine Geoffroy en 1867 et continua à vivre à Réding.

Peu après l'Annexion, Jacques Abersol de Bischtroff cultiva des terres à Eich où il s'éteignit en 1877 à l'âge de 40 ans. Sa femme Elisabeth Goldschmitt partit avec ses enfants[5].

Tous les anabaptistes de Réding cultivaient la terre. Ils n'étaient pas meuniers, à l'exception de la présence temporaire en 1871 de Chrétien Martin au moulin de Petit-Eich et de Christian Mayer de 1838 à 1846, auparavant meunier à Xouaxange et à Imling.

Quels liens familiaux unissaient ces familles ?

Il y a une forte implantation de la famille Saltzmann, établie au début du XIX° siècle à Schacheneck, Haselbourg ainsi que Bechler plus ancienne dans le même lieu et alliée à la précédente, et d'autre part de la famille Martin. Les grands-parents de Christian Bechler, venu de Risholtz, étaient originaires de Haselbourg et en parenté avec les Saltzmann.

Anne Martin, l'épouse de Pierre Muller avait pour grands-parents Nicolas Martin et Jacobée Roggy qui étaient les arrières grand-parents de Christian Abersol, donc petit-cousin de Pierre et Joseph Muller. De même Barbara Muller, la fille aînée de Pierre Muller a épousé un cousin du côté maternel, David Lehé, en 1873 à Réding.

La veuve Bechler, en épousant un catholique, s'est mise au ban de la communauté, de même qu'Anne Saltzmann qui s'est convertie au catholicisme après avoir épousé Etienne Bour.

Il reste une énigme que nous n'avons pas résolue à ce jour. En 1869 Christian Sommer, meunier à Pagny-sur-Meuse, fils de Christophe Sommer et de Christine Gérard, épouse Barbe Claudon de Réding, fille de Nicolas Claudon et de Barbe Bechler. Parmi les témoins figurent des cousins Bechler, mais surtout André Martin de Sarreck « cousin du coté maternel de l'épouse ». Nicolas Claudon et Barbe Bechler étaient établis à Réding depuis 1834.

Nicolas Claudon, témoin au mariage de Joseph Lehmann avec Catherine Pelsy à Rhodes en 1834, était mentionné "beau frère de l'époux". Son épouse était la sœur de Christian Bechler de Hattigny, époux de Barbe Lehmann, décédé à Réding en 1861 (né au Schacheneck, Haselbourg).

En 1872, il vend au meunier Georges Geoffroy d'Eich, deux terrains dans le canton Obliger brunnenfehl.

Christine KOFFEL,
Manuel KLOTZ, Jean-Claude KOFFEL

---

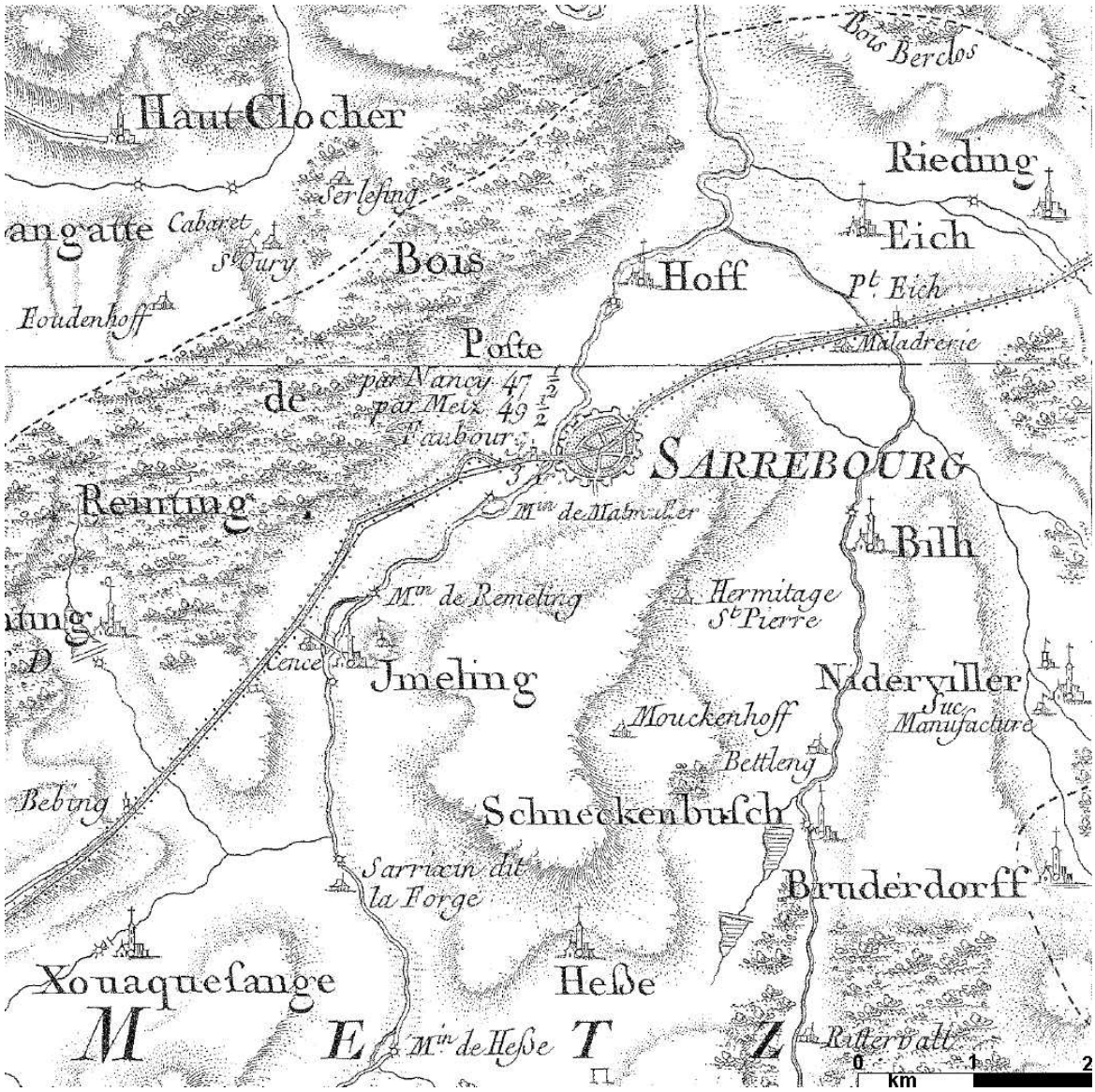
5 Jacques né le 5.06.1876, décédé à Sainte-Marie-aux-Mines le 23.03.1957

BIBLIOGRAPHIE

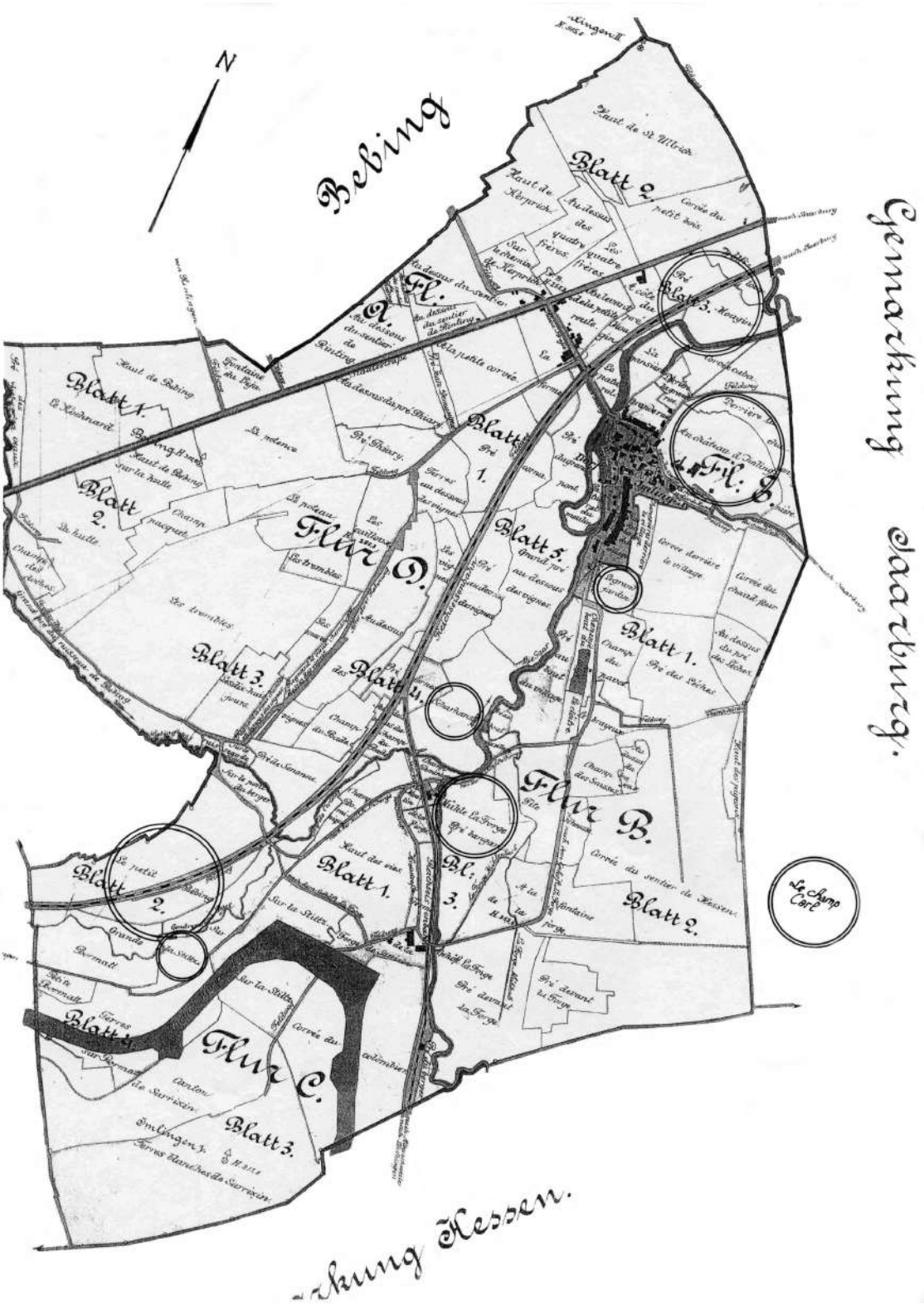
KOFFEL (J.C.) et KOFFEL (C.), « Les anabaptistes dans l'ancienne seigneurie de Bourscheid », *Souvenance anabaptiste 1992 N°11*, p61-68.

Archives départementales de la Moselle série Q.

Etat civil de Réding.



Carte des environs de Sarrebourg dite de Cassini (XVIII[e] siècle)



Plan cadastral d'Imling de la fin du XIV^{e} siècle

LES ANABAPTISTES D'IMLING

Imling est un village de l'ancienne prévôté de Sarrebourg à 3 kilomètres au sud-ouest de cette ville, sur la rive droite de la Sarre. Le château qui s'élevait sur la colline dominant le village fut détruit à l'époque de la Révolution. Imling, après avoir fait partie du duché de Lorraine, fut cédé à la France en 1661. II faisait partie de la subdélégation de Sarrebourg et fut rattaché au canton de Sarrebourg.

Sa population de 437 habitants en 1802, passa en 1841 à 664, pour revenir à 594 à la fin du siècle.

Au XIX^{e} siècle Imling était pluriconfessionnel. A côté de la majorité catholique, une importante communauté juive (87 en 1841) était installée aux portes de la ville de Sarrebourg, ainsi qu'un groupe d'anabaptistes conséquent (27 en 1841).

Imling avait deux moulins situés sur la Sarre, l'un dans le village, l'autre dans l'écart La Forge qui faisait partie de la paroisse de Xouaxange sous l'Ancien Régime, tel que nous le relatent les registres paroissiaux d'Imling « au moulin appelé vulgairement le moulin de la Forge, paroisse de Xouaxange ».

II était la propriété de la famille noble Du Houx de Vioménil. Le vicomte Du Houx de Vioménil émigra en août 1792 et ses biens furent vendus en fructidor an II (vente de biens nationaux en seconde origine) et parmi les acquéreurs figuraient Ringenberg et Schertz. Son père, le baron Charles Antoine Du Houx de Vioménil était le dernier seigneur d'Imling qui mourut le 31 octobre 1792 dans la défense de la famille royale aux Tuileries. Le moulin fut vendu comme bien national à Christophe Muller qui en était déjà l'exploitant, le 11 fructidor an II (28 août 1794) et payé le 11 octobre 1794.

Des terres appartenant aux chapelains de Sarrebourg et à l'archiprêtré de Sarrebourg furent achetées dès août 1792 par des anabaptistes: la famille Ringenberg. Un de leurs membres, Hans (Jean) Ringenberg signa les cahiers de doléances d'lmling et participa à la réunion du 8 avril 1789 du Tiers Etat au couvent des Cordeliers de Sarrebourg, bien qu'il ne fut pas député de la communauté d'Imling.

Parmi les propriétaires du moulin de La Forge, outre Christophe Muller et son fils Nicolas de 1811 à 1834, figurent ensuite André Pierron, puis Caïn Levy qui le revendit en 1887 à Joseph Mozimann, déjà locataire depuis deux ans, dont le fils en hérita en 1911. Cependant il fut exploité par d'autres mennonites.

Quant au moulin d'Imling, nous y trouvons Joseph Ringenberg, époux d'Anne Litwiller à la période révolutionnaire « munier et fermier ». II fut emprisonné pour avoir enfreint la loi du 10 septembre 1793 qui interdit aux meuniers de faire commerce de grains ou de farine.

« Le jour précédent vingt floréal (an II) ledit Joseph Ringenberg s'est permis en sa qualité de meunier de faire commerce de grains dans son moulin ».

« En semble du grain consistant en blé et orge maltée lié dans un petit linge de toille rayé rouge et blanc formant le corps du délit dont est prévenu le dit Ringenberg... »

Le juge du tribunal du district de Sarrebourg délivra après l'interrogatoire un mandat d'arrêt contre le prévenu et le fit écrouer à la maison d'arrêt de Sarrebourg, puis transférer « en la maison de justice du tribunal criminel du département de la Meurthe ». Les archives ne disent pas quel sort lui fut alors réservé. Cependant on le retrouve par la suite

toujours à Imling en 1809 (deux personnes) lors du premier recensement napoléonien.

Il avait un fils, Joseph, né en 1775, qui s'est engagé dans l'armée révolutionnaire. Il est entré le 6 nivôse an VII (26 décembre 1798) au service au deuxième bataillon d'école d'artillerie de Strasbourg. Il servit dans le cinquième régiment d'artillerie à pied et fut admis dans la garde impériale le 26 décembre 1808. Il eut un sort tragique, lors de la retraite de Moscou. Resté en arrière le 27 décembre 1812, il a été vu mort par des connaissances sur la route entre Königsberg et Elbin. Le 19 avril 1820, le tribunal civil de première instance de Sarrebourg déclare le décès de Joseph Ringenberg à la requête du père Joseph Ringenberg et du frère André Ringenberg qui ne l'avaient plus revu depuis 1810.

Suite au jugement du tribunal, Joseph et André Ringenberg cèdent en 1821 une pièce de terre labourable de 108 ares, entourée de haies vives en tant que héritiers de Joseph Ringenberg au canton le Grand Jardin pour une somme de 900 F. Le père, Joseph Ringenberg, n'a pu signer "étant estropié de la main droite".

Parmi les propriétaires du moulin d'Imling, nous relevons Michel Bechler en 1802[1], en effet son nom est cité dans l'état civil entre 1800 et 1808, puis apparaissent Albert et Camille Thirion en 1843 qui l'avaient loué à Anne Schmitt, la veuve de Jean Kempt. Ce dernier, veuf d'Anne Abresol décédée en 1814 à Nitting se remaria la même année avec Anne Schmitt de Lafrimbolle et prit le moulin d'Imling. Lui-même décéda en 1822 et sa veuve continua l'exploitation. Au recensement de 1846, elle est entourée de plusieurs domestiques. Elle décéda en 1851. Ultérieurement nous trouvons en 1874, Jean Blaser qui épouse la fille de Joseph Martin et d'Anne Vehren, meunier à Imling. Jean Blaser décède en 1897 à l'âge de 46 ans et les fils prennent la succession (Jean, Joseph, Valentin...)

Le moulin qui avait subi deux incendies en 1939 et 1949 fonctionna jusqu'en 1955. Le syndicat de la minoterie racheta les droits à ses propriétaires, André Springer et son épouse Léonie Thiery, et les bâtiments furent achetés par M. Keime.

La famille Martin s'implanta vers 1820 pour plusieurs générations, Christian Martin né à Zilling, marié à Elisabeth Zehr de Hellering, après des tribulations à Igney, devient fermier à La Forge. C'est là que le patriarche Christian Martin s'éteint en 1838 à l'âge canonique de 100 ans. Pierre et Joseph succèdent à leur père Christian en 1873. Christian, fils de Joseph et d'Anne Martin[2] est métayer à La Forge en 1902.

Le nombre de familles anabaptistes présentes au cours du XIX^{e} siècle était en moyenne de quatre, comprenant entre 20 et 30 personnes.

Au recensement de 1809, figurent Joseph Ringenberg (2), Christian Neuhauser (5). Christian Blanck (7) et Jean Créabil (5).

Au relevé de 1811, le nombre d'individus s'est accru et passe à 26, soit 4 hommes, 7 femmes et 15 enfants pour une population d'environ 500 habitants.

Le meunier Jean Bechler, venu en 1800 de Bourscheid, a déjà vendu le moulin d'Imling.

Christian Blanck et son beau-frère Christian Neuhauser étaient cultivateurs, par contre Jean Créabil n'avait qu'un emploi de manœuvre[3].

---

1 venant de Bourscheid avec sa seconde épouse, Marie Bertschy.

2 Anne Martin était la petite-fille de Nicolas Martin et de Catherine Sommer de Bickenholtz et l'arrière petite-fille de Nicolas Martin et de Jacobée Roggy, frère (?) de Christian de Zilling.

3 marié à Marie Sommer, décédée en 1809, puis remarié en 1810 avec Catherine Gény, fils de Jean Créabil décédé à Laneuveville le 24 ventôse III et de Marie Wirckler décédée à Imling le 8 mars 1814. Ses frères Christian (né à Rhodes le 12 mars 1770) et Joseph (né en mars 1784 à Laneuveviile), tous deux garçons meuniers furent aussi présents les deux décennies suivantes. Leur sœur Madeleine, épouse de Jean Kopferschmitt de Xouaxange était née à Jean Limon, Métairies de Saint-Quirin Christian, époux de Suzanne Schrack est décédé au moulin de Vilsberg en 1842.

Joseph Ringenberg vivait seul avec son épouse, son fils André, aubergiste, avait quitté Imling en 1808 pour y revenir en 1816.

Les enfants de Jean Ringenberg, frère de Joseph, et de son épouse Marie Engel étaient partis de La Forge pour Xouaxange et Bébing.

Christian Neuhauser et Christian Blanck sont tous les deux décédés en 1809.

Du mariage de Christian Blanck avec Suzanne Neuhauser, 5 enfants étaient nés dont un enfant posthume. Sa veuve se remaria avec Christian Abresol (Ebersol) de Rhodes en 1812. De ce mariage sont issus trois enfants dont deux nés à Réding et le dernier à Tanconville (Meurthe et Moselle) près de Blâmont. Ils émigrèrent avec leurs enfants, en Pennsylvanie en 1829 et au Canada en 1832; ils s'installèrent à Wilmot où ils finirent leurs jours. Jean Neuhauser, fils posthume de Christian et de Madeleine Swalter accompagna sa tante Suzanne et son oncle au Canada ; il travailla quelque temps pour eux avant de partir pour la Pennsylvanie où il se maria en 1833. Les enfants de Suzanne Neuhauser restèrent établis au Canada, Wilmot et Wellesley ou bien repartirent pour les Etats-Unis, où ils s'établirent soit en Pennsylvanie dans le comté de Lancaster, soit en Illinois dans le comté de Mclean, soit dans l'Iowa (Wayland).

Christian Engel de la ferme Jambrot à Lagarde, qui fut député à Paris avec Christian Gingerich en 1809 pour obtenir l'exemption du service militaire des jeunes anabaptistes, habita Imling avec sa seconde épouse Barbe Bronner durant une dizaine d'années.

Jean Suisse, cultivateur, présent de 1799 à 1804 partit à Kerprich-aux-Bois, puis à Diane-Capelle pour revenir vers 1815 à Imling où il décéda en 1845. Plusieurs de ses enfants l'avaient secondé dans son train de culture, avant de se mettre à leur compte, ailleurs.

Pierre Steinmann, fils de Christian Steinmann et d'Elisabeth Gingerich, née à Vahl Ebersing en 1795, se marie en 1823 à Imling avec Anne Abresol, veuve de Pierre Nafziger. Six enfants sont nés de cette union à Imling, puis la famille est partie à Landange où l'épouse est décédée en 1845. Le père et Jean, le cadet, sont arrivés au Canada vers1850. La fille aînée Catherine se marie avec Joseph Bechler à Hattigny en 1846. La famille Bechler est arrivée au Canada en 1852 avec ses trois enfants, accompagnée des deux sœurs célibataires de Catherine, Madeleine et Marie.

Joseph Bechler et son épouse Catherine sont décédés dans la municipalité d'East Zorra, tandis que Madeleine qui a épousé Daniel Schrag au Canada, et Marie se sont éteintes à South Easthope et Jean, époux de Mary Erb à Tavistock.

Parmi les enfants, issus du premier mariage d'Anne Abresol avec Pierre Nafziger, deux ont aussi émigré, mais plus tardivement. Anne et son époux Pierre Sommer sont partis au Canada en 1862, puis vers l'Illinois aux Etats-Unis en 1866. Barbe, mariée à Jean Oesch en 1848 à Saint-Mihiel a émigré avec trois enfants en 1857 vers le Canada, à Wilmot où ils sont décédés.

Un quart de siècle plus tôt, Jean Stocki (Steckly) fils de Jean Stocki et Madeleine Kopferschmidt de Xouaxange, marié avec Barbara Steinmann, sœur de Pierre, en 1826 à Imling avait obtenu un passeport à Nancy le 19 mars 1831 ; auparavant il avait sollicité une lettre de recommandation des Anciens Gerber, Hirschi et Engel, datée du 13 mars 1831 au Foudenhof, commune de Haut-Clocher. Dans la lettre étaient également mentionnées « Lisbett Gingerich », la belle-mère de Jean Stocki et sa belle-sœur « Katarina Steinmann ». Ils sont partis pour New York en 1831 et arrivés au Canada en 1833. Barbara Steinmann est décédée vers 1851 à Wilmot et son époux Jean Stocki dans la municipalité de Mornington.

Au recensement de 1846, nous avons toujours quatre familles, Anne Schmitt, veuve de Jean Kempt, la meunière d'Imling avec ses domestiques, un jeune couple de fermiers, venu

de Harol (Vosges), Christian Guerber et Marie Schertz et leur domesticité, qui s'ancra durablement jusqu'à la fin du siècle et s'allia à la famille Mozimann. A La Forge, le meunier était aussi anabaptiste, Jean Schertz époux de Barbe Suisse. Né à la ferme d'Albin, commune de Fribourg, il avait épousé Barbe Suisse en 1823 à Imling où était installée sa belle-famille. Tantôt à Imling, tantôt à Barchain comme cultivateur, il se tourna aussi vers la minoterie pour devenir aubergiste vers la fin. II hébergeait aussi sa belle-mère Véronique Neuhauser qui venait de perdre son époux Jean Suisse en 1845.

La quatrième famille était toujours celle de Christian Martin, sexagénaire, épaulé par les trois garçons restants (Joseph, Pierre, Nicolas) et quatre domestiques.

Plusieurs propriétaires terriens anabaptistes ont été expropriés lors de la construction de la ligne de chemin de fer de Paris à Strasbourg, dont Christian Martin de La Forge. Jean Suisse, Christian Créabil, la veuve de Jean Kempt, Anne Schmitt qui en 1851 résidait à Sarrebourg, pour de petites parcelles.

La famille Martin, cultivateur à la ferme de La Forge devint gros propriétaire terrien. Le père Christian fit donation de terres à ses fils Joseph et Pierre en indivision pour 6 000F dans le canton du Petit Bébing, canton en allant à Bébing, canton Champ Carl. Les terres d'une contenance d'environ 6,5 hectares provenaient d'achats de Christian en 1833 du meunier propriétaire du moulin de La Forge, puis du nouveau meunier André Pierron et de sa famille, entre 1855 et 1862.

Quant aux deux frères, eux-mêmes avaient acheté en 1867 à André Pierron au canton Scharhantz 1,5 hectares de prés, ce terrain était mitoyen d'un côté avec Chrétien Guerber et de l'autre avec Laurent Pierron, fils d'André, qui leur céda son terrain de trois hectares en 1870 pour 6 000F. Les deux terrains étaient bordés par la Sarre.

Joseph racheta encore en 1872 de la famille Ristroph d'Abreschviller une parcelle d'environ deux hectares au canton Stilz sur le finage d'Imling et de Xouaxange, enclavée dans ses terres pour 6 000F.

La meunière Anne Schmitt, veuve de Jean Kempt a procédé au partage anticipé de ses biens en 1841. Elle n'était pas propriétaire du moulin, mais avait acquis de nombreux biens dispersés sur l'ensemble du ban. Elle les répartit en 3 lots qui vont encore entraîner un morcellement, pour 4/9ème à Marie Kempt, épouse de Chrétien Nafziger, fermier à Ketzing, 4/9ème à Anne Kempt, épouse d'André Bircky, meunier à la Neumuhie de Buhl, le neuvième restant à son enfant naturel, Catherine Schmitt, épouse de Nicolas Risser, cultivateur à Kerprich-aux-Bois. Les différents lopins de terre ont une surface voisine de 5 hectares. La maison d'habitation reste indivise, de même que la maison acquise en viager située à côté de sa propriété et donnant sur la rue de l'Église. Les biens sont évalués à 10 800F.

Anne Schmitt vend en même temps à son gendre Chrétien Nafziger un hectare de prés (canton dit le pré Mangeot) pour 3 000F de même qu'un pré de 76 ares à François Girardin, et à Camille Thirion, 64 ares de terre ensemencée de blé la même année pour 1 000F (canton de la Corvée).

Le cultivateur Joseph Martin vend à son gendre Valentin Springer en 1894 des terres pour la somme de 8 600 M au canton des Blanches Terres, environ 4,5 hectares. Tous les enfants de la famille de Valentin Springer se sont dispersés vers la Haute-Marne et la Meuse ou les environs de Nancy.

Au recensement de 1866, il n'y avait que 18 personnes, soit 11 de sexe masculin et 7 de sexe féminin. Christian Martin et son épouse Barbe Zehr sont toujours en vie, avec leurs fils Joseph et Pierre, Christian Guerber et Marie Schertz, peut-être le cultivateur Pierre Schertz et Marie Ausburger et leurs enfants.

Christian Guerber fut maire d'Imling durant une courte période en 1874.

Après l'Annexion, le meunier Jean Blaser épousa en 1874 sa cousine Joséphine Martin dont le père Joseph Martin, époux d'Anne Vehren, était alors meunier au moulin d'Imling. Ils eurent une nombreuse descendance, douze enfants. Parmi ceux qui sont restés, plusieurs épousèrent des catholiques et une partie de la famille s'allia avec Sommer de Bourscheid. Selon Mlle Springer, « les cinq fils Sommer ont épousé des filles Blaser ».

Le meunier Valentin Blaser était marié avec une catholique, Augustine Stoffel de Rozérieulles.

Les mœurs changèrent à la fin du XIX^{e} siècle, avec la révolution industrielle, les métiers traditionnels furent abandonnés et l'on apprit d'autres métiers manuels ou du secteur tertiaire. Les prénoms changèrent, la foi religieuse se relâcha, dû à un trop long isolement ou à une confrontation directe avec l'évolution sociale. De nombreux jeunes se perdirent dans le catholicisme.

Christine KOFFEL,
Manuel KLOTZ, Jean-Claude KOFFEL

BIBLIOGRAPHIE

Etat civil d'Imling

Registres paroissiaux d'Imling

Archives municipales de Sarrebourg, 3, I, 7

LESPRAND (P.) et BOUR (L.), « Cahier de Doléances des prévôtés bailliagères de Sarrebourg et de Phalsbourg et du Bailliage de Lixheim », *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine, 1935, N° 44*, p147-200

Archives départementales de la Moselle, série Q

DESCOMBES (R.) *La Sarre au fil de l'eau*, Sarrebourg

Nous remercions très sincèrement Mme Lorraine Roth (Waterloo, Canada) pour sa contribution sur l'immigration en Amérique, en particulier au Canada, des familles Abresol, Blanck, Neuhauser, Steinmann et Stocki.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES ET LE PATCHWORK

Voici quelques images qui illustrent notre présence à Sainte-Marie-aux Mines, au Carrefour Européen du Patchwork, qui se déroule chaque année, depuis 1994, dans le Val d'Argent, le troisième week-end de septembre.

Nous installons notre stand de librairie et notre exposition dans l'église des chaînes (église luthérienne), élégamment parée des quilts amish et mennonites de Jacques Légeret.

L'AFHAM sera, du jeudi 16 au dimanche 19 septembre 2004, l'invitée d'honneur, et exposera à cette occasion, au théâtre de Sainte-Marie-aux-Mines, dans une ambiance amish et mennonite. Nous vous invitons à venir, soit nous rendre visite et découvrir les dernières nouveautés au stand de librairie, soit nous aider à renseigner les nombreux visiteurs intéressés par notre histoire1.

Alors, rendez-vous en septembre !

Mireille HÜCKEL



René et Christa Eyer, trésorier et coordinateur de la manifestation et Jean Hege, libraire

[1] Pour tout renseignements complémentaires, vous pouvez contacter René Eyer



Les conserves chez les amish



L’apiculteur



Le stand de librairie



Quelques quilts amish et mennonites



L’église luthérienne,



vue d’ensemble



les côtés



RECENSIONS

Frères en Christ, Histoire de la plus ancienne Eglise anabaptiste (Zollikon 1525), From Radicals to Survivors. Strasbourg's religious Nonconformists over two Generations, 1525-1570.

Par Fritz Blanke,

Editions Schleife, CH Winterthour, ISBN 3-907827-27-9, 109 pages, livre relié 18,90 CHF/ € 9,95

Nous saluons la traduction française d'un petit livret très joliment présenté, dont la rédaction initiale en allemand date de 1955, rédigée par l'historien de la réformation Fritz Blanke (1900-1967). Il fut professeur d'histoire de l'Eglise et des dogmes à l'université de Zurich à partir de 1929. Bon connaisseur des écrits du réformateur Ulrich Zwingli - ce qui n'est pas un mince atout - il considère que ces anabaptistes de la région zurichoise n'étaient pas les descendants de mouvements de réveils sociaux et religieux du Moyen Age, mais au contraire des disciples conséquents de Zwingli. Malgré la cassure malencontreuse entre eux, l'auteur a souligné leurs points communs (enracinement dans l'Evangile, justification par la foi seule, propension à la repentance et confiance dans la grâce de Jésus-Christ).

Blanke suit presque au jour le jour les étonnantes étapes de la plus ancienne Eglise anabaptiste (1525) à Zollikon qui se situe à trois kilomètres à peine de Zurich, au sud-est, le long du lac de Zurich. Grebel, Mantz et Blaurock y enseignèrent lors de leurs passages peu de temps après les premiers (re)baptêmes à Zurich, le 21 janvier 1525. Il est bien établi que les anabaptistes du lieu s'appelaient « frères en Christ », mais parfois également « frères et sœurs en Christ » (voir *QGTS* I, N°42a et 50 ; 118 et 116). Aujourd'hui le titre du petit livre qui porte ce nom pourrait s'en inspirer sans tricher par rapport aux sources anciennes ; ce serait rendre justice aux nombreuses femmes qui en faisaient partie et qui ont parfois lourdement payé le prix de leurs convictions.

Dans un premier chapitre suit ce que Blanke considère être les cinq actes qui conduisirent les futurs anabaptistes à l'aliénation avec Zwingli. Il décrit leur évolution, partant d'une volonté de dresser une église zurichoise par des moyens démocratiques, à un « nouveau programme » regroupant les quelques personnes prêtes à suivre le chemin plus radical de l'obéissance au Christ. Puis dans un deuxième chapitre il décrit « un mouvement de réveil » (pp. 38 et 45), « les huit jours de printemps de l'Eglise anabaptiste de Zollikon » (p. 45), avec la volonté profonde des anabaptistes à s'engager à « vivre une vie chrétienne et la respecter » (p. 34) conformément à la Bible. Cela comprendra la célébration de la cène sous les deux espèces alors qu'à Zurich on suivait encore les rites anciens, la confession des péchés, les conversions et les premiers baptêmes sur profession personnelle de la foi en Jésus. Ce « réveil », comme le montrent des recherches plus récentes, ne décrit pas seulement une expérience religieuse, mais aussi une relation avec le contexte de temps de crise. Il reflète fortement le désir des villageois et des paysans de plus d'autonomie par rapport aux autorités des villes, au clergé et autres autorités religieuses. Comme l'ont montré M. Hui et H.-J. Goertz à la fin des années 1980, dans la campagne zurichoise, de 1525, le soulèvement était massif et l'anabaptisme y était mêlé. Conception de la justice et anabaptisme vont de pair.

Dans la reconstitution que fait Blanke sur la base des archives qui nous sont restées, on découvre les noms des personnes qui

demandèrent le baptême sur profession de leur foi, leurs métiers et dans un troisième chapitre on voit comment se met en branle l'appareil répressif de l'Etat (le conseil de la ville et les réformateurs Zwingli, Jud et Megander). Après la libération conditionnelle des hommes passés par le re-baptême, il y eut – et c'est le chapitre 4 qui en parle - dans le village un nouvel essor de l'anabaptisme (avec des re-baptêmes : cette fois-ci plusieurs femmes demandent le signe), suivi de nouvelles arrestations et de menaces de bannissements (chapitre 5). Toutes ces mesures de contraintes en matière religieuse préparèrent la grogne dans le peuple et poussèrent au « nicodémisme » (religion pratiquée incognito pour échapper à la persécution). Un sixième chapitre évoque l'étonnant et curieux épisode où le groupe anabaptiste de Zollikon, avec femmes et enfants, passe dans les rues de Zurich en appelant ses habitants et le conseil de la ville à la repentance (juin 1525) et en dénonçant les manipulations de Zwingli en l'assimilant au dragon de l'Apocalypse (Ap. 12, 4). Cette démarche ne fut apparemment pas suivie d'actions en justice… Après avoir parlé de « la puissance des énergies intérieures » qui émanait du mouvement anabaptiste, Blanke aborde le chapitre intitulé « La fin ». La fin c'est octobre 1531 et la bataille de Cappel, perdue par les Zurichois. Le cadavre de Zwingli était couché sur le sol, l'épée à la main, à côté de celui de trois personnes anciennement actives dans le cercle anabaptiste de Zollikon. Mais « la fin » chez Blanke, ce sont aussi les démarches hardies d'anabaptistes du village, contraints à une sorte de « programme réduit » (p. 94), mais qui rendent encore visite à deux anabaptistes enfermés et qui seront condamnés à mort, pour les encourager à rester fidèles à leur foi. Cette « paix de lassitude » (p. 95) entre l'ancien Etat et l'Eglise (anabaptiste) qui naît d'une conviction qui n'en est pas une, ne prépare-t-elle pas le terrain à d'autres renouveaux ? On se demande – à la fin de la lecture de ce livret – de quelle manière s'est manifestée la menace du courroux de Dieu annoncé par les anabaptistes à Zurich si ses habitants ne se repentaient pas…

Dans la connaissance actuelle des influences théologiques que ce groupe pourrait avoir subies, nous sommes en droit de nous demander si Andreas Cartlstadt – qui était venu à Zurich en fin octobre 1524 -, n'a pas laissé des traces à côté de celle, évidente, du réformateur Ulrich Zwingli de Zurich. Est-ce simplement, comme le voudrait Blanke, une « volonté plus résolue » et l'impatience d'appliquer les volontés réformatrices de Zwingli qui ont mené ces mouvements au schisme – entendez à la pratique typique des Eglises libres ? Il a certainement raison de souligner que pour la première fois d'une manière aussi nette, l'Eglise multitudiniste et l'Eglise libre « se montrent à nous comme deux possibilités de présence évangélique » (p. 8).

Même si Blanke achève son livre formulant à l'encontre des « Frères » sa reconnaissance d'avoir voulu « trop tôt, avant que le moment ne soit venu » (p. 98), « atteindre de nouveaux horizons, sans se laisser perturber par l'esprit de l'époque », nous sommes tout de même frappés ici et là par une certaine condescendance de sa part, accentuée encore nous semble-t-il par la traduction française. Ainsi aux pages 31 (« converti d'abord à Zwingli »), 71 « Blaurock fait en sorte que… des femmes… les yeux en pleurs, s'avancent et se fassent baptiser », 90 (« La communauté n'avait plus de tête. Elle était vouée à la disparition »), à titre d'exemple. Mais cela a été écrit en 1955 et beaucoup d'eau a coulé dans la Limmat depuis lors.

Rappelons que Blanke avait déjà prononcé un discours sur le sujet de l'anabaptisme à Zurich (1523-1525) avant la rédaction de ce travail. Il l'avait fait devant les participants de la Conférence Mennonite Mondiale réunis à la collégiale de Zurich, le 15 août 1952. Ce discours a été publié en français en 1952 et réédité dans cette langue dans le *Messager Evangélique* (N°251, Flavion, Belgique) en 1975

et également dans *Conscience et Liberté* (N°25), en 1983s.

Ruedi Reich, Président du Conseil des Eglises de l'Eglise nationale réformée évangélique du canton de Zürich, a rédigé la préface et a souligné le propre du professeur Fritz Blanke de ne pas présenter un mouvement traditionnellement décrié comme une secte sous son mauvais jour, mais de le traiter d'une façon aimante et respectueuse. Il fait de même pour les options prises par Ulrich Zwingli le réformateur de la ville de Zurich.

La préface du livre rappelle à juste titre la « culpabilité historique de l'Eglise zurichoise et d'autres Eglises suisses réformées » (p. 9), car elles se sont mises à persécuter et à contraindre en matière de foi.

Voici quelques améliorations que l'on pourrait apporter à ce livre, qui, précisons-le tout de suite, n'enlèvent rien à son utilité.

Dire de Conrad Grebel qu'il « n'est pas théologien » (p. 20) est certainement de nature à tromper le lecteur. Car faut-il le rappeler, après l'école latine à Zurich (6 ans), il a étudié à Bâle (1514-1515), il a été étudiant de Vadian à Vienne (1515-18) et a fréquenté l'université (sans que l'on ait pour le moment retrouvé son immatriculation) à Paris en 1518-1520. Il avait en tous les cas une formation d'humaniste et il faudrait alors préciser ce que « théologien » signifie.

La traduction d'Anne Fritsch est relativement facile à suivre, mais il reste ici et là quelques malencontreuses coquilles qui auraient pu être évitées par une relecture d'un autre lecteur plus minutieux. Il y a ici et là quelques traductions trop littérales (ex. : « premier anabaptême » et « anabaptisme » pour rebaptême ; « cléricaux secondaires » pour l'allemand *nebenkirchlicher* (p. 52) ; « sciences mondaines », pour sciences humaines ; un « repas du soir » ou « repas saint » pour la Cène (p. 66 ; p.70), etc. De même, n'est-ce pas noircir Conrad Grebel que de traduire « hohes Selbsturteil » par « présomption audacieuse » et dans la phrase d'après « Selbstgefühl » par « autosuffisance » ? On peut enfin suggérer de franciser les noms selon les normes en vigueur, par exemple « Konrad » par Conrad et « Wilhelm Röubli » par Guillaume Reublin.

On peut aussi s'interroger sur la volonté de l'éditeur de rester si proche du texte rédigé en 1955, sans le mettre à jour. Par exemple dans les notes (p. 99), on mentionne toujours encore le fait que Ekkehard Krajewski « prépare » sa biographie de Mantz, alors que cela fait très longtemps (1962) que son travail est achevé. Egalement aucune note de l'éditeur ne mentionne les travaux importants accomplis depuis, ni ne cite les sources françaises lorsqu'elles existent. Ce sera, espérons-le, pour une impression ultérieure.

Depuis les travaux de Blanke, des historiens se sont rendus compte qu'avant cette phase plus « séparatiste » menant à « l'Eglise libre », il a existé une phase de ces radicaux que des historiens ont appelées « congrégationnalisme non-séparatiste » (selon J. M. Stayer). En somme des proto-anabaptistes, on passe aux anabaptistes. Zollikon décrit la phase anabaptiste.

Depuis ces recherches, il conviendrait de citer l'imposant livre de Leland Harder, *The sources of Swiss Anabaptism*, qui a édité les lettres de Grebel et les documents associés, Herald Press, 1985 ; mais également le livre tout récent de Andrea Strübind, *Eifriger als Zwingli, Die frühe Täuferbewegung in der Schweiz* (Duncker & Humblot, Berlin, 2003 ISBN 3-428-10653-9, EUR 63,80 / CHF 108,) pour lequel nous nous proposons de rédiger une recension l'année prochaine.

Nous avons déjà mentionné dans *Souvenance* le livre de Hans-Jürgen Goertz sur Conrad Grebel (*Konrad Grebel. Kritiker des frommen Scheins 1498-1526. Eine biographische Skizze*, Mennonitischer Geschichtsverein, Bolanden, Kümpers Verlag, Hamburg, 1998, 167 pages).

La lecture de cette reconstitution aide à saisir certains développements, à imaginer les tensions qui ont accompagné les changements dans les convictions, à s'interroger sur les mobiles. On apprend aussi quantité de détails généralement peu relevés : les différences se sont cristallisées dans la dernière phase sur les ordonnances (sacrements) du baptême (réservé pour les chrétiens) et de la cène. Cela est souvent rapporté. Mais l'auteur relève également quelques détails qui laissent songeur : dans l'esprit de Grebel il aurait encore fallu introduire d'autres transformations dans l'organisation de la première église, comme le refus du chant, l'observation du moment précis où il fallait prendre la Cène : le soir (pp. 14-15). Cela pose effectivement la question de savoir jusqu'à quel point les formes extérieures sont contraignantes pour ceux qui se réclament de l'autorité des Ecritures et surtout quelle est l'instance qui tranchera la question. Ce dernier sujet est encore d'actualité bien que l'influence dominante est de nos jours dans le fait que plus aucune vérité ne semble plus être vraie pour elle-même, donc ne peut plus être pensée en groupe sans passer pour sectaire. Et on retourne au vieux problème du courage de la dissidence.

Claude BAECHER

Histoire des Assemblées Mennonites françaises à la veille de l'an 2000

Par André Nussbaumer et Michèle Wolff,

Sepher Verlag,, HerbornExcelsis, 2003, 262 p. + 14 pages de photos.

Prix : 24,95 € broché et 29,95 € relié + frais de port. Préface de Jean Séguy.

Ce livre fait le point sur les Eglises mennonites en France, en décrivant d'abord l'organisation et les structures de cette union d'Eglises, et ensuite en présentant chacune des 30 assemblées existantes, des années 1930 à 1999. Avec à chaque fois l'origine de l'assemblée, sa vie religieuse, l'évolution du nombre de membres et parfois la présentation d'un cimetière ou des spécificités locales. Une somme d'informations impressionnantes. Avec une conclusion de chaque auteur. Une idée de cadeau ?

Michel UMMEL

Anabaptismes

De l'exclusion à la reconnaissance,

Actes réunis par Catherine Dejeumont et Bernard Roussel,

Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français

Tome 148, janvier – février - mars 2002, 273 pages

Voici un ouvrage qui pourrait intéresser à plus d'un titre les lecteurs de Souvenances anabaptistes. En effet, ce numéro du Bulletin de la *Société de l'Histoire du Protestantisme Prançais* livre les résultats d'une journée d'études qui a eu lieu le 17 mars 2001 à l'Institut Protestant de Théologie à Paris. La véritable initiative de cette journée consacrée à l'anabaptisme revient à Bernard Roussel, historien du 16^{e} siècle et professeur émérite de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, (EPHE) V^{e} section.

Mais Bernard Roussel travaille rarement tout seul. Il a une capacité étonnante de réunir les chercheurs et de faire collaborer les historiens. Il est donc intéressant de constater le nombre d'institutions et de personnes que le professeur Roussel a associé à l'entreprise. La journée fut organisée conjointement par le Centre d'Etudes des Religions du Livre (EPHE/CNRS), le Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance (CNRS-Université de Tours), l'Institut Protestant de Théologie (Paris) et le

Centre Mennonite d'Etudes et de Rencontres (devenu entre-temps le Centre Mennonite de Paris). La publication des actes par le Bulletin de la *Société de l'Histoire du Protestantisme Français* - dont Bernard Roussel fait partie du comité de rédaction—est indicative à la fois de l'intérêt que cette journée a rencontré parmi les historiens et de la volonté qu'a la société de l'histoire du protestantisme français d'inclure l'anabaptisme dans le champ de son intérêt.

C'est l'historiographie de l'anabaptisme qui a été choisie comme principe d'organisation du colloque et ainsi des travaux que nous présentons ici. L'introduction au numéro le dit bien : « Il s'agit d'analyses et d'interprétations de la façon dont des auteurs anciens et contemporains ont composé des représentations, hostiles ou positives, de mouvements que l'on désigne usuellement anabaptistes-mennonites » (p. 11). Pendant des siècles, l'histoire a d'abord été utilisée pour stigmatiser et exclure les mouvements en question. Mais depuis la fin du 19e siècle, les choses ont changé, et ce numéro cherche à rendre compte de ces changements et à contribuer ainsi « à la réduction d'un déficit historiographique ».

Les articles réunis se divisent en deux parties. La première (« *Schwärmerei* : du mot au concept ») cherche à démontrer la façon dont certains mots, surtout celui de *Schwärmer* (rendu en français le plus souvent par « enthousiaste ») ont servi à donner une connotation très négative à l'anabaptisme. Le premier article de Catherine de Dejeumont est très utile pour tous ceux qui s'intéressent aux débuts de l'anabaptisme et à sa place au sein de la Réforme luthérienne.1 Dejeumont, historienne et spécialiste de textes allemands de l'époque, démontre la manière dont les premiers réformateurs luthériens ont cherché à combattre des adversaires, tels que Andreas Karlstadt, Thomas Müntzer, et ensuite les anabaptistes. Utilisant comme tactique l'amalgame, Luther mettait tous les dissidents dans un même sac et leur collait des étiquettes très négatives : enthousiastes, esprits, anabaptistes, hérétiques. Avec le temps, *Schwärmer* et *Wiedertaüfer* finissent par signifier à peu près la même chose, contribuant ainsi à exclure, voire criminaliser l'anabaptisme.

Ensuite, et toujours dans la première partie, nous voyons que l'utilisation du terme « *Schwärmer* » se poursuivra au-delà de la première génération de la Réforme. D'autres que les anabaptistes deviendront eux aussi des *Schwärmer*. Thomas Kaufmann nous fait découvrir le monde peu connu (du moins en France) de l'orthodoxie luthérienne allemande de la fin du 16e et du 17e siècles.2 En présentant trois cas précis, Kaufmann démontre la manière dont le terme de *Schwärmer* sera dirigé contre des « ennemis » internes de l'Eglise luthérienne. Plutôt que d'anabaptistes, il s'agira de Schwenckfeldiens, de pasteurs luthériens soupçonnés de « crypto-calvinisme », ainsi que d'autres tentés par la « secte de Jacob Böhme ». Maintenant le *Schwärmer* n'est plus à l'extérieur de l'Eglise, mais au-dedans. De manière encore plus surprenante, dans la troisième contribution à cette première partie, Philippe Büttgen (CNRS/EPHE) examine l'utilisation du concept dans les débats des philosophes allemands du 19e siècle.3 Ici le *Schwärmer* est peut-être un piétiste, mais encore plus la personne qui refuse les évidences de la raison et poursuit les illusions des sentiments ou d'une religion sans médiation aucune. Avec Kant, Fichte et Schelling, on est loin de l'anabaptisme, mais la persistance du *Schwärmer* comme personnage ou attitude néfaste étonne.

1 « *Schwärmer, Geist, Täufer, Ketzer* : de l'allié au criminel (1522-1550) »

2 « Proches étrangers. Aspects de la perception des « *Schwärmer* « par la première orthodoxie luthérienne »

3 « Foi, folie, raison et Réforme. L'histoire de la *Schwärmerei* au XIXe siècle ».

La deuxième partie du numéro s'intitule « La construction d'une historiographie ». Il y est surtout question de la manière dont les mennonites du 20e siècle ont pu se servir de représentations plus positives de l'anabaptisme pour faire face à des changements importants qu'ils étaient eux-mêmes en train de vivre. Dans un premier temps, Jean Séguy décrit le personnage de Harold Bender et l'émergence de d'une nouvelle historiographique appelée «la vision anabaptiste »4. Dans la première moitié du 20e siècle, les mennonites américains vivaient des mutations importantes. Ils commencent à ne plus être exclusivement paysans, ils font des études, créent des institutions, s'adaptent au contexte culturel nord américain, cherchent à trouver une place au sein du grand débat entre fondamentalistes et modernistes. Faisant sa thèse de doctorat en Allemagne, la réponse de Bender à ces changements sera un retour aux sources, et un regard nouveau sur l'anabaptisme du 16e siècle. Il y a été aidé surtout par des historiens européens, y compris mennonites. En traversant l'Atlantique, la nouvelle compréhension historique de l'anabaptisme contribuera ensuite à forger une nouvelle identité en Amérique du Nord. Ma propre contribution examine ensuite les mêmes questions dans le contexte français, surtout dans les années après-guerre.5 Si Harold Bender n'a pas joué un rôle fondamental dans la vie des assemblées françaises, la traduction française et la parution de sa « vision anabaptiste » en 1950 peuvent se lire au moins comme symbole d'un effort important de comprendre, d'expliquer et de « justifier » des évolutions importantes, telle l'introduction d'œuvres sociales. Pierre Widmer, entre autres, jouera un rôle fondamental dans ce processus. Encore une fois, un regard nouveau sur l'histoire anabaptiste contribuera à l'adaptation à un contexte nouveau. Le numéro dont nous rendons compte se termine enfin par l'édition du texte même de « La vision anabaptiste » de Harold Bender, le rendant accessible à un nombre plus large de chercheurs et d'historiens francophones.

Mais ce n'est pas tout. Une dernière contribution à cette deuxième partie se trouve dans le numéro suivant du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme* Français (Tome 148 Avril-Juin 2002). Gérald Chaix (Université de Tours) présente les dernières interprétations historiques des anabaptistes de Münster.6 Suite à la guerre des paysans (1524-25), c'était bien le royaume anabaptiste établi à Münster qui a le plus contribué au regard négatif sur l'ensemble de l'anabaptisme et les autres dissidences protestantes. Pour des raisons diverses, souvent liées à l'histoire du marxisme ou de l'Allemagne, les historiens n'ont cessé de chercher à comprendre l'affaire de Münster, et Chaix rend compte des interprétations différentes (sociale, anthropologique et culturelle) des dernières vingt années.

Puisqu'il s'agit d'études spécialisées, la lecture de certaines contributions demande un effort réel. Cependant, quiconque s'intéresse à l'histoire et à l'historiographie de l'anabaptisme pourra désormais bénéficier d'un outil bien précieux. Nous ne pouvons que remercier Bernard Roussel et le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français* d'avoir pris cette heureuse initiative.

Neal Blough

4 « 'La Vision anabaptiste' : Ou, l'historiographie de Harold S. Bender (1897-1962) jusqu'à nos jours ».

5 « Harold Bender, 'La vision anabaptiste' et les Mennonites de France »

6 « Les anabaptistes de Münster (1534-1535) : Bilan historiographique »

OUVRAGES ET FASCICULES DISPONIBLES

* Souvenance Anabaptiste : Annuaire de l'association	16,00 €
Anciens N° disponibles - l'unité :	8,00 €
La série N°1 à N° 22	120,00 €
Index des N° 1 à 10 :	11,50 €
Index des N° 11 à 20	15,00 €
* **Nouveau !** André Nussbaumer et Michèle Wolff. Histoire des Assemblées Mennonites françaises à la veille de l'an 2000	25,00 €
* Nouveau ! Hanspeter Jecker. Von Pietisten, Separatisten und Wiedertäufern	10,00 €
* Les Assemblées Anabaptistes Mennonites de France. Jean Séguy	67,00 €
* Recherche historique sur les anabaptistes de la Principauté de Montbéliard d'Alsace et du Territoire de Belfort. Mathiot et Boigeol. Relié	18,00 €
Broché	13,00 €
* L'Anabaptisme dans la Vallée du Rhin de 1525 - 1750 (Catalogue d'exposition B.N.U. Strasbourg 1984)	8,00 €
* Anabaptismes de l'exclusion à la reconnaissance. Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français	13,00 €
* Qui sont les Mennonites ? J. C. Wenger	6,00 €
* Registre de l'Assemblée de Belfort 1729 - 1843 Texte original plus transcription synoptique en allemand	30,00 €
* Lieux d'inhumation mennonites dans l'est de la France Tome I, II et III. Michèle Wolff - Werner Enninger Le tome	8,00 €
* En Dieu mon appuy : L'histoire des confessions chrétiennes au Pays de Montbéliard	5,00 €
* Les Mennonites de Harraucourt. Michèle Wolff - Werner Enninger .	3,00 €
* Contes anabaptistes. Jean-Baptiste Muller	6,00 €
* Les Amish. Frits Plancke	3,00 €
* Les Amish. Origine et particularismes. Actes du Colloque amish 1993. AFHAM	19,00 €
* Les Amish. (Journal d'un voyage). Anne Licour	14,00 €
* Les Amish. Etude historique et sociologique. Marie-Thérèze Lassabe-Bernard	58,00 €
* L'Enigme Amish. Jacques Légeret	23,00€
* America's Amish Country II. Doyle Yoder, Leslie A. Kelly	30,00 €
* Cassette Vidéo VHS/PAL : L'Enigme Amish	25,00 €
* Christologie Anabaptiste. Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ. N. Blough	19,50 €
* Jésus-Christ aux marges de la réforme. Neal Blough et collaborateurs.	27,50 €
* Michaël Sattler. Claude Baecher	14,00 €
* L'affaire Sattler. « The radicals » Cassette vidéo sous-titré en français et en allemand	19,00 €
* Miroir des martyrs. Histoire d'anabaptistes ayant donné leur vie pour leur foi au XVI siècle. John S. Oyer et Robert S. Kreider.	16,00 €
* Eschatologie et vie quotidienne. Neal Blough et collaborateurs	12,50 €
* Vision et spiritualité anabaptistes. Dossier AFHAM et « Les cahiers de Christ Seul »	6,10 €
* Les Vaudois. Albert de Lange.	15 00 €
* Mennonitisches Lexikon (Nachdruck) 1913 - 1967 Christian Neff und Christian Hege Les 4 volumes	230,00 €

Commande et paiement :

Jean HEGE
9 rue du Château
Geisberg
F-67160 Wissembourg
Tél. et Fax : 03 88 54 37 71
E-mail : hege.jean@wanadoo.fr

Frais de port et d'emballage en sus